

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

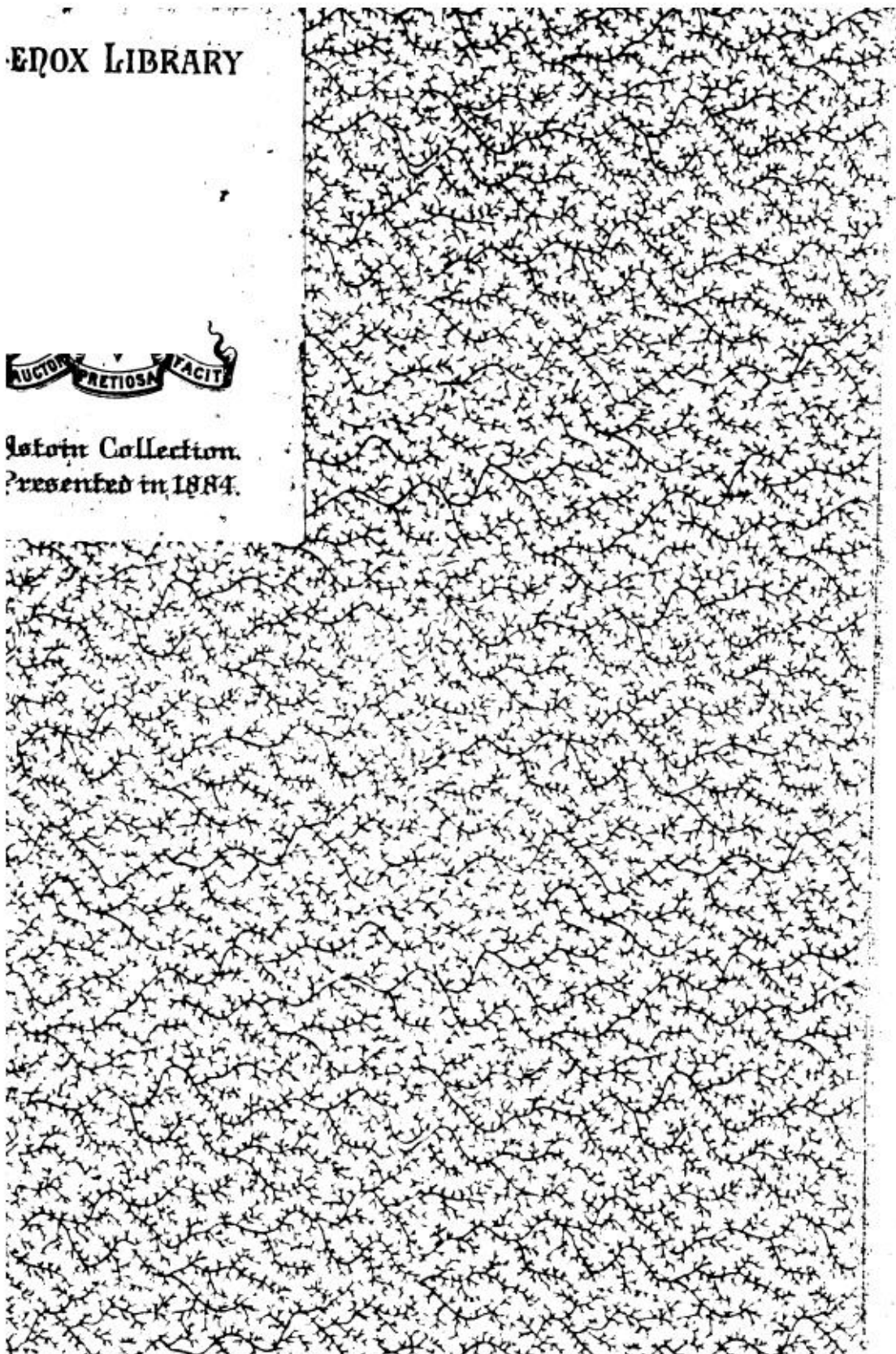
The text on this page is estimated to be only 0.50% accurate

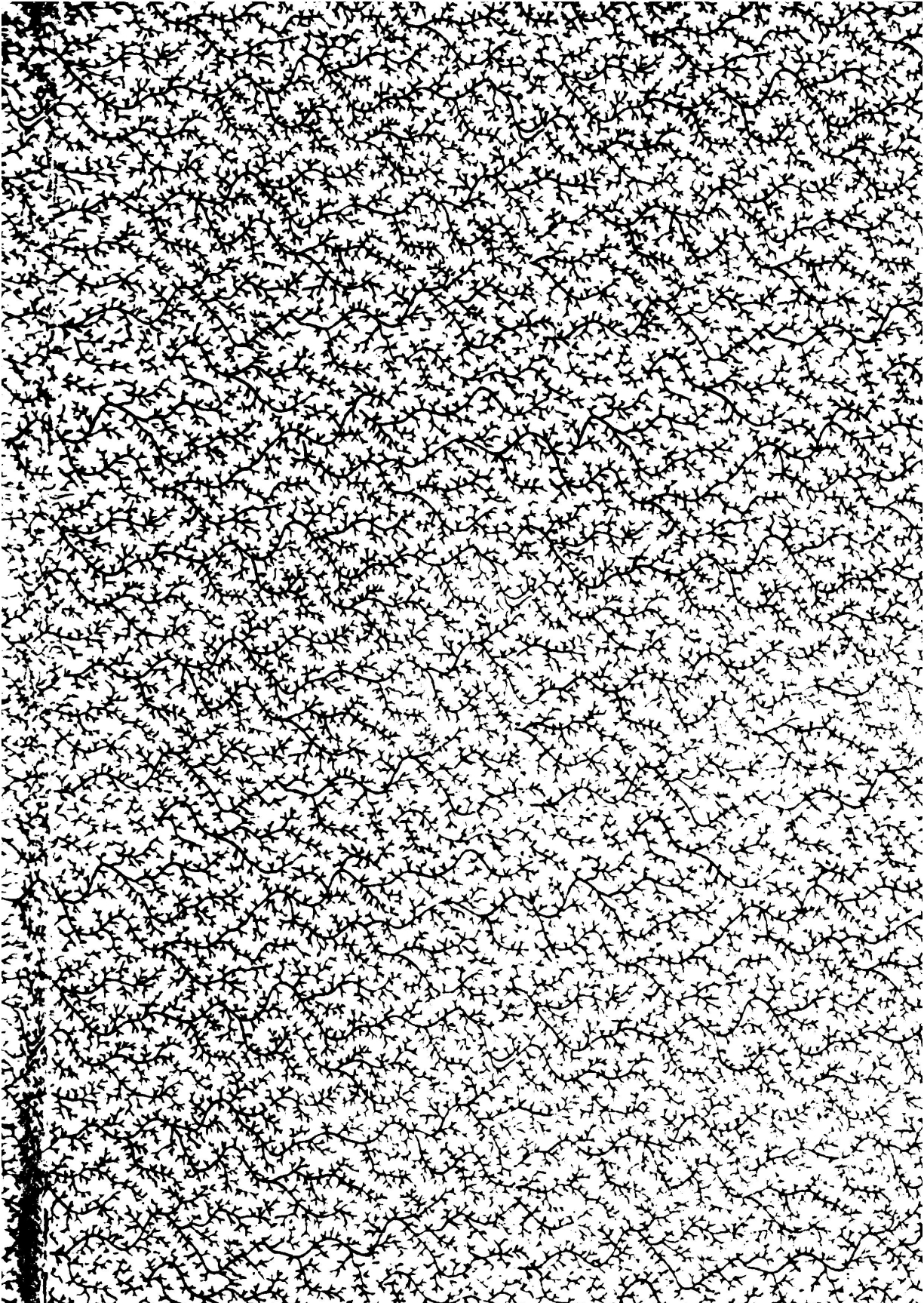
■EROX LIBRfIRY

EDOX LIBRARY



Istoin Collection.
Presented in 1884.





The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

.1 /

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

:

The text on this page is estimated to be only 20.00% accurate

$k^{\wedge}.\backslash;$ « , i

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

The text on this page is estimated to be only 20.57% accurate

LES DUPERIES DE L'AMOUR 41701S 7f»^~TO«I.

The text on this page is estimated to be only 12.62% accurate

DU MÊME AUTEUR Pour paraître prochainement ■ i \ ». lie»
Cirande» Fiyneft de la poUil^ae et 4e tU|ilom»tie. Un Tolume.

The text on this page is estimated to be only 17.83% accurate

ERNEST DAUDET LES DUPERIES DE L'AMOUR PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIRRAIRES ÉDITEURS BUB TITIBMB 2
BIS ET BOULBVABD D B8 ITALIBNB, 15 A LÀ LIBRAIRIE
NOUVELLE 1865 TottA droits réservés

The text on this page is estimated to be only 0.84% accurate

' / _ ■
 . . . 1 1 * 1 . , : .. • ^ i : ! • • : : - « I ^ ,

The text on this page is estimated to be only 27.78% accurate

AU LECTEUR Au milieu de travaux d'un ordre plus grave et moins paisible que les pages qui suivent, l'auteur, pour donner quelque repos à sa pensée, Ta laissée parcourir en liberté les domaines de l'imagination et de la fantaisie. Il lui a mis la bHde sur le cou. en lui disant : a Va, ma fille, '^^^iTi^jSfio\ . -^ 8a:pjeudée a profité de la permission, et, diç »oii A^oyage.aji pays ' du Roman, voici ce qu'elle a rappoirié Vjfi^i j^rreurs d^Esther^ les Fiançailles sans tend^^tAomy^l une Adop^ tion dangereuse. I Ces trois nouvelles inspirées par une idée commune formulée dans le titre du livre, l'auteur, après es avoir publiées çà et là, n'a point eu le courage de ne pas les réunir en un volume. C'est ce volume quill

The text on this page is estimated to be only 26.14% accurate

t*offre timidement, ô lecteur, en sollicitant toute ton indulgence^
à laquelle ses aveux lui donnent peut-être droit. Et si quelque censeur
sévère, non ignorant des travaux quotidiens de l'auteur, lui reprochait
d'avoir interrompu des études politiques et économiques pour écrire des
pages dont l'imagination a été la seule inspiratrice et que certains hommes
graves ne liront pas, il s'excuserait en cédant au plaisir ladle d'invoquer
humblement les illustres exemples qu'il n'a pas craint de suivre. E. D. . . .
«««•••« '••' -v ' :■•• •:•: * • * • • •* • • •! ' ' ; • • • • • l ••• ••• • • • • • • • •*!
•• • • : •:;••• J

LES ERREURS D'ESTHER NK

The text on this page is estimated to be only 10.97% accurate

FI^BltlI^Rlt FAKTHĬ. le chMeail ée Bbàqûenégre est en
Px^veilcé » entré Va YiH* et la itfèr^ pitlen^ëqiiettent: pliiité s^'uiië
petfite monti^àei dont lé» flimcs couverts dé pinsr i^en
rMÊtiÉ^ovûaÈ^j&m6(^ dëiiiE»lés ^rëvés^ftiblDtinëtiseiir; et de l'autre
dans leê prairies cachées sous le féiiiUagfe dfl# ùt9Bg^,' dér Éiélèzeflf et
des ôUViétis. Tout le payée^ ne- i^senl^ de la démeilce ordinaire du ciel'.
lésp^faônedy qUbique Côm]^es de landétf piërreiiseir et dë'i^ôcs péléSy y
sont fti*tile£(, et les bords de la met offip^t sui^ une àsisez longue étetidûé,
aùHrèr de plages aiUés, dës^ prothontbirés tbujours vetts. Au dire der
UiMibriCTûr, Ce chfttéaû servit à plusieurs reprisés à déteindre le littoral' :
d*abord^ en fô25) lorsque la PMice^ dont le connétable dé Bourbon avait à
se vent/SÊs éttét lûétiacée d^U^e iaviMoxl dé Gbàrlèff*Qidtit';

4 LES ERREURS et plus tard, lorsque la flotte génoise, sous les ordres d*André Doria, ravageait les côtes de Provence. Vers le commencement du siècle dernier, le beau domaine de Bouquenêgre tombait en ruines ; mais une intelligente main releva ses murs, sans rien lui enlever de son aspect à demi sauvage et de sa physionomie martiale. On le voit encore aujourd'hui se dresser orgueilleux et fort sur un plateau carré, environné de ravins profonds que la nature a creusés dans le roc. L'architecture n'en est pas reconnaissable; les murailles sont hautes, presque noires, et crénelées comme une place forte. Des tourelles, lancées hardiment vers le ciel, accusent nettement les angles de l'édifice et cachent leurs sommets altiers sous une couche épaisse de mousse et de lierre. Tel qu'il est, le château de Bouquenêgre se tient sur ses bases, dans une fière attitude, qui rappelle le courage et l'indomptable valeur de ses anciens maîtres. Depuis longtemps, le château était désert^ lorsque, à la fin de 1835, le marquis de Bouquenêgre, au retour d'un long voyage, vint l'habiter. Il avait épousé, en Grèce, une jeune fille d'Athènes, d'une singulière beauté, qui, pour le suivre, avait tout quitté. Elle arrivait avec lui dans un état de grossesse assez avancé, et était à peine depuis quelques jours à Bouquenêgre lorsqu'elle mit au monde une fille. Mais la maternité lui coûta la vie. L'accouchement fut très-laborieux et suivi d'une fièvre de lait qui la mit, en peu de temps^

D'ESTHER. 5 à toute extrémité. Les efforts tentés pour la sauver restèrent impuissants. Elle mourut ayant dans sa main la main de son mari, aux lèvres des paroles d'espérance et d'amour, et dans toute la splendeur de sa radieuse beauté. Ce fatal événement frappa au cœur M. de Bouquenêgre. Quelques heures avaient suffi pour le précipiter, du faîte de toutes les joies que donne une affection partagée, dans Tabime douloureux qui s'ouvre derrière une affection perdue. Il mit dans le cercueil avec sa femme une moitié de lui-même, et l'autre moitié resta vivante pour la petite fille dont le berceau avait coûté une tombe. Le soir de ce terrible jour, le marquis, demeuré seul dans sa maison vide, prit l'enfant sur ses genoux, et, la serrant contre lui avec une ardente tendresse : « Pauvre petite, lui dit-il, maintenant c'est à moi de t'aimer pour deux. » Elle reçut les noms de Marie-Antoinette-Esther; ce dernier, en souvenir de sa mère, qui l'avait si bien et si peu porté. Une femme de la campagne lui donna son lait, et son père l'amour qu'il lui avait promis. M. de Bouquenêgre, surmontant sa douleur et voulant mener à bout la tâche qu'il s'était imposée, de vivre pour sa fille et de la faire vivre belle et heureuse, se plia aux caprices d'un enfant. Sa nature se dédoubla, si on peut parler ainsi, et il voulut remplacer auprès d'Esther la mère qu'elle avait perdue, sans que pour cela le rôle du père fût sacrifié. Non

The text on this page is estimated to be only 14.76% accurate

LES EAM^AS 1^ dans ce tF^«U à. ^sber ^ son o^ur yaat cette
je^me fime s'ouvrir par degfés aux impresâons ^u'U Ici avait
coninuniquées, et les saisir avidement pour les réflédiir. Estber grandit en
liberté, coname les plantes agrestes. Â douze ans, elle rappelait sa mère, par
r^eçprit et par le visage. Un peu grande pour son Age, 4^ eût dit, à la voir
passer lente et rêveuse, une haute ge^ balai^cée par le vjent. Son visage
semblait dioré]^]fi soleil, ses traits étaient d'une remarquable finesse, et
aous son front largement dessiné ejt cojQbf ronné de longs cheveux noirs,
ses yeux^ semblables 4 deux étoiles, reflétaient toutes les beautés de sa
lumineqae intelligence. A cet âge , elle montaU i^ cfa^vali a.yec une
merveilleuse adresse, et se montrait d'aillisjors également habile à tous les
exeDcices du corps^ Le déYelo{q[>ement de son esprit avait beaucoup aidé
i son instruction morale. Q^endant son car^xîtere s'iap.* nonjQait déjà avec
toutes les irrégularités des tempéramepts fougueux . Elle mettait dans La
réalisation de ses voloatés une persistance extraordinaire ; mais le bujb était
à paine atteint, que, satisfaite d'avpir eu la vk^ire, bH^ Vâba^imimit 9^^ nm
extrême mobi

D'ESTHER. 7^e livre. Elle était bonne, et cependant mystérieusement
douée d'un orgueil presque sauvage, et qui expliquait assez la délicatesse
excessive de sa nature. Mélange exceptionnel de qualités et de défauts,
son esprit aurait eu besoin

8 LES ERRRURS Elle avait alors seize an». Après avoir couru les bois une grande partie de U journée, elle revenait au château, prenant, non pas comme on pourrait le croire , les chemins frayés , mais les sentiers les plus courts et aussi les plus dangereux. On était au milieu de l'automne ; la nuit était rapidement arrivée^ une nuit obscure, qui effrayait le cheval et le faisait à chaque instant se cabrer. Esther, cependant, n'éprouvait aucune crainte ; sous sa main vigoureuse , elle faisait plier sa monture qui , bientôt lasse de lutter, redevint docile et se lança à fond de train dans l'inconnu qui s'ouvrait devant elle, c'est-à-dire dans l'obscurité. A chaque instant, les pierres de la route, les petits fossés , les buissons épais , ralentissaient sa marche ou la faisaient fléchir ; mais Esther l'encourageait et, l'enlevant avec une dextérité toute virile, la forçait à aller en avant. Dans Télande cette course folle, mademoiselle de Bouqiiienêgre éprouvait une âpre joie. Elle s'était courbée, pour préserver sa coiffure contre les branches basses des chênes verts, et écoutait avec délices le vent, dont la vitesse de son cheval redoublait le bruit , siffler à ses oreilles comme les balles sur le champ de bataille. Elle s'abandonnait tout entière au danger, et de temps en temps seulement levait les yeux , les portant derrière et devant elle, pour essayer de voir à travers les ténèbres le chemin qu'elle avait fait ou celui qui lui restait à parcourir.

D'ESTHER. 9 Tout à coup^ le cheval fit un saut en arrière et allait se retourner, lorsqu'un violent coup de cravache, appliqué sur sa croupe^ l'arrêta. La bête frémissante hennit bruyamment^ et, quoique terrifiée, plia sur ses jarrets et, d'un élan vigoureux, se jeta en avant. Comprenant le danger qui veuait de lui être révélé, Esther avait instinctivement porté la main sur la poignée du couteau de chasse qui pendait à ses côtés et qui, durant ses excursions, ne la quittait jamais. Mais ce mouvement n'était pas do saison ; le danger n'était pas où mademoiselle de Bouquenègre l'avait cru. Gomme son cheval venait de se lancer, Esther éprouva une oscillation singulière; elle comprit que la terre manquait sous elle. Pendant une seconde, elle demeura suspendue dans Tespace ; mais presque aussitôt elle ressentit une violente commotion et roula avec sa bête sur un sol humide et couvert de feuilles mortes, enterrées à moitié. Cette circonstance et la position dans laquelle elle tomba lui sauvèrent la vie. Si le sol eût été rocailleux, l'imprudente fille était perdue. Elle demeura quelques instants inanimée. Ce n'était pas un évanouissement, mais la frayeur avait paralysé ses forces. Elle les retrouva cependant, et parvint à dégager sa lobe de dessous son cheval, qui gisait presque mort. A ce moment, la lune perça les nuages qui la cachaient, et grâce à cette lueur providentielle mademoiselle de Bouquenègre put se rendre compte de sa situation : elle était tombée au fond 4.

The text on this page is estimated to be only 25.66% accurate

i# LB8 IRRBUR8 d^im vtviB 4^ •'ottYraii à pie sur le cAlé 4e la nmte qu'elle 6uiYaU, et qui^ de Tautre eAté^ au eo&traire, s'y reliait par une montée douce. Elle se leva et allait essayer de marcher, brsque son regard s'ijibaissa sur son eheval, qui rêlait sur le sol, genoux et jarrets brisés. Elle sa dit qu'elle ne pouvait le laisser souflHr ainM et qu'il valait paieux l'achever. Elle tira alors son eouteau da chasse, en appuya la pointe sur le poitpail du malheureux animal et, fermant les yeux^ le lui en-* fonga dans le coips; Celui-ci s'agita convulsivement el ne bougea plus. Cependant, Esther, épouvantée de se trouver ainsi en face de la mort| n'osait remuer i mais bientôt elle eut peur et voulut fuir. Elle rouvrit les yeux et, la lune étant de nouveau cachée par lea nuagesi elle ne vit pas la couleur du sang qui avait rejailli jusque sur elle et qui lui brûlait les pieds. Bile réunit alors en un seul les plis de sa longue robe, et, après d^ efforts inouïs> remonta jusqu'à la route» non sans s'être déchiré les mains et le visage au| pierres et aux broussailles contre lesquelles la jetaient les ténèbres. Pendant une demi-heure, elle marcha à traveni bois, ayant des larmes dans les yeux et le cœur gros. Elle n'était plus aussi rassurée; elle comprenait qu'ait vec son cheval elle avait perdu une part de sa force» et que le danger pouvait redoubler autour d'elle sans qu'elle pAt y faire face. Son imagination prompte à s%ftaye» lui érétait mille sujets de terreur nouvelle*

D'fiSTHËR. ii Le vent qui Tavait echarmée lai Msait maintenant une peur horrible, et elle tremblait encore plus que les feuilles des aribres qu'il agitait. Cependant le bois devenait moins épais et le terrain plus sablonneux. En même temps, un sourd et majestueux murmure arrivait jusqu'aux oreilles de mademoiselle de Bouquenêgre; c'était la mer dont elle approchait. Bien«tèl elle atteignit l'extrémité du bois, laissa le dernier arbre derrière elle, et la plage s'étendit sous son regard. Dès ce moment, elle se reconnut et marcha d'un pas plus assuré, admirant le spectacle qui s'oJBTrait à elle. Malgré la nuit, la mer avait des miroitements singuliers ; on eût dit des pointes de diamant ou des étoiles roulant les unes sur les autres, à la cime des vagues soulevées. Ce phénomène se répétait jusque dans les profondeurs infinies où l'œil pouvait aller le chercher, et là, quelques rayoos de la lune se faisant jour à travers les vapeurs dont le ciel était chargé, jetaient sur les flots qui les réfléchissaient des estompes lumineuses comme des gerbes d'or. Cet aspect de la mer sous un ciel obscur est aussi majestueux que celui qu'elle présente par les nuits sereines, et mademoiselle de Bouquenègre le contemplait avec une vertigineuse volupté. Elle se sentait attirée vers le gouffre et avait besoin d'appeler à elle toute sa raison pour repousser les désirs de son imagination qui l'invitaient à la rêverie sur le rivage que leg

12 LES BBREURS ondes caressaient. Après une longue marche, elle atteignit enfin le château^ où on se désespérait^près des recherches plus infructueuses les unes que les autres. Elle était à bout de forces et dut se mettre au lit sur-le-champ. M. deBouquenègre envoya chercher ou médecin à Saint-Laurent, et ne la quitta pas une seule minute. Elle s'endormit dans ses bras. Ce sommeil bienfaiteur tua la maladie qui, au dire du médecin^ aurait dû se déclarer^ et au bout de sept heures Esther se réveilla entièrement remise. Son père voulut alors entendre de sa bouche les détails de l'accident dans lequel elle avait joué sa vie. — Ah! ma fille, ma chère bien-aimée, je ne te quitterai plus, lui dit-il, lorsqu'elle eut fini, en la pressant contre sa poitrine. Il tint parole. Deux ans s'écoulèrent sans apporter d'événement dans la vie d'Esther^ mais qui donnèrent en revanche un nouvel éclat à sa beauté. Le marquis et tous les gens qui avaient connu madame de Bouquenègre s'extasiaient sur la ressemblance qui existait entre la jeune fille et sa mère. Cette ressemblance était frappante en effet, non-seulement au physique^ mais encore au moral. Conçue sous le ciel d'Orient, Esther tenait de sa mère une nature ardente , mobile et indomptable; de son père, un sang généreux qui avait coulé dans les veines de plusieurs générations de héros. Vers ce temps, le marquis songea à la présenter

D'ESTHER. 13 dans le monde. Il se reprochait de ne l'avoir pas fait plus tôt, et était bien résolu à ne pas retarder davantage un projet qui devait exercer une si grande influence sur l'avenir de son enfant. Esther n'avait jamais demandé à son père de connaître le faubourg Saint-Germain. Elle attendait qu'il lui en fît Toffre, et le jour où cette offre fut faite, elle l'accepta. A dix-huit ans, mademoiselle de Bouquenêgre n'était plus cette jeune fille que nous venons de voir dans un coin perdu de la Provence , ressuscitant le type le plus idéal des imaginations modernes et l'environnant de la plus poétique réalité. Pendant les deux années qui la séparaient de l'aventure que nous avons racontée, elle avait beaucoup appris ; tous les sentiments qui fleurissent dans la femme à mesure qu'elle se transforme, s'étaient Tun après l'autre partagé son cœur qui les avait diversement appréciés ; et si on peut s'exprimer de la sorte, chacun d'eux avait dit son dernier mot à cette imagination tout impressionnable et si originalement féconde. De là ce changement passager, ce calme apparent, ce repos dangereux d'une âme autrefois tourmentée à son insu. Mais il y avait un sentiment qui n'avait pas frappé à la porte de son cœur. Encore inconnu pour elle,- c'était l'amour; et autant les autres avaient calmé ses exaltations de jeune fille, autant celui-là, quoique trouvé plus tard, devait les réveiller et laisser en elle des impressions vivaces et profondes.

14 LES ERREURS En arrivant à Paris, mademoiselle de Bouquenègre apportait avec elle , dans le monde , le prestige d'une grande fortune et d'un grand nom. Elle le doubla par le pur rayonnement de son esprit et de sa beauté. Il n'y eut qu'un cri d'admiration le soir où elle apparut pour la première fois, aux Italiens, à côté de son père. Cette beauté qu'on admirait , je ne la décrirai pas. Je dirai seulement que mademoiselle de Bouquenègre ne se contentait pas d'être belle, elle était encore jolie. Les femmes se penchaient sur le bord des loges pour la mieux voir ; elles étudiaient toutes les grâces de sa pose un peu hautaine, tous les détails d'une merveilleuse toilette qu'elle portait avec un abandon plus merveilleux encore. Les hommes la regardaient avec une admiration plus fîcanche. Tandis que les femmes pressentaient une rivale, ils devinaient une reine, à laquelle ils seraient heureux de se soumettre. Us la proclamaient la plus accomplie, et ceux d'entre eux qui la connaissaient déjà disaient d'elle : « Elle trouve l'esprit sans le chercher, » ce qui n'amusait qu'à demi telle grande dame, réputée pour le chercher toujours sans jamais le trouver. Pendant qu'Esther était ainsi l'objet des commentaires de toute une salle , quelles étaient ses pensées? Une soirée aux Italiens est, à certains jours, la plus somptueuse curiosité de Paris. La lumière qui jaillit dans la salle, l'éclat des diamants, la transparence nacrée des épaules des femmes^ sur le fond clairon

D'BFITHER. Il saioBDB d^une mise eeuToit élégante, toujonm
losueuM, la ^ainaie de mille regards ardents^ les symphonies de l'orehestre,
les vois pures qui viennent de la saène^ enfin le parterre d'habits noirs et de
eravates blanches, tout cela se confond pêle-mêle dans une indéfinissable
atmosph^ mélangée d'odeurs de gaz et de parfums de fleurs. Au premier
moment, à quel* que endroit qu'on soit placé , on ne distingue ri^i qu'une
masse qui s'agite confusément. Mais bientôt^ l'œil plus habitué voit se
détacher du groupe tous les personnages. Les femmes se dessinent belles ou
laidés, jeunes ou vieilles, dans le cadre de leur loge , cou* vertes de
pierreries ou couronnées de fleurs. Parfois, au milieu d'elles, on en découvre
une plus belle, qui se trouve pour la soirée^ comme Èsther ce jour-là, l'objet
de toutes les conversations. Assurément, ce spectacle vaut la peine d'être vu.
Mais Èsther, qui avait admiré Paris, sans que Paris pût la surprendre, ne
devait pas être plus étonnée de la nouveauté que son père lui avait ménagée.
D'abord, elle demeura éblouie; mais bientôt cha^ que chose s'esquissa plus
nettement sous son re* gard, et après un examen assez court elle fut séduite
par la musique. Elle sentit ses sens s'engourdir; son esprit et ses yeux,
concentrés sur un seul point, restèrent indifl^érents & tout ce qui se passait
autour d'elle. On eût dit, à ce dédain , que du premier coup elld avait eopii^
la puissance qu'elle allait eiere^r

If. LES ERREURS sur ceux qui Tadmiraient. La musique réveilla en elle les sensations les plus diverses, mais ne la jeta pas dans des étonnements trop grands. Elle en avait pressenti les beautés. La poésie des accords qui venaient charmer ses oreilles s'était autrefois révélée à elle, et la forme seule avait changé. Ce que lui disait la musique, la mer, le vent, les arbres, la nature le lui avaient dit , sinon d'une manière aussi sensible, du moins avec une majesté bien plus capable de l'impressionner. Elle sortit cependant du spectacle, muette, repliée sur elle-même, sans apercevoir la double haie d'admirateurs qui s'était formée de la loge à l'équipage de M. de Bouquenègre , afin de la voir passer. Le marquis fut donc seul à jouir de ce premier triomphe de sa fille, et Esther , qui devait , quelques jours après, se laisser soudainement enivrer par toutes les joies du monde, ce jour là ne les comprit pas, ou, les dédaignant, feignit de ne pas les comprendre. La semaine suivante, il n'en fut pas ainsi. Elle était au bal chez la duchesse de Robertpré. La soirée était splendide : les plus jolies femmes de Paris s'y étaient donné rendez-vous. Esther, vêtue d'une robe blanche et coiffée avec quelques fleurs naturelles, éclipsait les plus belles des invitées. Elle Commençait déjà le rôle de reii^e qu'elle était destinée à jouer. Ce qui la rendait encore plus séduisante, c'était moins l'éclat de son visage, la délicatesse de ses formes , que l'étran

D'ESTHER. 17 geté de son regard. Le charme qui devait lui fournir tant d'adorateurs, résidait surtout dans ses beaux yeux remplis à la fois d'une ardeur orientale et d'une vague mélancolie. Ce fut au bras de son père qu'elle arriva à ce bal, décidée, d'abord, à ne pas danser. Les premiers cavaliers, — et ils furent nombreux, — qui se présentèrent furent invariablement refusés avec tant de grâce et de fierté, que les plus hardis d'entre eux, une fois évincés, n'osèrent revenir. Cependant, lorsque M. de Bouquenègre eut présenté à sa fille quelques-uns de ses anciens amis, lorsque chacun d'eux eut causé avec elle le temps voulu, Esther, restée seule en face des danseurs dont le spectacle l'avait à son insu peu à peu exaltée, commença à éprouver quelques regrets de ne pouvoir danser comme les autres. A ce moment, l'orchestre venait d'entamer l'une des plus délicieuses valse du répertoire allemand. Les couples entrelacés se balançaient languissamment ou tournoyaient dans les salons avec une rapidité qui n'excluait pas la grâce. Ce mouvement qui s'opérait sous les yeux de mademoiselle de Bouquenègre devait exciter son envie, et c'est ce qui arriva. Pendant ce temps, un jeune homme placé en face d'elle semblait épier ses mouvements avec la plus vive attention. On eût dit qu'il avait compris ce qui se passait dans l'esprit de la jeune fille et pris pitié d'elle. Il hésita un moment, puis s'avança vers la dé

The text on this page is estimated to be only 22.74% accurate

48 LEB ERREURS laissée YxAooisire. Esther TAvait vu v^& sir et siteae observé. Il était de petite taille, maigre, assez mal fait, d'une démarche presque cammuie, laid de visa^; sa tête, quoique fournie de cheveux, offrait déjà les^ symptômes d'une précoce calvitie. Il n'y avait en lui qu'une chose qui fût vraiment remarquable : c'était son regard. Sous un front découvert avec une certaine prétentioa, s'agitaient dans un orbite conv^[iabl^neat grand deux yeux ^iselair, qui diocmaient à toute la physionomie «m cachet particulier d'intellige&ee et d'es^H^it. En examinant bien cependant, on eût dé* couvert au fond de ce regard qui, à certains moments, devenait viti^eux^ une expression assez indéfinie, mais qu'uD observateur attentif eût a^^pehé da- la méchanceté. Tel était le personnage qui s'était appro* ché de mademoiselle de Bouquenêgre. Il formula saa invitation, et la jeuue fille, qui voulait danser, raecepta, puisqu'elle ne pouvait faire autrement. Elle «e leva : l'inconnu enlaça sa taille souple^ et ils se jetèrent à leur tour dans le cercle des valseurs* Le cavalier de mademoiselle de Bouquenêgre ne savait pas danser, voilà ce dont il ne fut pais difficile à celle-ci de s'àper* cevoir. A chaque instant, elle sentait le pied du maladroit manquer la mesure et friper le bas de sa robe. Cependant, elle tenait bon, le guidait elle-même et se jurait bien de le faire arriver jusqu'à la fin de la valse* Tout en se serrant contre lui , elle s'aperçut qu'il portait à la boutonnière une croix fort

The text on this page is estimated to be only 22.06% accurate

P*£STH£|L i» mignoime, fglgm^ jpiur jm whim moii^ blanc et -*
MonsieQr^ 4ii*elle toat a coup au malheureux ({ui i»iait à gEOsaes
gouttes, qu'est-ce que Tordre que vcms avez là ? yr^ Un ordre de ***,
mademoisdle^- Prenez garde, tous manquez la mesure et vous m'ilivez
marché sur le pied. Et cette croix vous a été doîniée à la suite d'une bataille
? -9* Je n'ai jamais été soldat y mademoiselle. J'ai eu cette croix après la
publication d'un ouvrage sur rEi^pagpife. Cette exclamation tomba des
lèvres d'Esther en sjoÈme temps que finissait la valse. Le jeune homme
conduisit la danseuse i sa place. Elle n'y était paK eo/oore que dix jeunes
gens, encouragés par l'exemple^ l'assailUrent à la fois. Elle accepta toutes
les invitations. Comme elle les inscrivait^ la duchesse s'approcM d'^JJe, ?
— Eh bien, clière enfant, vous vous êtes donc décidée jà répondre aux
désirs de ces messieurs ? Vous dansez con^me un ange ; mais votre cavalier
de tout à rbauire ne vous secondait pas. r^ Son nojji ? -^ Olivier de Tessan,
un {loète fort distingué. r^ Q'mi uo poète ! Je ne m'étonne plus s'il danse
4malf

20 LES ERREURS — Ah ! j'en sais qui dansent fort bien. Un poète ! Cette révélation fit plaisir à Esther. Elle eut été certainement fâchée que ce mauvais danseur ne fût pas un homme d'esprit ; maintenant qu'elle le tenait pour tel, elle était heureuse qu'il lui eût marché sur les pieds. Cependant, elle avait à peine causé avec lui, et le désir ne lui en manquait pas. Tandis qu'elle regardait Olivier assis en face d'elle et se demandait comment elle se rapprocherait de lui , le premier danseur inscrit vint la chercher pour un quadrille. Elle prit son bras et ils passèrent dans un autre salon. Après le quadrille, elle vint s'asseoir auprès d'Olivier. Au bout de quelques minutes, le second cavalier s'inclina devant elle : — Mademoiselle, voici la valse que vous m'avez fait l'honneur de me promettre. — Moi, monsieur, vous vous trompez ; la première valse, je l'ai promise à monsieur. — Et elle désignait son silencieux voisin. Il y eut dans le regard d'Olivier une expression de reconnaissance qu'elle saisit très-bien. Ce regard semblait dire : « Quoique j'aie si mal dansé tout à l'heure, vous m'invitez de nouveau pour me prouver que je ne vous ai paru ni ridicule, ni bête ; merci. » Le jeune homme se leva, offrit son bras à Esther et, cette fois, il dansa mieux. Après la valse, il s'assit à côté de mademoiselle de Bouquenêgre, et la conversation s'engagea entre les deux jeunes gens, lui, parlant avec vi

D'ESTHER. 2! vacité, avec eutbousiasiûe, avec feu ; elle, récouiaut attentivement, l'interrompant à peioe et s'étounaut de ce langage imagé, coloré, dont Olivier avait le merveilleux secret et qui lui servait si bien auprès des femmes. Un fait à remarquer, c'est que, très-souvent, personne n'est plus embarrassé, auprès d'une joliefemme, qu'un homme d'esprit. Se déliait de lui-même, placé entre ces deux craintes de ne pas assez parler ou de mal parler, toujours séduit par les grâces de son interlocutrice, il court grand risque de passer pour un imbécile, alors même qu'il n'a pas affaire à une sotte. Mais ce qui se voit aussi, c'est un homme d'esprit^ innocente victime de sa défiance et de sa timidité, prenant sa revanche, et la prenant avec autant de fausse modestie qu'il y a eu de fausse houte dans sa défait^}. C'est ce qui arrivait, ce jour-là, pour Olivier de Tessan. Il avait bien deviné que sa présentation à mademoiselle de Bouquenêgre n'avait pas été à son avantage. Mais, tout en s'en voulant, il n'était pas homme à laisser échapper l'occasiou de prendre, dans l'esprit de la jeune fille, la place qu'il avait perdue avant même de l'avoir conquise. Or, cette occasion lui fut offerte, lorsque, après la seconde valse, Esther lui fit comprendre qu'elle désirait causer avec lui. D'une voix émue, il lui raconta sa vie, ses travaux de tous les jours, ses mécomptes et ses espérances, ses répugnances et ses ambitions. 11 v avait dans toutes ses

The text on this page is estimated to be only 14.93% accurate

£2 LES ĖKftÉURS patĭ^lés quelque chose qui alfàit k Ykate, étf
3' fat él(>qnent, mais noâi sâss le saivoit. Esther s^éfonnait de ee que lui
disait Olivier ; elle s'en votĭhdt dfe n'àtoùr pas devitié du premier coup en
lui Uu homme de' ^éuĭe^ Il ne se lassait pas de parler, elle ne se lassait pa^
d^ Fentendre, et leur conversatiou n'eût pas cesée, si le danseur éloigné
quelques instants" auparavant ne se ft.t approché pour feire valoir ses dly)ĭts
avec plus d^insistancev êf décidé, cette fois, èàe pâs^le^ Meseĭ* Violer. H'
n'y a^ail^ pas moyen de Itti' ééh&t^per, et Esther n'y songea même pas":
elle se levée étf accepta le bras qui lui était offert. Elle n^euff que le temps^
de s'hicĭhier devant Olivier, qui ^é^W levé ef se texâât debout à la même
place. -- Mon père sera très*heupéu3^ de Vbtt» c5iĭtiM1M, monsieur, M
dit-elted'une voĭĭ mélodieuse et fe^tae à 1^ foi^; prijsz la duchesse dé vous
présenter à lùĭ% 6es paroles furent un ôT&tè é^ une ĭĭispiralion. Quelques
instants après, (Miviĕi* c«tù8àit' avec le père, comme il aĭvait causé avec la
fille, et M^ de Bbuqué* ûègre l'ĭĭivitaĭtàdhierpourlelendemiyn. Oliviéi? dē^
Tes^n avait ttente dus, mais on ne lui eu' etit pas dbûné plus dfe vhigtrClttq.
lĭ devait à son Viisage ĭmfierbe ce privilège dé re^i* oU plutôt dé pafaltre
jeune. Jamais rasoir û^àvaitpâssé'sur sM' meti" ton, qui offi*ait, malgré
cela, Une surface aui^ nette que celle du menton le mieu^t rasé. Une petite
mous^ tache blonde essayait en vain de couvrir la lèvre six-*

The text on this page is estimated to be only 21.24% accurate

péiçure du poète* C'était l'HMqœ signe de virilité

24 LES ERREURS d'échiaie devant les grands, insolent avec les petits, hâbleur avec ses confrères, mielleux auprès des femmes, peu scrupuleux sur les moyens à prendre pour arriver aux fins, il ne doutait pas de la réussite. Mais il la voulait prompte, désireux qu'il était de jouir de biens plus positifs que ceux de la gloire et de Torguaii satisfait. Déjà quelques occasions s'étaient offertes à lui; il les avait repoussées^ comptant toujours sur de meilleures. Il continuait à aller dans le monde, faisant la cour aux jeunes filles, sachant plaire aux mères^ enfin jouant à merveille son rôle de chercheur de femmes. Après la soirée où mademoiselle de Bouqueiiègre l'avait remarqué, Olivier rentra chez lui dans la situation d'un homme qui, connaissant l'existence d'un trésor, médite sur les moyens de se l'approprier. Par son nom, quoique de petite noblesse, il appartenait au monde de mademoiselle de Bouquenêgre ; son talent pou-* vait lui tenir lieu de fortune. Pour réussir donc, il fallait plaire à Æsther; — c'était à moitié fait, — et plaire au marquis, — il était décidé à s'y appliquer. Eu quittant, à trois heures du matin, le bal de la duchesse de Robertpré, OUVIER songea à la toilette qu'il ferait le soir, pour se rendre au dîner où M. de Bouquenêgre l'avait invité, et le sommeil vint le surprendre dans les préoccupations d'une aussi grave affaire. Il se leva fort avant dans la matinée, prit à la

D'ESTHER. 2,1 haie uu léger repas et passa toute la journée au travail. A sept heures moins dix minutes, il se faisait annoncer chez le marquis de Bouquenègre< Il y avait vingt personnes. Le marquis voulait produire sa fille, se créer un salon, et, après une vie passée eu voyages ou dans ses terres, il commençait à jouer le rôle fort accablant de maître de maison. En invitaut Olivier de Tesean, il avait, — pour nous servir d'une expression usitée, — complété sa table. Olivier se présenta mis avec élégance, ce qui lui arrivait assez rarement. Un pantalon clair tombant sur des bottes vernies, un gilet sombre, relevé par des boutons de métal et par une jolie chaîne de montre qui séjournait plus souvent chez les prêteurs sur gage qu'au gousset de son maître, et enfin un habit noir, coupé dans le dernier goût, composaient sa toilette. La cravate longue, qui habituellement tombait en désordre sur sa poitrine, avait disparu pour laisser voir les fins plis d'une chemise de batiste; des gants bronze, à petites fourchettes rouges, emprisonnaient sa main. Ce costume ne lui était pas habituel et devait, le même soir, étonner ses amis; mais chez M. de Bouquenêgre il ne surprit personne, et Olivier fut fort gracieusement reçu. Au dincr, il mangea peu et regarda constamment Esther^ qui s'en aperçut, mais qui ne lui en voulut pas. Quand on revint au salon, Olivier savait que ses avances seraient encouragées. Il n'en fallut pas davantage à ce jeune ambitieux pour qu'il se crût 2 ► *

The text on this page is estimated to be only 25.46% accurate

M LES ERREURS déji mBitrê de la fortune et de la maiii de madémt^iseUis de Bbuquenêgre. Quatit à la possession du cœur de la jeune fiUe, il y pensa peu. N\il n'était môihis que lui ca^iëSle dis sé-lailsser enthousiasmer par Va ëontact d'une iSëllë nature. Ce n'était ^as en pure pertb qu'il avait Vëctt dlaiis^le mondfe lé plus hétérogène. Son existence é^tëe l'avait mis en garde centime les surprises de l*âme . Ainsi, on citait de lui certains honsmote, secs comme son visage, fins comme seiâ lèvres, pétillants^ comme séal yeut, jetëiï aux pifeds dMne femme qui', pleine d'^énlàousihBitie et de désirs^ croyait pouvoir &cilement dlumer cliez celui qu'elle avait distlogué dés flamà6ié pareilles à celles qui la brûlaient ellls-iiiëiie . i^oui* Estlier, elle^ ^aimait d^jâ ; élite s'était laisse prendre au' rôât f qU'OliVier lui avait fidt de ses souffhiiices. Elle devait se sentiî* entraînée par le côté poétique de la situation, et ce n'est qu'ainsi qu'on peut éii)liquer' l'étrange fiaScination exercée par un être incomplet et sans cœur sur cette jeune fille de cœur si chaud' et si*facile à toutes les émotions. Pendant cette soirée; d'ailleurs, Olivier joua admirablement son rôle. Il rtstà ce qu'il avait été au bal où, pour la première fois, il' avait rencontré mademoiselle de Bouquenêgre. Il se garda bien de troubler, pas de trop jBréquents sourires ou des mots plaisants, la mélancolie denses yeux et de son langage. Lorsqu'on vint le prier dië réciter quelques-unes de ses poésies, si admirablelîieiit Belle» et èmprdntfe^d'ardëur, grftce à un effort

The text on this page is estimated to be only 10.70% accurate

D'£S TBEK. XI de t^ent^ il choi^t celles qui pouyaleoft jAsser |^ yeux d'Ësther, tant elles étaient passionnées, pour ua écho de son cœur. iCes c^coa^twces, ^^|eUe croyait imprévues et qu'ii Rivait ^niputieusement calcnjée^^ acbevèreat.dc la troubler. OILyj,er se retira à onze liteareg, et Aiji xnoijc^eat x^ù il iM^rtait EB[tI;Ler troiia moyen de lui foire pa^er m lafki. Il répoi^tdit à celle preoùéire avance paj: ^n serrew/ent de main^ ^ & peiae d«Q# la coyr il ^^p^proc);^^ d'^n^ lanteraie et hst i^ ne Ufp^ triicée à la b^ p^]^,cray.op titei^blaDi; : « Je serai à^ maifx à l'Opéra. ^ Il p-j avait pas de &igpatare. Il «e jeta tont .ému ^a^ un xsoupé et se fit coijiduire im T}JLé^tre-Françai3. Il avait besoin de #étoiirdir pour oublier vu monjieot la joie qui l'étouffait. jil mpnU au foyer des artistes, où ^ quarté 4'auteur jpué an théâtre lui donnait se» entrées^ et Pian^ r^yono^syat d'élégmce et jifi gaieté. Quelques amis lui a4æssèrent la pai'ole, et Yim d'eu^c^ que dans son trouble il n'&vait pas entendu^ blcs\$é de son silence, le toisa des pieds i la tête et, faisant allusion à sa toilette, s'écria : — M. de Tessan a la prospérité bien insolente ! lie mot était cruel, et Olivier le sentit. Mais, luette fois, il ftàgfiit de i^ pas eiMendre. U n*était pas m Immeur derey/enir sur ses pas ^t d'endosser une ui^yai^e affaire. La phrase n'étant pas relevée, on l'oublia. Olivier par?mit à surmonter son trouble, et en fin de compte on]^ trouva charmant. A minuit, il m& laissa ei^trainejr cb,ez Vachette, où il spupa en comp^r

28 LES ERREURS gnique de jolies femmes, et au dessert il ne songeait plus à revenir. Pendant ce temps, Esther rêvait de lui. L'amour était tombé sur elle avec une rapidité foudroyante. Son cœur avait été frappé et ne contenait qu'à grand'peine les exubérances du sentiment nouveau qui venait s'ajouter à tous ceux qu'elle avait connus déjà. Jusqu'à l'heure où, le lendemain, elle devait revoir Olivier, elle garda avec tant de soin en elle-même le portrait qu'elle se plaisait à caresser, et s'isola si bien du monde extérieur, qu'elle ne perdit pas une minute le souvenir de son amant. A l'Opéra, où elle était de bonne heure avec son père, d'autres émotions lui étaient réservées. A neuf heures, Olivier se montra à l'orchestre, comme la veille, élégant et préoccupé. Il s'était placé de façon à garder sous ses yeux la loge d'avant-scène qu'avait louée pour la saison le marquis de Bouquenégre. Il ne la quitta pas du regard, et dans cette attention, qui s'adressait surtout à elle, Esther vit une nouvelle preuve d'amour. Elle fut, ce soir-là, fort belle et fort remarquée. La musique était enivrante et semblait répondre aux symphonies qui chantaient en elle. Une émotion mal contenue donnait plus de vie à son beau visage, et de sa poitrine, fréquemment soulevée, semblaient s'échapper des cris de bonheur. Pendant un entr'acte, Olivier vint dans la loge, en apparence pour saluer le marquis, en réalité pour voir Esther de plus près et pour lui mettre

D'ESTHER. 29 dans la main un billet qu'elle prit en rougissant. Cette fille si fière était vaincue. La lettre d'Olivier, qu'elle lut le soir avant de se mettre au lit, lui fit tourner la tête. « Je vous aime. En vain je veux en douter : au tour de moi et en moi tout me le crie, et je ne résiste plus; il faut que je vous le dise. Comment « prendrez- vous cet aveu, vous qui portez sur toute votre personne les signes de l'intelligence et de la culture, et dont la beauté éblouit en même temps « qu'elle terrasse les prétentions de l'homme? Vous « êtes telle qu'on ne saurait sans effroi vous aborder, mais Je ne vous demande rien aussi. Ce que je veux, « c'est obtenir la permission de rester à vos pieds sans « vous déplaire et dans l'attitude de l'adoration. Je cultive le respect qui vous est dû; je sais sur quel pied « vous êtes, et je sais aussi dans quel abîme à vous devez me voir. Ne refusez pas d'être mon idole. mais Votre prêtre ne vous importunera pas. Ma bouche « ne s'ouvrira jamais jusqu'au jour où vous aurez daigné jeter sur moi un regard compatissant et où vous m'a laisserez tomber de vos lèvres adorées un mot de pitié. Mettez votre pied sur mon front, écrasez-moi « de votre mépris, si le cri de mon cœur, que je « n'ai pas su retenir, a pu vous déplaire, mais ne me défendez pas de rester prosterné devant vous. Je suis « à vos pieds, et j'ose vous dire que je vous aime. » Ce billet habilement mélangé de respect et d'humilité,

30 LES EREJEUaS cle passion désespérée et d'amour ardent, devait, par son désordre même enivrer Esther. Elle passa une partie de la nuit à le lire et à le relire. Vingt fois elle fut sur le point de céder et de répondre à Olivier. Elle n'osait pas. La violence même de son amour l'épouvantait ; elle avait encore assez de lucidité dans l'esprit pour calculer les suites d'un aveu formulé par elle. Elle ne répondit pas, mais elle mit le billet d'Olivier dans sa gorgerette. Trois jours après, Esther était au salon attendant son père, qui devait venir la rejoindre pour recevoir quelques visites. Tout à coup la porte s'ouvrit, et un domestique annonça : — M. Olivier de Tessan. Celui-ci entra avant qu'Esther, revenue de sa surprise, eût pu se faire un maintien. — Mon père va venir, monsieur, lui dit-elle en tremblant. — Mademoiselle, s'écria Olivier, en se voyant seul avec elle, ce n'est pas de M. votre père qu'il s'agit. Vous avez été cruelle envers moi. Votre silence m'a brisé. Dois-je encore espérer, ou ne me reste-t-il plus qu'à mourir ? — Espérez, dit-elle. Il tomba à genoux, saisit le beau bras que la manche de la robe laissait à découvert et y mit un baiser. — Demandez-moi à mon père, lui dit Esther, en se dégageant de cette étreinte passionnée.

The text on this page is estimated to be only 25.29% accurate

D'BSTHER. Il — ^« u'of^ai jamais, répondit usipl#me&t UUvjar. — Je lui parlerai moi-même. Comme elle achevait ces mots^ eu fessant sou amaut à se relever, le marquis eutra. Les deiii: amoureux devinrent subitement impénétrables, ^ If. de Bouquenègre ne soupfpna rien de ce qui venait de se passer. Au bout d'un momemat, Esther sortit et courut dans sa chambre pour ne rien perdre des joies qui TaccabUiept. Après le diner, se trouvant seule avec son pèie^ elle eut le couiage de lui parler de son amour. -:- J'aime M. Olivier de Tessau et je veux Tépou* ser, dit-elle. A cette déclaration, M. de Bouquenègre resta stupéfait. — Est-ce sérieux? demanda-t-il enfin. — Très-sérieux^ mon père ; il y va du bonheur de ma vie. Le marquis réfléchit un moment. — Vous exagérez sans doute vos sentiments, ma chère Esther. Il est impossible qu'en un mois vous vous soyez éprise d'un jeune homme que voua n*avez pas vu six fois. — C'est cependant la vérité : je l'aime et n'épçm^ serai jamais que lui. M. de Bouquenègre connaissait sa fille, la savait inébranlable dans ses idées, et^ hahitueUement, il n'essayait pas de les 4étr\|ire. Mais, ce soir-là ^ il

32 LES ERREURS s'agissait d'une chose si grave qu'il se crut obligé de lui déclarer sa volonté. — Ce mariage est impossible. Vous ne pouvez épouser un homme sans nom. — Mais, mon père, celui-là est noble. — Petite noblesse, ma fille ; mais ce n'est pas là le point que je discute. Il est sans fortune, sans position, et vit en dehors de notre monde. — Je Vy introduirai. — Je veux admettre vos raisons ; mais il en est une plus décisive et que vous comprendrez. J'ai re^u à votre sujet d«s propositions honorables que j'ai acceptées. Vous épouserez le fils de mon ami, le comte de Tarsannes; ma parole est donnée. Le marquis savait ces derniers mots propres à faire réfléchir sa fille. Celle-ci, à son tour^ n'ignorait pas que, pour son père, la parole donnée valait le fait accompu. Elle ne résista donc pas et se contenta de garder le silence. Puis, l'interrompant : — Ainsi, dit-elle, vous avez engagé mon avenir sans même me consulter. — Vous n'allez pas, je pense, vous poser en martyr. Lionel de Tarsannes, votre prétendu, a vingt-cinq ans. Il est beau, noble et riche. C'est de plus un cœur. droit, une âme généreuse; il est plein d'intelligence et d'esprit, et quand vous l'aurez vik.. A ces mots, Esther se leva : — Mon père, n'achevez pas, dit-elle d'une vois

D*ESTHER. 33 ferme. Je refuse de recevoir M. de Tarsannes et de repenser. Après ces paroles, elle sortit. Le marquis demeura seul, affligé d'une résistance aussi ouverte, mais non pas embarrassé. Il lui était arrivé souvent de céder aux volontés de sa fille ; mais, cette fois, il s'agissait de l'honneur de sa maison et du bonheur d'Esther. Il était résolu à ne modifier en rien sa décision, et il se mit à examiner ce qu'il y avait à faire afin d'éloigner Olivier de Tessan. Une heure après cette affaire, celui-ci reçut un billet dont il n'eut pas de peine à reconnaître l'écriture. Il lut ce qui suit : « J'ai besoin de vous parler. Soyez demain soir, à cinq heures précises, à Saint-Thomas-d'Aquin. Je y serai dans la chapelle de la Vierge. Vous vous agenouillerez à côté de moi. » Saint-Thomas-d'Aquin est une des églises les plus calmes et les plus solitaires de Paris. Placée en plein faubourg Saint-Germain, dans une sorte d'impasse, elle n'a de vie que le matin, à l'heure des messes. Le silence le plus absolu y règne pendant toute l'après-midi, à peine troublé par les pas solitaires de quelques créatures ferventes, heureuses de choisir un tel moment pour venir s'y agenouiller. A cinq heures, Olivier, conformément aux instructions contenues dans le billet d'Esther, entra dans la nef. La nuit venait rapidement et les lampes des autels s'allumaient

34 LES FIAT&EUIS lentement dans l'obscurité, avec la immensité des étoiles qui montaient à la même heure dans l'horizon. Le jeune homme fit le tour de l'église, après s'être assuré que personne ne traversait, il franchit le seuil de la chapelle désignée. Esther était là agenouillée dévotement, à la lueur des cierges que la piété des fidèles allume aux pieds de la madone. Olivier put admirer son beau visage, sur lequel sembla régner la sérénité. A quelque distance, dans l'ombre, se tenait, aveugle et muette sur ce qui allait se passer, une femme de confiance qui accompagnait ordinairement Esther. Olivier vint d'un pas ferme se placer près de la jeune fille, si près qu'il la touchait, et attendit qu'elle lui adressât la parole. Un sourire de remerciement passa sur les traits de celle-ci, et, après un court silence, elle commença l'entretien par ces mots, prononcés si doucement qu'Olivier les entendait à peine : — Je vous remercie d'être venu. J'avais besoin de vous voir et de recevoir de votre bouche l'assurance de votre amour. — La lettre que je dirons ai remise était le résumé fidèle de ce qui se passe dans mon cœur. Je n'ai rien à y ajouter maintenant. C'est à vos pieds que je veux vous dire ce que j'ai déjà souffert pour vous. Après ces confidences, douterez-vous encore? — Je n'ai jamais douté et, depuis que je vous aime, j'en ai toujours eu foi dans votre franchise.

B'ESTHfift. 3S(VoQs m^aimez^ cKtes-vous ; l'heure esf Tenue
dé me le prouver. — Que faut-il faire pour cela? Je suis à vos ordres;
ordonnez, j^obéirai. Le silence était si profond qu'on entendait battre le
cœur des deux amants. Esâier reprit d'une voix tremblante : — J'ai dit à
nion père que je vous aimais. — Quoi'l vous m'aimez ! Entendre ce mot de
votre bouche, c'est le bonheur. — J'ai déclaré à mon père que je voulais être
votre femme. — Et?... demanda Olivier avec inquiétude. — Mon père
refuse I — Oui, s'écria amèrement le jeune homme, oubliant dans quel lieu
il- se trouvait, je ne suis qu'un pauvre poète. — Ohl taisez-vous, par pitié,
lui dit Esther en l'interrompant. Que nous importe le refus de mon père!
Votre amour est-il courageux? — Vous me le demandez I — Alors nous
sommes sauvés. Ecoutez^moi : j*ai à Londres une tante veuve et sans
enfant. Elle est fort riche et m'aime comme si j'étais sa fille. Elle seule peut
obtenir le consentement de mon père. Nous partirons ensemble demain pour
aller la rejoindre. — Un enlèvement 1

The text on this page is estimated to be only 29.92% accurate

30 LES ERREURS — Un enlèvement^ répondit avec fermeté mademoiselle de Bouquenègre. Auriez-vous peur? . — Oh ! mademoiselle 1 — Ainsi, vous êtes prêt à*m'accompagner? — Je suis prêt. — C'est bien, je me confie à votre honneur et à votre parole. Demain soir^ à neuf heures, je serai à l'angle du quai d'Orsay et de la rue de Beauue. Soyez-y avec une voiture, et nous partirons sur-lechamp. Olivier réfléchit un moment, pendant lequel Ësther le considéra avec attention. « S'il recule, pensait-elle, il n'est pas digne de moi. » — Je serai au rendez- vous, répondit-il enfin. Ëty saisissant dans l'ombre la main d'Ësther, il y déposa un respectueux baiser. Il sortit ensuite. Le même soir Ësther était au bal, et rien dans sa personne ne trahissait l'agitation que cause ordinairement une détermination aussi violente que celle qu'elle venait de prendre. Il n'eu était pas de même d'Olivier. Si blasé qu'il fût, la promesse qu'il avait faite, ne laissait pas que de le tourmenter. Il ne se dissimulait pas que, dans une partie pareille, il jouait gros jeu. La réussite assurait son avenir, mais la défaite le détruisait. Tout ou rien, tel était le résultat certain de raveature. lùjfiu, après de nombreuses réflexions, il se décida à tenir sa promesse. Le même soir, il trouva 700 francs

D'ËSTHËR. 37 chez trois de ses amis qui se cotisèrent pour former la somme. Il ne leur avait rien dit de son projet^ mais ses instances furent si pressantes que tous comprirent qu'il avait de grands intérêts à satisfaire. Il acheva de former mille francs, en réunissant à ce qu'il venait de recevoir ses ressources personnelles et le produit de sa montre et de quelques menus bijoux qu'il alla vendre. Comme on le pense bien, il dormit peu. Au matin, il se prépara, jet§ dans sa malle des vêtements, du linge, des papiers, des livres, et courut au ministère des affaires étrangères, où il obtint, par l'intermédiaire de l'un de ses amis, deux passeports pour le Havre, Tun à son nom^ l'autre à celui de sa sœur, mademoiselle de Tessan. A midi, après avoir déjeuné sur les boulevards, il revint chez lui, afin de s'assurer qu'il n'oubliait rien dans ses préparatifs de départ. Comme il passait devant la loge du concierge, celui-ci le prévint qu'on l'attendait chez lui. Il gravit à la hâte les degrés de l'escalier, assez intrigué par cette visite, et demeura épouvanté, lorsqu'en ouvrant sa porte il vit le marquis de Bouquenègre, assis dans l'unique fauteuil de la chambre et muni d'un livre qui s'était trouvé sous sa main. — Il sait tout, je suis perdu, pensa Olivier. Avant qu'il eût formulé son salut, le marquis s'était levé, en lui disant : — Monsieur, je vous demande pardon d'être rest^ chez vous en vous attendant. Mais je ne voulais à 3

Si LES BRREtJRS •neun prix manquer votre présence, car j*ai à vous .entretenir d'une affaire qui ne souffre aucun retard. — Je le sais bien, se dit Olivier. — Et tout haut : En quoi puis-je vous être agréable^ monsieur le marquis? M. de Bouquenêgre reprit sa place ; le poète« s'assit en face de lui, et, après une pause, le premier s'exprima ainsi : — Ce que j'ai à vous dire est fort délicat. Je viens £Bdre appel à votre honneur et je vous prie d'avance, monsieur, de m'excuser si l'expression de ma pensée Ta au-delà de ma pensée elle-même. Un peu rassuré, Olivier s'inclina. — Ma fille m'a déclaré avant-hier qu'elle vous aimait et qu'elle voulait être votre femme. Je ne sais, monsieur, si vous avez eu connaissance de ce fait? Olivier ne répondit pas et se contenta de faire un •igné qui pouvait passer pour une réponse négative. Il savait qu'avec le marquis il ne pouvait être trop diplomate, et voulait, quelle que fût l'issue de cette eonversation , se retirer avec les honneurs de la guerre. Pour cela, il était nécessaire de ne pas s'engager. Son silence mit le marquis dans l'embarras. Cependant, il continua. — Cette nouvelle m'a jeté dans une grande perplexité. J'aime ma fille, et je la veux heureuse. Olivier ne put se reteniré *

D'ESTHBR. 39 — Et vous pensez qu'avec moi elle ne le serait pas t s*écia-t-il. — Vous ne me laissez pas achever, répondit doucement le marquis. Je veux ma fille heureuse et si je vous savais indispensable à son bonheur, je n'hésiterais pas à vous la donner. Mais permettez-moi de vous dire que je crois à une exagération de sentiments. Vous vous connaissez à peine l'un et l'autre et peut-être la tête a-t-elle, chez elle et chez vous, parlé plus encore que le cœur. Enfin, quoi qu'il en soit, la déclaration de ma fille m'afflige, non que je me défie de celui qu'elle avait choisi, mais parce que j'avais sur elle d'autres projets. — Hélas ! monsieur le marquis, dit alors Olivier, c'est Tétemelle histoire de la vie. D'une part, deux cœurs attirés Tun vers l'autre, faits pour être unis; de l'autre, la volonté des parents, quelquefois cruels à leur insu, qui vient détruire les effets de cette sympathie. Que puis-je vous dire? J'aime mademoiselle votre fille. — Elle vous aime, monsieur, dit courtoisement le marquis, en homme que la certitude de la victoire dispose à faire des concessions non compromettantes, à huis clos. Interrompu de la sorte, Olivier resta un moment silencieux. Il voyait que le marquis ne connaissait rien du projet d'enlèvement, et qu'il était venu pour savoir à quelle sorte d'homme il avait affaire. En quelques

40 LES ERREURS secondes, le poète eut fait le raisonnement suivant : a Je ne puis être le mari de mademoiselle de Bouque« nègre. Mes efforts pour le devenir seraient vains et « me feraient du marquis un ennemi dangereux. Il c vaut mieux me retirer honorablement^ me le conf server ami et me ménager sa protection. Il peut a m'être utile. » — Eh bien ! monsieur, quelles sont vos intentions? demanda le marquis inquiet de ce silence. — Si vous êtes venu faire appel à mes sentiments, monsieur le marquis^ vous avez vaincu d'avance. Je ne suis pas assez fat pour croire que votre fille aura de la peine à m'oublier. J'aurai passé comme une ombre dans sa vie, et im autre me remplacera dans son cœur. C'est ce qui me décide. Seulement, laissezmoi vous dire que votre victoire, en détruisant peutêtre mon avenir, me brise Tâme. Le marquis se leva en prenant la main d'Olivier. — Je ne sais si ma fille vous avait donné le droit d'espérer; dans tous les cas, votre désintéressement me touche. Je sais tout ce qu'un riche mariage peut réaliser d'espérances pour un jeune homme. Mais, nous ne sommes pas des ingrats, et je n'oublie jamais. ^ Dans ces quelques mots Olivier vit une promesse pour l'avenir. Il résolut d'en hâter la réalisation par un aveu complet qui devait mettre le marquis à sa discrétion.

O'ESTHER. 41 — Vons me demandiez si mademoiselle de Bonquenêgre m'avait donné des droits, monsieur : jugez-en. Et il raconta tout ce qui s'était passé entre elle et lui^ sans omettre aucun détail. — Vous voyez, monsieur le marquis, ajouta-t-il en finissant, que ces droits en valent bien d'autres, et que mon renoncement n'est pas sans mérite. — Sans doute, monsieur, répliqua le marquis, que cette révélation et le but évident qu'elle cachait venaient de mettre en garde contre la feinte générosité d'Olivier: aussi^ mon intention est*elle de reconnaître votre conduite. J'ai des amis aux affaires. Une position dans la diplomatie vous conviendrait- elle? Par cette demande, le marquis achetait le silence d'Olivier. — Je n'osais l'espérer, répondit Olivier avec aplomb. — C'est bien, je vais m'occuper de vous. Le marquis se leva et prit son chapeau. -^ Je n'ai pas besoin, ajouta-t-il, de vous deman-^ der le secret. Il sera bon que vous ne vous présentiez pas à l'hôtel avant que je vous en aie prié. Le marquis se retira, laissant Olivier livré aux plus douces espérances et fort peu désolé d'avoir manqué un beau mariage. Cependant^ Êsther, ayant eu connaissance de la visite de son père à Olivier, hâtait ses préparatifs de départ. Elle avait mis dans la confidence sa femme de chambre, dont elle était sûre, et,

42 LES ERIIË.URS par les soins de celle-ci, rien ne devait manquer à la belle fugitive. Elle dîna comme de coutume avec son père. Après le repas qui fut silencieux, elle l'embrassa tendrement et courut se renfermer chez elle. Elle éprouvait cette émotion qui précède tout grand événement de la vie. Mais elle n'eut pas un remords. Elle aimait, et elle cédait à l'amour en allant à Londres demander à sa tante de vaincre l'obstination de son père. A huit heures et demie^ celui-ci se présenta chez elle. Ce fut un coup de théâtre. Esther pâlit et devina qu'un obstacle inattendu allait empêcher son départ. En effet, le marquis se tourna vers la femme de chambre qui se tenait dans un coin, prête à suivre sa maîtresse : — Vous pouvez vous retirer. Ma fille a changé d*avis, elle ne partira pas ce soir. Cette femme sortit^ avant qu'Esther, honteuse des paroles de son père, pût trouver un seul mot pour la retenir. — Ma chère enfant, reprit alors M. de Bouquenègre, en se tournant vers elle, bénissez Dieu que j'aie été instruit de votre projet. — Quoi! mon père, vous savez?... — Oui, imprudente, je sais tout. J'arrive à temps pour vous sauver. Comment , avec le nom que vous portez, avec le sang qui coule en vous, avec votre éducation, votre esprit enfin, ne vous aperceviez-vous pas que vous couriez à Tablme, en passant par la

D'ESTHER. 4S pente la plus vulgaire ? Voilà donc où vous conduisait votre tempérament romanesque, à un enlèvement? — J'aime M. de Tessan. Le marquis feignit de ne pas entendre et continua : — Et cet homme avec lequel vous alliez fuir, savez-vous s'il était digne de votre amour? — Mon père 1 — Ne m'interrompez pas ! C'est de lui que je tiens tous les détails de votre conduite, et savez-vous ce qui l'a décidé à de tels aveux? L'espoir de ma protection et la promesse que je lui ai faite de m'occuper de lui. n a renoncé à vous sans peine et sans regrets. Il ne vous aimait que par intérêt, J'ai presque acheté la révélation de son secret. Esther aimait. Elle savait que son père ne voulait pas qu'elle se mariât à Olivier, et sa défiance était excitée au plus haut point. Elle ne voulut pas ajouter foi à ses paroles, ou, si elle les crut, elle ne sentit pas, comme celui-ci l'avait espéré, l'injure qui lui était faite par son amant. Aussi, ce fut le regard brillant de toutes les flammes de la colère qu'elle se redressa et s'adressant au marquis : — Je ne veux rien savoir de la conduite de M. de Tessan. Ce que je sais, c'est que je l'aimais et qu'il m'aimait aussi. Il me l'a dit et je le crois. Ce que je sais encore, c'est que vous avez voulu rompre un mariage qui eût fait le bonheur de ma vie. Eh bien! soyez heureux, je renonce à M. de Tessan, mais je

44 LES ERREURS refuse d'épouser M. de Tarsannes que je ne connais pas et que je ne veux pas connaître; j'entrerai au couvent ! — Esther ! 8*écria M. de Bouquenêgre, alarmé par cette déclaration. — 0 mon père, répondit-elle d'une voix calme, en s'agenouillant devant lui , ne vous opposez pas à la réalisation de mon vœu le plus cher; respectez la douleur de mon âme. Le marquis tint un moment dans sa main la main de sa fille, puis il la releva. — C'est bien , mon enfant, dit-il froidement, je ne m'oppose pas à ce que vous entriez en religion. . Ce consentement qu'elle redoutait atterra Esther. Elle avait pensé que, devant une résolution de ce genre, le marquis céderait. En le voyant accepter une conclusion pareille^ elle faillit perdre toute espérance. Elle fut sur le point de se jeter dans ses bras, mais l'orgueil la retint : cette fière créature ne voulut pas donner au marquis le spectacle d'un repentir qui l'eût touché. — C'est bien, pensa-t-elle, j'irai au couvent, et nous verrons bien qui de mon père ou de moi sera plus vite las de la solitude à laquelle je me condamne jusqu'à nouvel ordre. Il y a aux environs de Fontainebleau un couvent de Carmélites très-réputé. Là, de saintes filles passent leur vie dans la prière et dans les macérations. Aucun

D'ESTHER. 45 homme^ hormis le prêtre vénérable qui a la garde spirituelle de ce troupeau, n'a pénétré dans l'intérieur de cette maison. Nul n'a pu sonder les secrets de ce cloître fécond en austérités, et si quelque visiteur a voulu s'entretenir avec l'une des pénitentes , c'est à travers une grille épaisse dont les barreaux resserrés laissent à peine entrevoir le voile de laine sous lequel est caché le visage des religieuses. Dieu seul , Dieu et les familles qui les pleurent, peuvent savoir quels trésors de beauté, de jeunesse et d'amour sont enfouis dans cette solitude et quelles existences pures et virginales s'abritent derrière les hautes murailles du couvent. Qu'il en est de ces âmes qui, prenant en pitié le monde avant de l'avoir connu ou même après l'avoir trop connu, viennent demander à une existence toute de sacrifices les consolations qu'elles ont vainement cherchées ailleurs ! C'est là qu'Esther avait voulu s'enfermer. Quelques jours après l'explication qu'elle avait eue avec son père, une voiture aux armes de Bouquenègre vint s'arrêter devant le modeste seuil de cette maison bénie* Le marquis en descendit le premier, pâle et les yeux humides. Il tendit ensuite la main à sa fille, qui sauta légèrement sur le sol. Tandis que son père soulevait le lourd marteau dont la porte cochère est ornée, Esther eut le temps de jeter un regard autour d'elle. Le paysage qui avoisine le monastère, vu de là, est charmant. On aper^it à quelque distance un village, s.

46 LBS ERREURS enfocu comme^ un nid dans les arbres. La route qui des habitations conduit au couvent est plantée de grands tilleuls, dans lesquels des milliers d'oiseaux ont établi domicile. A gauche, dans la plaine ombragée qui s'étend sous le regard et que limite à une lieue de là la forêt de Fontainebleau, se dressent deux ou trois châteaux, habitations coquettes à l'extérieur et somptueuses au dedans. C'était le printemps. La route, les champs et les arbres couverts de fleurs avaient des senteurs enivrants. Des brins d'herbe se dressaient au bord des sentiers, et toutes sortes de petits insectes couraient au fond des fossés que le soleil transformait en fournaies. De minute en minute quelque équipage rempli de femmes jeunes et jolies ou d'élégants cavaliers passait sur la route. Tout cela c'était le monde, sous ses formes les plus diverses, avec ses attraits les plus enchanteurs, qui semblait vouloir retenir mademoiselle de Bouquenégre et protester contre l'étrange détermination qu'elle venait de prendre. Elle le comprenait du moins ainsi, et son cœur serré fut dix fois sur le point de défaillir. Mais son orgueil la soutenait, et les forces qu'elle paraissait perdre lui étaient rendues centuplées. La porte s'ouvrit, M. de Bouquenégre et sa fille entrèrent dans un petit parloir où la supérieure de la communauté ne tarda point à venir les rejoindre. La supérieure, en religion sœur Claire de la Rédemption, avait une voix douce et pénétrante, La présence du

D'ESTHER. 47 marquis l'empêcha de se découvrir le visage[^] mais sous son voile noir elle attachait sur Esther un regard attentif, puis, se retournant vers M. de Bouquenêgre : — J'ai reçu votre lettre, monsieur le marquis, et j'en ferai profit. J'ai reçu aussi la vôtre, mon enfant[^] dit-elle à Esther qui restait tremblante devant elle. Nous étudierons votre vocation, et dans quelques mois nous verrons si vous devez porter Thabil. Vous aurez ensuite à faire un noviciat de deux années, et ce n'est qu'après ce temps et cette longue épreuve que vous serez admise à devenir tout à fait de notre famille. Il y eut un moment de silence. — Eh bien ! Esther, dit alors le marquis, êtes-vous toujours décidée ? — Toujours, mon père, répondit-elle. Emu, le cœur gros, M. de Bouquenêgre ouvrit ses bras à sa fille qui s'y précipita. — Ne m'en veuillez pas, lui dit-il, en la tenant pressée contre son sein, c'est pour votre bien que j'ai résisté à vos désirs. — Je veux le croire, mon père ; mais votre résistance a tué mes plus chères espérances, et, après cela, je ne pouvais plus rester sans souffrir au milieu du monde qui m'avait fait connaître l'homme que j'ai aimé et dont vous m'avez séparée, — Mais si vous le vouliez encore, nous partirions, nous retournerions en Provence, et là près de moi...

48 LES EHRELRS — Il me faut la paix du cloître , se hâta de répondre Esther, qui ne voulait pas prolonger une scène cruelle. --~ Puisque votre résolution est inébranlable^ qu'elle s*accomplisse 1 — Quelle épreuve ! murmura le marquis en étreignant Esther dans ses bras. — Adieu, reprit-il plus haut, adieu, ma chère fille, ma bienaimée, adieu ! Il l'embrassa encore une fois, puis, lui tenant les mains y s'éloigna d'elle, fixa son visage et^ au milieu de leurs sanglots, — car Esther ne se retenait plus, — il prononça quelques mots inintelligibles , dont elle ne put recueillir que ceux-ci : •— Si tu as besoin de moi, je serai toujours là. Un dernier baiser les réunit encore , puis ils se séparèrent. Tandis qu'Esther, assise sur un banc , dans le parloir, donnait un libre cours à ses larmes, l'abbesse accompagnait M. de Bouquenègre. — Ayez confiance, lui dit-elle : si la vocation de cette enfant est sincère, Dieu vous donnera le courage de vivre loin d'elle ; sinon, elle vous sera rendue. Quelques instants après, la lourde porte se fermait sur le marquis , et désormais un rempart presque infranchissable le séparait de sa fille. Lorsque sœur Glaire rentra dans le parloir, la première douleur d'Esther était calmée. A l'aspect de l'abbesse , elle se leva , mais celle-ci la fit rasseoir,

i«^*»»H— ^^^1— ■—■«■H^^^^— ————W^^^— ■ ■ I ■ I u
D'ESTHER. 49 prit une chaise à côté d'elle et soaleva le voile qui
jusqu'alors avait caché ses traits. Sœur Glaire entra dans sa trente-huitième
année. Elle était grande et marchait avec une certaine majesté. Son visage
pâle et amaigri gardait encore une beauté lumineuse et sereine. Ses yeux
profonds et caressants respiraient la franchise et la vivacité. Issue d'une
grande famille, elle avait pris l'habit religieux à dix-huit ans, poussée par
une vocation réelle. Depuis trois ans seulement elle était à la tête de la
communauté. — Allons^ pauvre petite, dit-elle à Esther, en prenant ses
deux mains dans les siennes, consolez-vous ; remarquez que vous êtes loin
du jour qui vous Qpchainera tout à fait et que si, jusque-là, vous voulez
nous quitter, nous ne vous retiendrons pas. Lorsque Dieu veut attacher à lui,
par d'indissolubles liens, une de ses créatures^ il lui donne le courage et la
résignation. Si ces deux vertus vous manquaient, je serais la première à
refuser de vous admettre parmi nous. Nous voulons, avant tout, des sœurs
capables de tous les sacrifices. Pour cela, il faut un détachement complet de
ce qui n'est pas Dieu, et, si ce détachement ne vous arrive pas, c'est que
vous n'êtes pas faite pour la vie religieuse. — Oh! ma mère, vous êtes
bonne! s'écria Esther avec effusion. — Oui, chère enfant^ et vous trouverez
toujours en moi une amie. Nous avons ici quelques jeunes filles

50 LES ERREURS qui éprouvent, comme vous allez le faire, leurs véritables sentiments. Vous vivrez au milieu d'elles. Soyez-y calme, et puissiez-vous y être heureuse. Vous aurez, dans cette maison, une existence bien différente de celle que vous abandonnez. Vous laissez le luxe et la richesse, nous n'avons à vous offrir qu'abnégation et pauvreté. Mais, croyez-le, si vous êtes faite pour notre ordre, vous le saurez bientôt; car Dieu lui-même, en se révélant à vous, aura soin de vous éclairer. A vous tout dire, je n'ai qu'une crainte. Votre lettre m'a appris à quels sentiments était due votre décision. Or, je crois que le cloître n'est pas fait pour les âmes blessées comme la vôtre a pu l'être. Un désespoir d'amour, — il faut bien dire le mot, — n'est pas le signe de la vocation. Si, alors que vous étiez entièrement heureuse, avant que votre cœur s'ouvrit à des sentiments plus humains et plus intimes, au sein du monde qui vous attirait par l'éclat de ses fêtes et des sensations qu'il procure, vous étiez venue ici, ou si même vous n'aviez frappé à notre porte qu'après avoir reconnu la fragilité des joies qui vous avaient séduite, je croirais que vous êtes réellement appelée. Mais, tout ce que je sais de vous me fait craindre que vous n'ayez pris pour la voix de Dieu ce qui n'était que le dépit de votre cœur. Ces paroles, qui dénotaient chez l'abbesse une grande science de la vie, — science toute d'intuition, puisqu'elle n'avait pas eu le temps de l'apprendre, —

D'ESTHER. 51 et qui allaient si bien à rencontre des sentiments d'Esther, frappaient vivement celle-ci : elle garda le silence^ et sœur Claire devina ses embarras. — Enfin, lui dit-elle en se levant, nous verrons bien. Venez, ma chère enfant. Esther la suivit ; mais, au moment de franchir le seuil de la cour qui séparait du corps principal de logis les bâtiments d'entrée, elle eut peur et fut obligée de s'appuyer sur le bras de l'abbesse. — Du courage, ma fille, répéta celle-ci. — Oh 1 ma mère, j'en aurai, s'écria Esther, en se redressant dans toute la majesté de sa grâce flère et rayonnante. Ici, nous devons garder le silence sur ce que fut la vie de mademoiselle de Bouquenègre pendant les trois mois qui suivirent. En voulant peindre dans ses détails une existence que les hommes ne connaissent pas, nous courrions risque de demeurer au-dessous de la vérité ou de l'exagérer. Seulement, si on veut se rappeler ce qu'était Esther de Bouquenègre, ce qu'il y avait d'orgueil et de volonté dans son caractère, on comprendra ce qu'elle dut souffrir et à quelles tortures furent soumis ses préjugés et ses opinions de patricienne. Lorsque abandonnée par Olivier de Tessan, contrariée par son père dans la réalisation de ses plus chers désirs, elle s'était décidée, plus par dépit que par vocation, à embrasser la vie religieuse, elle avait un peu compté sur la poésie que les âmes fer«*

52 LES BRBEURS ventes ou profondément atteintes peuvent seules trouver dans le repos du monastère. Elle avait rêvé de grands cloîtres gothiques, uoe cellule embaumée par les printanières émanations du jardin, où, nouvelle Amélie^ elle pourrait vivre, en songeant à Thérèse et aux grandes pénitentes. Elle s'était rappelé cette page admirable et menteuse à la fois dans laquelle Chateaubriand^ racontant les austérités monacales, a placé ces paroles, qui ne furent jamais prononcées : a Frères, il faut mourir! » Enfin, poète et aristocrate, elle avait entrevu sa future existence sous un jour tout autre que celui qui devait Téclairer. Aussi, quelles furent ses désillusions ! Le silence le plus complet est la règle absolue des religieuses Carmélites. La cellule qu'on lui donna s'ouvrait sur une petite cour attendant aux cuisines, chambre plus petite et plus mal meublée que celle du dernier des marmitons de son père, et qui lui faisait regretter son délicieux boudoir de l'hôtel de Bouquenêgre. Au réfectoire, elle qu'on avait accoutumée à la vaisselle plate, à une table luxueusement servie, à la variété des mets, n'eut, comme ses nouvelles sœurs, qu'une écuelle et qu'une cuiller de bois blanc grossièrement travaillées, et des légumes dont la seule vue lui donnait mal au cœur. Enfin, le jardin qu'elle avait rêvé, avec de grands arbres verts, des fleurs et des gazons, n'était autre chose qu'un vaste potager précédé d'une petite cour où les sœurs se promenaient, aux très

D'ESTHRR. 53 rares heures de leurs silencieuses récréations, et clos d'un mur très-élevé, tapissé seulement par quelques arbres fruitiers. Voilà pour la part la plus matérielle de sa vie. À cette peinture rapide, on devine ce qu'elle dut souffrir. Mais comment raconter ce qu'elle éprouva lorsqu'elle dut s'astreindre à l'obéissance la plus entière, au silence le plus complet, à de longues prières, à des travaux répugnants, à une règle, en^n^ si peu en harmonie avec la règle de sa vie passée. Sur le visage triste et doux de ses compagnes elle ne découvrait ni sympathie, ni pitié. La mère abbesse n'était plus l'éloquente et persuasive amie du parloir. C'était la supérieure de la communauté^ bonne toujours^ mais traitant également ses enfants et n'accordant à Esther aucune de ces préférences ou de ces égards que le monde avait donnés jusqu'alors à sa jeunesse, à sa beauté, à sa fortune et à son nom. Une reine devenue servante, telle était Esther. Cependant, elle supportait tout, puisant dans son (»rgueil et dans sa volonté une énergie factice, sans doute, mais capable au moins pour un temps de la soutenir dans les heures les plus difficiles. D'ailleurs, une pensée fortifiait son courage; elle espérait chaque jour que son père ne pourrait vivre sans elle et viendrait la retirer de cet enfer pour la jeter dans les bras de M. de Tessan, que l'amour et les regrets lui ramèneraient confiant et tendre. Il n'en fut rien. M. de Bouquenègre vint la voir deux ou trois fois^ mais il

54 LES ERREURS ne prononça pas devant elle ce nom si cher. Il y avait, d'ailleurs, dans ces entrevues des efforts douloureux. D'une part, M. de Bouquenêgre ferme dans sa volonté ; de l'autre, Esther raidie dans la sienne et faisant des efforts extraordinaires pour paraître heureuse. Elle avait cependant des découragements singuliers. Parfois, au milieu d'un office, d'un repas, d'une récréation, une voix pleine de charme venait résonner à son oreille, « La Provence est admirable, les horizons de la mer sont infinis, Bouquenêgre n'a rien perdu de sa sauvage majesté. Qu'il serait doux d'y vivre libre, heureuse et consolée. » Ou bien encore elle voyait le monde, les bals, les théâtres, ses amis, en un mot tout ce qui l'avait séduite* et tout ce qui semblait la fasciner. A ces pensées, qui se pressaient tumultueusement en elle, son cœur battait avec violence et de grosses larmes montaient à ses yeux. Mais elle les retenait, les refoulait dans son sein et gardait devant ses sœurs un calme qui pouvait passer pour de la sérénité. La mère abbesse, cependant, ne s'y trompait pas. Elle suivait avec anxiété ces luttes intérieures et en attendait le résultat. — Allez à la chapelle, disait-elle quelquefois à Esther, priez avec ferveur, ayez confiance. Esther obéissait, entrait dans la nef pauvre et solitaire, s'agenouillait dans un coin, cachait sa tête dans ses mains, et là, loin de tous, sans parvenir à pro

D'ESTHER. 55 Boncer une prière^ elle donnait un libre cours à ses larmes. Un jour, comosie elle sortait de la chapelle, l'abbesse la rejoignit dans le jardin. — Je viens de passer à la place où vous étiez agenouillée, ma fille; elle est encore humide de vos pleurs. Dieu vous éprouve ; mais ne perdez pas courage. Depuis ce Jour, Esther ne pleura plus dans la chapelle, et ce fut sa petite et dure couchette qu'elle arrosa de ses larmes. Cependant six mois s'étaient écoulés déjà dans cette existence toute remplie d'amers secrets , lorsqu'un jour Tabbesse fit mander Esther. — Mon enfant, lui dit-elle, vous avez déjà passé ici le temps habituellement consacré par nos sœurs à la première épreuve ; la règle veut qu'après six mois de séjour dans notre maison les novices prennent Thabit. Êtes-vous disposée pour cette cérémonie? Esther attendait ce moment avec impatience, persuadée que, devant une résolution qu'aucun sacrifice ne décourageait, son père ne se condamnerait pas à une séparation qui faisait un pas de plus vers l'éternité. — Je suis prête, ma mère, répondit-elle, et quand vous ordonnerez, j'obéirai. — C'est bien, ma fille, dans trois jours aura lieu votre prise d'habit.

56 LES ERREURS — Puis-je convier mon père à cette cérémonie? demanda Esther. — Vous le pouvez, et vous devez même l'en prévenir. Écrivez-lui aujourd'hui. Allez, ma fille et priez Dieu de vous rendre digne de la consécration nouvelle à laquelle il vous admet. Esther s'inclina et sortit. Le même jour elle écrivit à son père la lettre suivante : « Mon cher père, notre vénérée mère abbesse m'a jugée digne de prendre l'habit religieux. C'est jeudi prochain, à sept heures, que je prononcerai les vœux des novices et que je revêtirai la sainte livrée des Carmélites. Je serai bienheureuse de vous savoir près de moi pendant cette cérémonie. « Adieu, mon cher père, votre fille vous embrasse tendrement. c ESTHER DE BOUQUENÊGRE, « Désormais : Sœur Antoinette du Carmel » Esther passa dans une fiévreuse agitation les trois jours qui suivirent. A chaque instant il lui semblait qu'on allait la mander au parloir et qu'elle trouverait là son père suppliant, agenouillé et lui demandant de ne pas l'abandonner pour toujours. Mais personne ne se présenta pour la voir, et le jeudi arriva sans qu'elle eût reçu la réponse du marquis. Ce jour-là, à six heures, elle était dans sa cellule, lorsqu'une sœur

D'ESTHER. 57 tourière vint lui remettre un billet écrit à la hâte et au crayon. Il était de M. de Bouquenègre, qui, arrivé la veille au soir seulement à Fontainebleau, s'était présenté pour la voir. On lui avait refusé cette faveur^ afin de ne pas troubler dans sa jiréparation la nouvelle novice, mais on lui avait permis de lui écrire un billet. M. de Bouquenègre donnait ces explications à sa fille, lui témoignait les sentime'uts de la plus vive tendresse, et terminait par ces quelques mots : c Puisque Dieu vous demande, je ne refuse pas de vous sacrifier à lui, et j'accepterai jusqu'au bout la pénible épreuve qu'il m'impose. Il vous rendra heureuse, je l'espère, et me donnera, à moi, le courage de vivre loin de vous. » Ces lignes émurent Esther jusqu'aux larmes. En même temps elle comprit que rien n'ébranlerait la résolution de son père : un combat violent se livra en elle. L'orgueil lui disait de résister ; sa conscience lui criait : « Tu n'es pas faite pour vivre ainsi, b L'orgueil, qui avait si souvent vaincu les meilleurs sentiments de son cœur, l'emporta encore, et lorsque la supérieure entra pour la conduire à la chapelle, elle la trouva prête et décidée. Pour les spectateurs, une cérémonie de prise d'habit a toujours quelque chose de profondément triste. Lorsqu'Esther parut dans la chapelle , faiblement éclairée par quelques cierges dont la fiamme blanchissait sous les rayons du jour naissant et s'approcha de l'autel où Taumônier l'attendait, il y eut, dans la

M LES ERREURS tribune où se trouvaient, avec M. de Bouquenègre, quelques personnes choisies parmi ses arois, un long murmure de pitié. Esther tourna la tête de ce côté et put voir, à côté de son père, un jeune homme don* le regard , plein de sympathie , ne la quittait pas. Elle devina Lionel de Tarsannes. C'était lui. Il avait accompagné, dans ce triste voyage, le marquis de Bouquenègre, pour pleurer sur Esther qu'il avait un moment entrevue, six mois auparavant, et qu'il aimait depuis. Devant M. de Bouquenègre et devant lui, Esther ne voulut pas faiblir et montra aux assistants un visage résolu. Cependant, elle était à bout de forces. Jusqu'à ce moment, elle n'avait pas songé à la cérémonie dont elle faisait les frais. Elle ne pensait qu'à Olivier et qu'à bien combattre pour son amour. Mais il fallut descendre de ces hauteurs idéales jusqu'à la réaUté, et lorsqu'Esther vit, aux pieds de Tautel, un grand drap noir dans lequel elle devait être enveloppée, lorsqu'une sœur, s'approchant d'elle, détacha du peigne ses beaux cheveux qui venaient' en la couvrant, toucher ses genoux et qui allaient être livrés à Facier des ciseaux, elle comprit mieux la dureté de sa situation. Une lueur, rapide comme un éclair, traversa son esprit, lui laissant à peine le temps d'entrevoir l'avenir qui lui était réservé , avenir qu'elle n^avait pas encore apprécié et qu'elle n'osait, en ce moment, envisager sans effroi. Toutes ses souffrances passées se présentèrent à elle , amenant à leur

D'ESTHER* 59 suite les sonfirances nouvelles qui l'attendaient. En même temps, sa conscience lui envoya quelque chose comme un remords qu'expliquaient assez sa décision ^ les six mois qu'elle venait de pas-ser au couvent. Enfin, un désir immense, incessamment accru, s'empara d'elle : celui de fuir au plus vite cette maison où elle avait été si malheureuse. A ce moment^ le prêtre lui demandait si elle persistait dans sa résolution de se consacrer a Dieu. Au Ueu de répondre^ Êsther poussa un grand cri et tomba privée de connaissance dans les bras des religieuses qui l'entouraient. En quelques instants son père fut auprès d'elle. Aidé des religieuses et de la supérieure, il la transporta dans le parloir. C'est là qu'Esther revint à elle, et reconnaissant M. de Bouquenêgre qui , penché sur son visage y épiait avec anxiété chacun de ses mouvements ^ elle jeta les bras autour de son cou. —Oh! je vous en supplie, emmenez-moi; je ne veux pas rester ici une heure de plus ; emmenez-moi. — Ah I méchante, lui répondit son père en la serrant contre sa poitrine, que vous nous avez fait de mal en manquant de franchise. Une heure après , elle avait quitté le couvent des Carmélites. En rentrant dans les somptueux appartements de rhôtei de Bouquenègre , elle se sentit revivre et poussa un long soupir de soulagement. La liberté lui était rendue. Ce fut alors qu'elle revit, de

«0 LES ERREURS bout à côté de son père, Lionel de Tarsannes qui l'avait suivie du couvent jusqu'à Thôtel. Elle répondit au salut respectueux qu'il lui adressa par une légère révérence^ et allait se retirer lorsque son père la retint. — Ma chère enfant , lui dit-il, je vous présente le fils de mon meilleur ami. Si vous aviez persisté dans votre idée de vous consacrer à Dieu, il ne m'eût jamais quitté, et j'aurais essayé de trouver auprès de lui un peu de ce que je perdais en vous perdant. Mais, grâce au ciel, vous m'êtes rendue et je m'en réjouis. Cependant j'aime Lionel, et je verrai avec bonheur que vous consentiez à le recevoir quelquefois et à le traiter comme un frère. — Comme un frère, s'écria Esther, je vous le promets, mon père. Monsieur, continua-t-elle, en s'adressant à Lionel et en lui tendant la main, vous trouverez toujours en moi une sœur dévouée. — Merci, mademoiselle, répondit Lionel; pour le moment je n'osais tant espérer. Esther ne releva pas ces paroles et rentra chez elle. Dans son petit appartement rien n'avait été changé. A la place où elle les avait laissés, elle retrouva ses papiers, &es tableaux et ses livres. Depuis son départ, chaque jour les fleurs de son boudoir avaient été soigneusement renouvelées. Dans sa chambre, sous les rideaux de dentelle doublés de soie bleue qui abritaient son lit, le Christ d'ivoire ouvrait toujours ses

D'ESTHER. 61 bras blancs^ et les arbres du jardin venaient toujours frôler de leurs branches les vitraux peints des grandes croisées. Tout était si bien à la même place, qu'après six mois d'absence Esther pouvait se faire illusion à elle-même et croire que jamais elle n'avait rien quitté des objets qu'elle retrouvait avec un si grand bonheur. Elle s'enferma chez elle pour jouir à l'aise du plaisir de s'y revoir et pour se livrer à mille folies. Elle embrassait avec délices tout ce qu'elle avait failli perdre. Elle ouvrait et refermait avec fracas ses tiroirs pour admirer ses richesses de jeune fille. Rubans, dentelles, lettres, éventails, fleurs pour les cheveux, bijoux, diamants, bracelets, elle remuait tout avec complaisance; et lorsqu'elle eut longuement caressé les trésors qu'elle recouvrait, elle se jeta dans un fauteuil pour rêver. Sa pensée s'occupa d'abord de ce Lionel de Tarsannes avec lequel elle venait de faire un pacte d'amitié et qui, tôt ou tard, sans doute, lui demanderait un pacte d'amour. Pouvait-on vivre auprès d'elle sans l'aimer ? Et lui, s'il l'aimait, était-il digne d'elle ? Peut-être. Mais, dans ce cas, pouvait-il remplacer Olivier de Tessan ? Oh ! non ! Celui-là, c'était le premier et le véritable amant, et en pensant à lui Esther s'en voulait, au milieu de sa joie, de ne lui avoir pas sacrifié sa vie, d'avoir été faible et de n'être pas restée au couvent. Elle l'aimait toujours

•s LES fIRRBUEAS et ne l'avait jamais plus aimé. Et lui aussi l'aimait encore, car il ne pouvait pas avoir oublié un amour si pur et si beau. Placée sur ce terrain brûlant, Esther se laissa aller sur la pente de ses souvenirs. Elle se rappela les événements qui avaient marqué les phases d'une affection rompue, mais non brisée. Elle ne voulait pas croire qu'Olivier l'eût abandonnée de son propre gré, et alors même qu'elle en aurait été convaincue, elle l'aurait excusé. Il était toujours pour elle le poète élégant qu'elle avait vu quelques instants à ses pieds, tendre et suppliant dans l'expression d'un sentiment auquel elle croyait. En un mot, Esther restait toujours bien véritablement séduite, et, pour comprendre comment elle avait pu l'être ^»ar un personnage tel qu'Olivier, il faut se rappeler tous les caprices de cœur et toutes les duperies dont l'amour nous fait victimes. C'est qu'en effet, entre cette jeune fille parée de ce qui charme, et ce jeune homme dont l'esprit rachetait mal les défauts, une sympathie, si impuissante qu'elle fût, semble étrange. A coup sûr, l'amour d'Esther, tel qu'on l'a vu, n'était autre chose qu'une surprise de la tête, une erreur, et cependant il devait faire le malheur de sa vie et donner à sa destinée, prévue si brillante et si digne, une fin presque tragique. En dire davantage serait anticiper sur les événements, et déjà même nous en aurions trop dit si, par tout ce qui précède, on n'avait deviné chez ma

D'BSTHER. en demoiselle de Bouquenégre une âme faite pour les violences de la vie. Lionel, âgé de vingt-six ans, était le dernier héritier de la famille de Tarsannes, Tune des plus illustres du Dauphiné. Grand, mince , doué d'un visage aux traits énergiques, animé par de grands yeux noirs et encadré dans une chevelure abondante, on devinait en lui le descendant d'une race qui, aux qualités les plus brillantes, avait joint une foncière honnêteté. En effet, toujours les premiers sur les champs de bataille^ les Tarsannes ne furent mêlés jamais aux basses intrigues de cour, et au moment où la démoralisation la plus complète atteignait la noblesse en plein cœur, ils restèrent purs, comme pour protester contre un abaissement qui ne les atteignait pas. Tandis que Tédiflce social craquait de toutes parts autour d'eux^ ils se rattachaient de plus en plus aux traditions d'honneur qu'ils retrouvaient à chaque page de leur histoire, poussant même jusqu'à l'excès leurs vertus qui se traduisirent en jansénisme, vers la fin du xvii* siècle. A dater de ce moment ils ne dévièrent plus de ces austères principes. Dévoués à la France, avant d'être dévoués à la royauté , ils n'émlgrèrent pas lorsque la terreur fut venue, et Tavant-dernier d'entre eux, le père de Lionel^ ne quitta ses terres que pour aller défendre nos frontières menacées, avec l'ardeur du plus obscur des plébéiens. Napoléon récompensa cette conduite en appelant le comte de Tarsannes, encore

U4 LES ERREURS jeune, à un grade élevé. Le comte fit toutes les campagnes de l'Empire, fut nommé général de division au retour de l'expédition de Russie, et sans doute al lait être élevé jusqu'au maréchalat, lorsque survint Tabdication de l'Empereur. Il donna sur-le-champ sa démission , rentra dans ses terres , s'y maria le jour même où l'Empereur débarquait à Cannes, et, tout entier aux délices d'une lune de miel qui, malgré les quarante ans qu'il comptait déjà, vint lui faire une seconde jeunesse^ il n'eut pas même l'idée de redemander du service. Louis XVIII revenu en France, le général ne songea plus qu'à créer en dehors de la politique et du pouvoir une fortune pour ses futurs héritiers. Il n'en eut qu'un seul , après dix ans de mariage. Lionel vint au monde en 18^5. Sa jeunesse n'offrit aucun incident. Il fut élevé sous les yeux de ses pa«rents qui l'adoraient, et qui firent de lui un homme digne de porter leur nom. Il venait d'atteindre sa majorité , lorsqu'il perdit coup sur coup son père et sa mère. Ce fut la plus imprévue et la plus cruelle des douleurs. Un long voyage put seul en apaiser la première violence, et ce ne fut qu'au bout de deux ans qu'il rentra dans son château désert. Il y resta peu et vint à Paris, décidé à s'y distraire par tous les moyens. Il se lan^ dans le monde et dans les plaisirs. Mais il eut bien vite assez d'une vie qui répondait mal à son éducation première et aux besoins de son cœur. Peut-être même allait-il retour

D'ESTHER. 65
ner dans le Dauphiné, lorsque M. de Bouquenégre vint s'établir à Paris. Le marquis avait été Tami de son père. C'en fut assez pour que Lionel s'attachât à lui. Sa nature loyale et franche plut à M. de Bouquenégre, qui devina tout de suite, dans ce jeune homme, un mari pour sa fille. Caché dans la foule des indifférents, Lionel vit Esther et l'aima. Mais il ne se montra pas assez vite pour empêcher Olivier de Tessan d'obtenir des droits, et ne revint d'un court voyage que pour être refusé par Esther, avant d'être connu d'elle, et pour la voir entrer en religion après l'avoir aimée. Dès ce jour, il se lia plus étroitement avec M. de Bouquenégre, comme s'il eût voulu l'aider à porter sa douleur. Le marquis le traita comme son enfant, et ne lui cacha pas les projets qu'il avait eu, un moment, Tespoir de réaliser. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer le cœur de Lionel à l'endroit d'une jeune fille que, en des circonstances ordinaires, il eût sans doute oubliée. Il en fit une sorte de Béatrix dont l'idéale image resta vivante en lui, et, à peine amoureux de quelques heures, il porta son veuvage comme s'il eût été le mari de mademoiselle de Bouquenégre. Il parlait d'elle avec le marquis, pour en rêver ensuite. Enfin, il pleura des larmes cruelles sur Esther, qui avait une seule fois entendu prononcer son nom. Les choses en étaient là, lorsqu'elle sortit du couvent. Cet événement ranima des espérances qui,

66 LES ERREURS jusqu'alors, semblaient n'être nées qu'afin de mourir, et, pour le marquis comme pour Lionel, la vie n'eut plus qu'un but : le mariage de ce dernier avec mademoiselle de Bouquenégre. Certes, avec sa jeunesse, sa bonne mine, sa générosité instinctive et sa fortune, Lionel semblait bien plus fait qu'Olivier de Tessan pour séduire Esther. Ne réunissait-il pas toutes les qualités qu'une femme même difficile peut désirer? Mais il avait le grand tort d'arriver trop tard. Esther se faisait un point d'honneur de ne pas oublier Olivier, et n'avait donné son amitié à Lionel qu'à la prière de son père, se promettant bien, à part elle, qu'elle ne laisserait jamais cette amitié devenir de l'amour. Il ne pouvait en être ainsi, et Lionel se montrait, sans le savoir, trop amoureux pour n'être pas compris. Un mois ne s'était pas écoulé, qu'Esther connaissait le cœur de Lionel tout entier. D'abord, cette victoire nouvelle lui causa un secret plaisir ; mais bientôt elle en voulut à M. de Tarsannes d'oser devenir le rival d'Olivier de Tessan. Peut-être, si celui-ci eût été présent, Lionel aurait-il plus vite gagné sa cause. Il avait tout, en effet, pour avoir l'avantage dans une comparaison. Mais Olivier était absent, et Esther, loin de lui donner tort, faisait en sa faveur mentir le proverbe. De loin, les qualités comme les défauts prennent des proportions considérables. Mademoiselle de Bouquenégre n'avait pas eu le temps d'étudier Olivier et ne le voyait que sous un

D'ESTHER. 67 jour plein de poésie et de doux souvenirs. Et puis, elle avait souffert pour lui, et c'était un motif contre lequel n'aurait prévalu aucun raisonnement. Enfin, Lionel de Tarsannes était l'homme choisi et presque imposé par M. de Bouquenène, tandis qu'Olivier était celui qu'elle avait distingué et résolu d'épouser. Si Lionel eût été plus diplomate en amour, il aurait peut-être compris que, dans des conditions pareilles, il avait plus de chances de loin que de près, et il serait parti. Mais il caressait l'espérance de se faire apprécier peu à peu, mal conseillé en cela par M. de Bouquenène, qui ne comprenait pas plus que lui le véritable état du cœur d'Esther. Déjà vaincue une fois dans la lutte qu'elle avait essayé de soutenir contre son père, celle-ci regardait comme ennemi quiconque parlait au nom de ce dernier, et ne voulait se marier que dans la plénitude de sa liberté. Épouser Lionel après l'avoir refusé déjà, c'eût été céder, et elle voulait résister. Du reste, Olivier ne se montrait pas et n'avait plus donné de ses nouvelles. Esther n'osait prononcer son nom et, dans l'incertitude où elle était à son égard, se contentait de penser à lui, durant de longues heures, en appuyant sa résistance sur ses souvenirs. Pendant ce temps, M. de Bouquenène ouvrait sa maison à Lionel de Tarsannes, l'accueillait comme un fils et, par tous les moyens, encourageait les espérances que sa fille repoussait. Telle était, deux mois avant les événements racontés

68 LES ERREURS tés plus haut, la situation des divers personnages de cette histoire. D'abord, le marquis avait voulu emmener sa fille en Provence, et là ne lui laisser d'autres compagnons que Lionel, comptant sur cette solitude pour faire naître dans son cœur l'amour qu'il voulait y voir. Mais Esther avait opposé à ce désir les plus énergiques refus. — Je sors d'une retraite, dit-elle à son père, et ce n'est pas pour aller vivre dans un désert. J'ai besoin de me distraire, de voir le monde, d'y reprendre ma place : je vous en supplie, ne me forcez pas à quitter Paris maintenant. Elle n'ajoutait pas qu'elle avait l'espérance de rencontrer Olivier de Tessan, et que c'était là le seul et véritable mobile de sa conduite. M. de Bouquenègre céda; il rouvrit ses salons, donna des fêtes brillantes dont Esther, plus enviée et plus recherchée que jamais, fut la reine. À ce moment, elle avait atteint la plénitude de sa beauté. Elle offrait aux regards éblouis de ses admirateurs d'opulentes richesses. Sa taille était plus souple, ses bras et ses épaules d'un modèle plus fin, son visage plus calme et ses yeux plus doux. On devinait qu'elle avait souffert[^] et la mélancolie répandue comme un voile sur ses traits en augmen* tait le charme. Autour d'elle, elle fit des martyrs. Elle reçut en trois mois cent lettres pleines d'amour et de passion, et elle-même, victime de la passion et de l'amour, elle se plut à laisser souffi[^]r les autres[^] n'oppo

D'ESTHER. 69
sant à leurs idéales aspirations que riodifférence
d'un cœur pétrifié et dont un seul homme pouvait ranimer les flammes.
Lionel de Tarsannes fut le plus sensible à cette froideur calculée. Il éprouva
des déchirements et des tortures sans nombre, et après être resté plusieurs
semaines muet et calme devant Esther, il n'y tint plus et résolut de s'ouvrir à
elle. Mais rien ne lui semblait plus difficile. Jusqu'à ce jour, depuis sa sortie
du couvent, Esther l'avait traité comme un ami et presque comme un frère.
Il y eut pour elle dans ce rôle de sœur plus d'un côté cruel y qu'elle se garda
bien de laisser pénétrer. Un peu de franchise l'eût sauvée; comme toujours,
Torgueil lui ferma la bouche. Cependant, elle possédait un goût trop élevé,
elle avait trop de sens pour ne pas voir combien Lionel était supérieur à
Olivier. Mais ce que tout lui disait, elle ne voulait pas le reconnaître. On eût
pu croire qu'elle tenait un pari, et qu'après s'être engagée à se jeter tête
première dans un abîme, elle allait le faire, au risque de n'en pas sortir et
seulement pour gagner l'enjeu. Ainsi, en restant fidèle à Olivier de Tesson,
elle se perdait; elle le savait ; pourtant, elle ne cédait pas, et laissait attendre
à sa porte le bonheur qui s'offrait à elle sous les traits de Lionel de
Tarsannes. Un soir quelques personnes étaient réunies en comité tout intime
à l'hôtel de Bouquenègre. Pendant une partie de la soirée, Lionel , assis dans
un coin>

7e LES ERREURS avait observé le plus grand silence et tenu ses yeux fixés sur Esther. Sous ce regard trop loyal pour s'abaisser, elle se sentait mal à Taise. Elle cherchait à le fuir ; mais toujours il restait dardé sur elle , comme un reproche et comme un remords. Enfin^ elle se leva et, profitant d'un moment où l'attention était tout entière à un récit que faisait le marquis de Bouquenêgre, eue passa dans un petit boudoir attenant au salon. Elle n'avait pas eu le temps de se jeter dans un fauteuil pour respirer à Taise et pour dissiper son trouble, que Lionel était devant elle. — Monsieur, s'écria-t-elle avec un mouvement d'impatience, que me voulez-vous encore? — Encore ! mademoiselle, répondit vivement Lionel^ mais il me semble que je ne vous ai rien demandé. — Soit, monsieur ; je me suis trompée. Que me voulez-vous ? — L'honneur de causer avec vous quelques instants. En prononçant ces paroles Lionel s'efforçait de paraître calme et résolu; mais s'il parvenait à raffermir sa voix, il ne raffermissait pas son cœur. Avant de lui répondre, Esther le considéra quelques instants en silence. Il était fort pâle et presque beau, d'une beauté séduisante et virile. Dans cette tête aux traits fortement accusés , sous ce front d'un dessin correct, au fond de ces yeux noirs , partout enfin, jusque dans les coins de la bouche, dont une fine

D'ESTHER. n moustache ombrageait les contours, on devinait Vénergie et la générosité, Thomme tel qu'il le fallait pour ojSrïr son nom, son amour et sa protection à une fille aussi fortement trempée qu'Estber« — C'est lui , peusa Eslher , que j'aurais dû aimer, n était vraiment digne de moi. — Parlez^ monsieur^ dit-elle. — Mademoiselle, dit Lionel en tremblant , je ne sois si, depuis que j'ai Thonneur de vivre auprès de vous, je puis me flatter d'avoir attiré un moment votre attention. En tout cas, j'ai l'espoir que vous m'avez suffisamment apprécié , pour ne voir dans là démarche que je fais auprès de vous autre chose que le désir d'un galant homme d'être renseigné sur ce qu'il peut encore espérer. — En vous dimnant mon amitié, je vous ai montré comment je vous jugeais. Mais je ne comprends pas de quelles espérances vous voulez parler 7 — Rien n'est plus simple cependant, mademoiselle. Je n'ai pu vous approcher sans vous aimer. Votre amitié ne me suffit plus aujourd'hui. Pour ello^ il n'y a plus de place dans un cœur trop plein de vous pour éprouver d'autre sentiment que l'amour le plus tendre et le plus dévoué. — Mais, c'est une déclaration, cela I s'écria Estber en se levant tout à coup. Lionel fit un geste suppliant. Elle reprit sa place. — Vous savez bien , dit-il lentement , que je ne

72 LES ERREURS manquerai pas au respect que je vous dois. Mais je vous aime trop pour que vous puissiez m'en vouloir de vous le dire. N'avais-je pas le droit de savoir comment vous accepteriez un amour qui peut briser ma vie ou la rajeunir ? Esther ne répondit point sur-le-champ. Les paroles de Lionel la jetaient dans un trouble extrême. Elle achevait de se bien convaincre que cet homme était (ligne d'elle, qu'il était supérieur à Olivier et qu'il eût été doux et beau de s'abandonner sans réserve au sentiment qu'il venait de révéler. Mais, en même temps^ l'image de M. de Tessan était toujours devant ses yeux. Elle revoyait tout ce qu'elle avait déjà souffert pour lui, et son orgueil ne pouvait s'accommoder d'un changement que son cœur désirait , mais qui voulait 9 avant tout , l'oubli des souffrances dont elle tirait vis à vis d'elle-même une si grande gloire. — Vous m'aviez promis, dit-elle enfin à Lionel, de ne jamais me parler d'amour. — L'avais-je promis ? demanda-t-il avec douceur. C'était promettre plus que je n'ai pu tenir. — Il faut cependant que vous teniez votre promesse, mon ami. Mon cœur, vous le savez , n'a plus sa liberté, il faut renoncer à moi. — Toute votre vie se passera-t-elle à aimer sans espoir ? — Sans espoir ! s'écria Esther. Croyez-vous donc que celui que j'aime ait<>essé de m'aimer.

I, f f D'ESTHER. 78 — Il ne m'appartient pas de médire d'un rival , répondit Lionel ; mais si vous m'interrogez , c'est pour que je vous réponde avec franchise. Eh bien I je ne crois pas celui que vous aimez digne de vous. Esther eut un geste de protestation. Lionel continua. — Je ne parle pas au point de vue de la fortune f ou de la naissance. Nul n'en fuit moins de cas que moi. Je parle simplement au point de vue du caractère et du cœur . Je désire pour vous, Esther, que vous ne vous aperceviez pas de la vérité de mes paroles alors qu'il serait trop tard pour conjurer le malheur de votre vie. Il sortit sur ces mots^ laissant Esther plongée dans une surprise mêlée d'irritation et frappée par les paroles qu'elle venait d'entendre. Le lendemain, mademoiselle de Bouquenêgre se promenait en voiture au bois de Boulogne , en compagnie d'une Anglaise, grande et sèche iille de trente ans que son père lui avait donnée pour chaperon et qui répondait au nom de Margaret. Tout à coup un petit coupé de remise croisa rapidement sa voiture, mais pas assez vite pour qu'elle n'eût le temps d'y reconnaître Olivier de Tessan en compagnie d'une femme dont elle ne put voir le visage. Il n'y a qu'une image pour dire l'impression d*Esther. Ce fut un coup de foudre. — Il m'a oubliée, le malheureux I pensa-t-elle. Elle voulut connaître sa rivale. 5

74 LES ERREURS — Désiré, cria-t-elle au cocher, retournez sur vos pas et suivez le coupé qui vient de nous croiser. Le cocher obéit et la voiture qui allait vers Paris fit aussitôt volte-face. La voiture de M. de Tessan n'allait pas tellement vite que le cocher de mademoiselle de Bouquenêgre pût craindre de la perdre de vue, et les deux équipages arrivèrent en même temps à la porte d'un restaurant bien connu des habitués du bois. Esther put voir alors Olivier descendre et tendre la main à une femme d'une remarquable beauté et entrer dans le pavillon. C'en fut assez pour elle. — Où allons-nous? demanda timidement miss Margaret qui, accoutumée aux caprices de sa jeune maîtresse, n'avait pas fait une seule observation jusqu'à ce moment. — Rentrons, répondit vivement Esther, et surtout, chère Margaret, pas un mot de ceci. La recommandation était inutile. Margaret était la discrétion incarnée dans une femme. Jusqu'à l'hôtel, Esther n'ouvrit pas la bouche. En arrivant, elle monta à l'appartement du marquis. Le vieillard n'était pas seul. Lionel de Tarsannes se tenait auprès de lui. — Je suis bien aise de vous rencontrer ici, monsieur, lui dit Esther. — Je venais vous faire mes adieux. — Vous partez? — Je pars, mademoiselle.

t>'BSTBEft. tS — Eh bieiiy si depuis Mer vos sentiments n*cmt pas changé, monsieur, retardez votre voyage de quelques jours ; vous ne partirez pas seul, votre femme vous accompagnera. — Ma femme f s'écria Lionel, tandis que le marquis témoignait par un geste de son étonnement. -^ J'ai pensé que dans vos paroles d'Tier vous pourriez avoir raison, répondit froidement Esther, sans avouer la rencontra qui venait de hri inspirer d'une manière si soudaine sa nouvelle résolution. Lionel avait trop de perspicacité pour ne pas deviner que mademoiselle de Bouquenègre se donnait à lui plus par dépit que par amour. Mais il arrive presque toujours que ceux qui aiment passionnément sont lâches vis à vis d*eux-mêffles : il feignit de ne pas comprendre le mobile de la conduite d'Esther et, trop heureux de voir se réaliser un rêve qu'il avait cru irréalisable, il essaya de croire qu*on l'aimait ou tout au moins qu'on voulait l'atmer* — Je tâcherai que vous soyez heureuse, dit-il en prenant la main d'Esther et en y déposant un baiser. Esther remercia son futur mari par un geste, mais aucune émotion nouvelle ne vint l'agiter dans ce suprême moment où elle engageait sa vie entière. Elle resta froide comme une statue. Pour le marquis, il était ravi de la décision que venait de prendre sa fille. Il alla vers elle, et tout en l'embrassant :

76 LB8 ERREURS — Petite capricieuse lui dit-il, je savais bien que vous en viendriez là. Voyez-vous, j'avais raison. Esther écouta l'observation, répondit au baiser de son père, et, après l'avoir regardé presque avec pitié, elle sortit en haussant légèrement les épaules, ce qui voulait dire certainement : — a Le pauvre homme ! il ne comprend rien à mon cœur ! » Rentrée dans sa chambre, elle se mit à pleurer. Il est temps de dire ici que, fidèle à sa parole, le marquis de Bouquenène s'était occupé de M. Olivier de Tessan. Le jour même où Esther entra au couvent, Olivier quittait Paris pour aller occuper un poste diplomatique auprès d'une cour d'Allemagne. C'était plus qu'il n'avait osé espérer, et il se trouvait si heureux qu'au moment de son départ il ne songeait à Esther que parce qu'elle avait été la cause de sa fortune. Il ne l'avait jamais aimée. Ce cœur sec, dénué de toute générosité et de toute noblesse, était incapable de se laisser prendre à de grands sentiments. M. de Bouquenène l'avait bien jugé, et ne se repentait pas de l'avoir refusé pour gendre, alors même que ce refus lui enlevait sa fille. Olivier avait joué un jeu très-serré. Il avait presque dit au marquis : a Je puis compromettre votre fille, je ne la compromettrai pas, mais vous me récompenserez en consacrant votre influence à assurer mon avenir. » L'avenir d'Olivier fut, en effet, assuré. Ce premier pas dans la carrière diplomatique était pour lui le plus difficile. L'obstacle franchi, il était

D'ESTHER. 11 certain de réussir. Il possédait les qualités requises pour arriver au but. Il n'avait donc plus d'autre préoccupation. Cependant, en apprenant que mademoiselle de Bouquenêgre entrait au couvent, il éprouva cet orgueil naturel à tout homme qu'une femme regrette : « Elle m'aimait^ se dit-il ; elle m'aime encore. » Et il partit avec une attitude de vainqueur généreux qui ne veut pas affliger le vaincu en usant trop cruellement de sa victoire. Le jour où Esther l'avait rencontré au bois de Boulogne^, il venait de rentrer en France après une longue absence. Son premier soin avait été de re* nouer une liaison qui devait, pendant la durée de son séjour à Paris, lui procurer quelque distraction. Il apprit que mademoiselle de Bouquenêgre était sortie du couvent, mais il apprit aussi que, malgré les efforts de son père, elle refusait de se marier. Il la tenait donc toujours, et, de loin, il exerçait sur elle l'influence qu'elle avait subie, alors qu'elle était à ses côtés. Il recommença, dès ce moment, à espérer de l'épouser. < Pourquoi n'y arriverais-je pas ? se disait-il. Ses sentiments pour moi sont restés aussi forts que par le passé et ont été consacrés par des souffrances sans nombre. Si elle peut se convaincre que je ne l'ai pas oubliée, elle sera à moi. » Du reste, tout en formant d'aussi beaux projets, il ne se privait pas de prendre gaiement l'existence, que ses illusions nouvelles lui rendaient encore plus chère.

78 LB8 BBBBURS Ce fât dans ces circonstances qae le bruit se répandit tout à coup f ue mādemoiseli de Bouquenègre épousait M. de Tarsannes. L'accomplissement du mariage suivit de près et, dans rintervalle, Olivier, dont 08 projet allait renverser toutes les espérances, ne put annver jusqu'à Esther. Le mariage eut lieu dans cette église de Saint-Thomas-d'Âquin où, un soir, dans toute l'ivresse d'une passion chaude et sincère, du moins du côté de la femme, les deux jeunes gens s'étaient vus pour la dernière fois. Dans les dispositions où se trouvait Esther, le souvenir de cette scène ue pouvait que redoubler la tristesse qui l'accablait. Elle entra dans l'église, comme une victime volontaire et résignée, parée pour le sacrifice. En passwt devant la chapelle de la Vierge elle ne put s'empêcher de lever les yeux, et quel ne fut pas son trouble en reconnaissant, agenouillé dans un coin, Olivier, qui semblait prier avec ferveur. « M'aimerait-il encore? » sedeman* da-t-elle. Elle se contint cependant, et, après la céré» monie, elle eut assez de courage pour répondre aux félicitations qui lui furent faites de toutes parts» En sortemt, elle jeta encore un regard dans la chapelle. Olivier n'y était plus. Lionel surprit ce regard, et, au moment où on montait en voiture, il se pencha vers sa femme et lui dit avec douceur : — Ma chère Esther, vous ne m'aimez pas encore, et tant que l'amour ne vous sera pas venu, te mien ne vous importunera pas» Seulement rappe

D'ESTHER. T9 le2-vous que je viens de vous confier Thonneur de mon nom. — Je ne l'oublierai pas, monsieur^ répondit-elle froidement. Promesse sans valeur^ arrachée à son orgueil bien plus qu'à son cœur, et qu'un mot d'Olivier allait lui faire oublier ! Après la cérémonie religieuse un grand dîner devait réunir à l'hôtel de Bouquenègre les parents et les amis des nouveaux mariés. Aussitôt après, ceux-ci devaient partir pour la Provence. En rentrant, Esther monta chez elle pour changer de toilette. Comme elle arrivait à la porte de sa chambre, miss Margaret apparut sur le seuil^ pâle, agitée, tremblant de tous ses membres. — Ah ! madame, s'écria-t-elle, en se jetant aux pieds d'Esther, pardonnez-moi; il n'y a pas de ma faute, je vous le jure. — Que voulez-vous me dire ? demanda Esther, qui ne comprenait rien à cette explosion de regrets. — Il est là, continua la gouvernante; je m'opposais à ce qu'il entrât, et il m'a obligée à le recevoir. Il vous attend. — Et qui donc ? — M. de Tessan. — Grand Dieu ! s'écria Esther épouvantée, veut-il donc me compromettre ? Et elle se précipita dans la chambre.

80 LES ERREURS Olivier était là, en effet, debout contre la cheminée, dans une pose pleine de respect et de douleur. Il avait entendu les derniers mots d'Esther. — Rassurez-vous, madame, personne ne m'a vu entrer. Tous vos gens étaient à Téglise. J'ai profité de leur absence. Miss Margaret seule me sait ici. Je suis venu par les jardins, je sortirai par là. Vous n'avez rien à craindre. Maintenant, vous me pardonnerez lorsque vous m'aurez entendu. J'avais à vous parler. Esther avait écouté ces paroles, la bouche béante, surprise de tant d'audace, et tout émue, en même temps, de revoir ainsi celui qu'elle avait tant aimé et qu'elle aimait encore. Il y eut un moment de silence. — Margaret, dit-elle enfin d'une voix brève, vous avez été d'une imprudence extrême. Il faut maintenant éviter un scandale qui me perdrait. Veillez à ce que personne n'entre ici. A ce prix seul vous obtiendrez mon pardon. La malheureuse gouvernante baissa la tête, et sortit en fermant soigneusement les portes derrière elle. Madame de Tarsannes et Olivier restèrent seuls. — Que me voulez-vous, monsieur? Olivier la contemplait avec admiration. Elle était encore parée de sa toilette de mariée. C'était une ample robe blanche chargée de dentelles et de diamants^ une couronne en fleurs d'oranger qui se noyait dans les flots de sa chevelure et un bouquet

D'ESTHER. 81 pareil aux fleurs de la couronne, attaché au corsage. Une pâleur uniforme couvrait son visage et augmentait Téclat de ses grands yeux, remplis en même temps de colère, de surprise et d'effroi. — Ainsi, dit enfin Olivier sans répondre directement, voilà comme vous avez tenu vos promesses? Vous m'aviez promis de n'être qu'à moi. Vous venez de vous donner à un autre. Vous m'aviez dit que vous m'aimiez. Vous allez le dire aussi à votre mari. De quel nom appeler votre conduite? Esther resta épouvantée. — Ce sont des reproches ! s'écria-t-elle enfin. Monsieur, vous ne savez donc pas ce que j'ai souffert pour vous, depuis le jour où, après m'avoir promis de me conduire à Londres, vous m'avez abandonnée. Mal-> gré cet abandon, malgré les apparences que mon père lui a données, malgré le mal qu'on m'a dit de vous, je vous ai gardé ma confiance et mon amour; Pour résister plus efficacement aux volontés de mon père qui voulait me marier, je suis entrée au couvent. Après y avoir vécu dans les tortures morales les plus horribles, j'en suis sortie au moment où il fallait m'engager par des vœux iri'évocables et renoncer à vous. J'ai de nouveau résisté à mon père, à l'amour sincère de M. de Tarsannes que je savais, cependant, digne de moi. Quoique privée de vos nouvelles, je ne doutais pas de vous^ je vous attendais; je vous attendrais ene

82 LB6 BRREURS snppUntée ponr une femme peni-ètre plas belle^ mais qui, à coup sûr, ne pouvait vous aimer autant que je Tai fait. — Trahie 1 vôm, fit Olivier qui ne comprit pas. Pour toute réponse, Esther lui raconta conmiient elle l'avait rencontré au bois de Boulogne. — Qu'auriez-^vous fait à ma place? demanda-t-elle en fi^ nissant. Olivier sourit tristement. — Nous sommes victimes de circonstances fatales, dit-il. Lorsqu'une première fois j'ai paru vous abandonner, c'est qu'il me paraissait indigne de moi de vous tenir autrement que de la volonté de M. de Bouquenègre. Lorsqu'il m'ofl&it une position, j'acceptai, espérant par là plus vite arriver jusqu'à vous et sachant bien que vous comprendriez les causes de ma conduite. Vous les avez comprises, puisque vous n'avez pas douté de moi, en dépit des apparences qui toutes m'accusaient. Quant à cette femme avec laquelle vous m'avez rencontré, comment avez- vous pu voir en elle une rivale? N'aviez-vous .donc pas conscience de tout ce que vous valez 1 Pauvre femme ! elle n'avait pas de pareilles prétentions î Je pourrais vous dire qu'elle est ma sœur; j'aime mieux être franc et vous dire : Dans mes jours de misère, elle a été mon bon ange. Quand je vous ai connue^ il m'a été impossible de l'aimer encore. Quand vous nous avez vus ensemble, je tenais dé la retrouver après

D'ESTHER. 83 une longue absence. Elle m'avait supplié de lui consacrer une dernière soirée. C'était la soirée des funérailles d'un amour mort depuis longtemps^ mais que nous avions oublié d'enterrer. Olivier donna cette explication rapidement, d'une voix émue. Puis, il en attendit l'effet. Esther le regardait d'un œil hagard et troublé par de grosses larmes. — Ainsi, vous n'aviez pas cessé de m'aimer? fitelle! — Jamais î et je vous aimerai toujours. Vous voilà cependant liée à un homme pour lequel vous n'aurez jamais d'amour ! Sommes-nous assez à plaindre, vous et moi! Cependant, si vous le vouliez, tout n'est pas encore perdu. Gardons-nous nos cœurs, aimons-nous à l'insu d'un monde qui ne comprendrait rien à notre amour. Soyez pour moi une Béatrix! — Qu'osez-vous me proposer I dit Esther d'un ton de reproche, mais sans colère. — Vous ne voyez donc pas que je vous aime à en mourir ! Ils restèrent ainsi deux heures ensemble, deux heures de fièvre et de passion ; lui tendre, suppliant, audacieux; elle fiaible, et livrée sans résistance à un amour qui, de nouveau, se déchaînait en elle avec un fougue irrésistible. Margaret entra. — Madame, dit-elle, votre père et votre mari

84 LES ERREURS sont venus deux fois. J'ai dit que tous étiez soufflante et que vous reposiez. S'ils reviennent, que leur dirai-je? — Je serai seule, répondit Esther. Mon ami, continua-t-elle^ en s'adressant à Olivier, il faut partir. Maintenant, je crois en vous. Nous sommes désormais liés l'un à l'autre, de loin comme de près. — Elle ramassa le bouquet d*orauger qui, de sa ceinture^ était tombé sur le tapis. — Prenez ce bouquet. Vous seul devez le prendre, car vous êtes mon amant devant Dieu. Olivier obéit, embrassa silencieusement Esther, et, après l'avoir regardée encore quelques instants, il suivit Margaret, qui devait le faire sortir secrètement. Restée seule^ Esther passa la main sur ses yeux, comme pour éloigner un rêve qui devait fuir en même temps qu'Olivier. L'ivresse qui l'avait soutenue jusque-là tomba tout à coup. Elle vit alors l'horreur de la réalité. Mariée à un homme honorable, elle venait de se rendre indigne de lui et de se livrer à un autre. Elle que l'orgueil, à défaut de l'amour, semblait devoir préserver contre une faute, elle était coupable, avant même de savoir si la conduite de son mari pourrait l'excuser. — O malheiu*euse, s'écria-t-elle, que lui dirai-je à présent? Margaret revint. Esther s'efforça de rester calme devant elle, réjara, avec son aide, le désordre de sa

D'ESTHER. 85 toilette, et se préparait à rejoindre son mari lorsqu'il entra. ' S'il y a une heure suave dans les débuts du mariage de deux êtres qui s'aiment, c'est celle où, après s'être longtemps demandés « ils se trouvent seuls, avec la certitude que rien ne pourra plus les séparer. C'est le commencement de ce qu'on a appelé, avec tant de raison, la lune de miel. Cette heure bénie et fortunée entre toutes, Lionel l'avait souvent désirée ; mais, dans les circonstances actuelles, après s'être convaincu qu'Esther n'avait pas entièrement oublié Olivier, il venait de renoncer à en goûter les douceurs et de prendre une résolution héroïque. — Êtes-vous souffrante, ma chère Esther? demanda-t-il à sa femme en entrant. — J'ai eu un peu d'émotion tout à l'heure ; mais je suis bien mieux, mon ami, et je vais rejoindre avec vous nos invités. En faisant cette réponse, madame de Tarsannes s'efforçait d'assurer sa voix. Lionel reprit : — Pendant que nous sommes seuls, je veux vous dire un mot qui, j'en suis sûr, achèvera de dissiper votre émotion. Je sais quel est l'état de votre cœur, je sais combien il a aimé, et je n'ai pas la prétention de lui faire oublier dès à présent ce qu'il pleure peut-être encore. Seulement, laissez moi l'espoir qu'un jour vous m'apprécierez et que vous parviendrez à répondre à l'amour que je vous ai voué. Jusque-là, je

86 LES ERREURS D'ESTHER. ne veux être pour vous qu'un frère. Ainsi, dissipez vos craintes ; je ne veux vous tenir que de vous-même. Ce langage arracha des pleurs à Esther, mais, en même temps, il lui fit un mal horrible; car il venait la faire rougir d'une faute qu'elle ne s'expliquait pas encore, à laquelle elle ne voulait pas croire et qu'elle aurait rachetée au prix de tout son sang. — Vous êtes bon, répondit-elle à son mari en lui tendant la main. Un jour, je vous remercierai mieux. Elle eut le vertige en songeant qu'élite ne pouvait plus ajouter : « Je suis digne de vous. » Le même soir, les nouveaux époux partirent pour Bouquenègre. Le marquis ne devait les y joindre que quelques mois plus tard. Il n'ignorait pas dans quelles dispositions d'esprit et de cœur était Esther, et il pensait avec raison qu'il était inutile qu'un tiers, quel qu'il fût, assistât au drame intime dans lequel madame et M. de Tarsannes allaient jouer leur bonheur à venir. Il avait donc résolu de voyager en Allemagne tout le temps qu'Esther et Lionel resteraient en Provence.

DEUXIÈME PARTIE LE MARQUIS DE BOUQUENEGRE AU
COMTE LIONEL DE TARSANNES. Bade, juin. « Votre dernière lettre,
mon cher Lionel, m'a causé le plus vif chagrin. Après six mois de mariage,
vous n'êtes pas plus aimé qu'au premier jour. Vous avez encore à lutter
contre un souvenir que les illusions d'Esther rendent écrasant, et il est à
craindre que votre bonheur ne succombe dans cette lutte. Ce qui arrive, je
l'avais prévu dès le jour où vous m'avez confié le secret de votre conduite.
Je ne saurais vous en vouloir d'une résolution que je trouve héroïque et que
vous n'avez prise qu'en vue du bonheur d'Esther. Vous avez poussé
l'abnégation et le courage si loin, que je crois peu d'hommes capables de
vous imiter. Vivre sans cesse à côté d'une femme jeune et belle, la regarder
comme une sœur, jusqu'au moment

88 LBS ERREURS OÙ ramoor que tous vous efforcez de lui inspirer l'aura jetée dans vos bras, est un sacrifice que je déclare presque surhumain. Que d'autres à votre place se seraient déjà lassés d'une position si cruelle et l'auraient fait cesser, au risque de manquer à leur parole I Cependant, à quoi ce grand renoncement vous a-t-il servi? Je crains qu'il n'ait attaché davantage votre femme au passé et que vous n'ayez fait fausse route. Tout ce que vous me dites confirme mes craintes. Votre femme ne vous aime pas encore. Vous aimera-t-elle jamais? « On me racontait ici, l'autre jour, une histoire que je veux vous répéter. Peut-être y trouverez-vous un enseignement et un exemple à suivre. Il y a quelques années, un riche propriétaire de ce pays, jeune et distingué, épousait une des {^us belles héritières de l'Allemagne, personne accomplie sous beaucoup de rapports, mais d'un caractère aussi romanesque et aussi ardent que celui de notre chère Esther. De la part du jeune homme c'était un mariage d'amour, de la part de la jeune fille c'était un mariage de convenance. Elle avait aimé un ingrat, et elle l'aimait sans espoir. Pour lui, elle fit des folies, faillit presque se compromettre, jusqu'au jour où, soudainement abandonnée, elle consentit par dépit à devenir la femme d'un autre. Cet autre l'aimait avec trop de passion pour ne pas profiter de ce dépit; il accepta, sachant bien qu'il n'était pas aimé, mais avec l'espoir qu'il le

D*ESTHER. 89 serait un jour. Vous voyez, mon cher comte, que jusqu'ici cette histoire est presque la vôtre. Mais c'est ici justement que survient une différence. Le mari dont je vous parle envisagea la situation tout autrement que vous, et pensa que, pour arracher sa femme à des souvenirs dangereux, il fallait la jeter tout à coup dans des préoccupations nouvelles et incessantes. Au bout de dix mois, la jeune femme eut un fils, et après trois ans de mariage elle était mère de trois enfants qu'elle aimait à la folie. Elle ne songeait plus au passé. Les soins de la maternité l'absorbaient tout entière, et pas assez cependant pour qu'elle ne pût apprécier son mari et en devenir très-amoureuse. La maternité l'avait ramenée doucement à lui. « Que pensez-vous de ipon histoire, mon ami? Ne trouvez -vous pas mon Allemand grandement sensé? Ne pensez-vous pas que la route tracée par lui est la meilleure? Réfléchissez, et jugez. Seulement hâtezvous et n'attendez pas qu'il soit trop tard pour prendre une décision qu'à mon avis vous auriez dû adop* ter dès le premier jour. Ma fille n'est pas une femme ordinaire. Elle est trop orgueilleuse pour apprécier comme il le faudrait le sacrifice que vous lui avez fait, et pour eu concevoir l'amour que vous lui demandez. Elle l'accepte très-bien comme une chose qui lui est due, et n'en profitera que pour rester fidèle au passé. Dans cette partie, où vous jouez le rôle le plus cruel, toutes les cbances sont contre vous. Si vous

90 LES ERREURS habituez votre femme à ne voir en vous qu'un frère, vous n'aurez en elle autre chose qu'une sœur, et quand vous voudrez user de vos droits et faire cesser une position intolérable, elle se posera en victime. Vous vous apercevrez alors, mais trop tard, que votre abnégation vous aura porté très-haut dans l'estime de votre femme et ne vous aura pas fait faire un seul pas dans son cœur. a Voilà quelle est mon opinion sur une matière si délicate. Je ne l'exprimerais pas avec autant de franchise si, avant de vous marier, vous n'aviez connu l'état du cœur de ma fille, et si depuis vous ne m'aviez confié vos plans et vos projets. Avant de vous donner un conseil, j'ai voulu que vous pussiez vous convaincre de l'inutilité de vos sacrifices. Changez donc de système, alors qu'il en est temps encore. Je vous le demande, non-seulement au nom de votre bonheur à vous^ pauvre cher enfant, mais encore au nom du bonheur de ma fille. » LE COMTE LIONEL DE TARSANNES AU MARQUIS DE BOUQUENÊGRE. Bouquenêgre, avril. c(Ou je me suis bien mal exprimé dans ma dernière lettre, mon cher père, ou vous l'aurez bien mal com

D'fiSTfifiR. 91 piise* En vous disant que je n'étais pas encore aimé, Vous disais-je que je désespérais de l'être? C'est impossible, car je n'ai jamais plus espéré. Vous verrez tout à l'heure si j'ai raison. Je réponds d'abord à votre his* toire. Je trouve votre Allemand bien imprudent, et à coup sûr ce n'est pas un véritable Allemand. Un compatriote de Werther agir de la sorte I C'est à n'y rien comprendre. Ce n'est donc pas un rêveur, ce mari , un personnage au tempérament lymphatique, attendant tranquillement, en chantant la Sérénade^ que l'heure de l'amour ait sonné, et tout prêt à chanter r Adieu si elle ne sonne pas. En vérité, votre exemple a renversé toutes mes idées, et en l'acceptant, je le répète, je trouve votre personnage bien imprudent. Non, certainement n'avait rien du caractère d'Esther. C'était peut-être Charlotte, mais à coup sûr ce n'était pas Indiana. Si j'avais agi comme lui, l'amour chez Esther eût été mort avant que de naître. En parlant du lit nuptial, Balzac l'a appelé «le lit où, comme dans un tombeau, se « brisent tant d'espérances, où le réveil à une belle « vie est si incertain, où meurt, où naît l'amour, lui» vaut la portée des caractères qui ne s'éprouvent que « là. » Nos caractères s'étaient-ils éprouvés ailleurs? Non. Et vous auriez voulu que dès le premier jour ? C'était impossible. Sa maternité eût assuré mon repos, mais ne m'aurait pas donné son amour. Peut-être heureuse d'être mère et pour me remercier, moi la cause de son bonheur^ elle m'eût donné sa reconnaissance.

92 LES ERREURS Ce n'était pas assez. J'ai voulu ne devoir ma femme qu'à elle-même et lui prouver d'abord que mon cœur était digne du sien. c(Vous connaissez mal votre fille, si vous la croyez incapable de comprendre la grandeur de mon abnégation. Elle a tout compris, dès le premier jour : seulement, en face d'un passé lent à disparaître, l'amour est long à venir. Elle a voulu n'arriver dans mes bras qu'avec la certitude de n'y pas songer à un autre. Cette certitude lui viendra, n'en doutez pas, et alors je serai amplement dédommagé. Elle sait bien que je la veux heureuse, elle est témoin de mes efforts pour me rendre de moins en moins imparfait, elle connaît enfin mon dévouement. Gomment n'arriverait-elle pas à m'aimer? Vous la dites orgueilleuse au point d'être aveugle à mon égard. Elle ne verrait donc en moi qu'un ennemi et me traiterait durement. Eh bien ! je la trouve au contraire d'une soumission extrême, d'une douceur et d'une bonté infinies. Elle est triste, mais d'une tristesse sans orage, qui n'enlève rien à son esprit et à sa sérénité. Parfois, je découvre dans ses yeux les traces d'un peu de fièvre ; mais ce sont là, j'en suis sûr, les effets de cette lutte entre le présent et le passé, qui touche à sa fin, tout à l'avantage du présent. Vous savez la solitude dans laquelle nous vivons. Depuis six mois, nous n'avons pas fait une seule visite et nous n'en n'avons reçu aucune. Saint-Laurent est le seul pays habité avec lequel nous ayons de temps en

D'ESTHER. 93 temps des rapports. Nous sommes comme dans un désert. Toutes nos distractions consistent en quelques promenades à cheval ou à pied, au bord de la mer et dans les bois. Quelquefois, par les belles journées, lorsque la Méditerranée est calme, nous montons dans une petite barque que j'ai fait construire exprès, et après une course matinale sur les flots nous venons déjeuner dans la petite lie de Bouquenêgre, où nous avons arrangé le pavillon dont vous avez été l'élégant architecte. Nous revenons ensuite au château, en nous arrêtant dans quelque^ cabanes de pêcheurs, où Esther est adorée parce qu'elle aime à y laisser toujours en bienfaits les marques de son passage. Chez nous, nous faisons de la musique^ nous lisons ensemble quelque livre intéressant ; comme je me suis mis à écrire, je lis aussi des fragments de mes travaux à Esther. Elle me donne des conseils excellents. Si je ne suis pas auprès d'elle, elle s'occupe des affaires de sa maison avec miss Margaret, qui l'initie bourgeoisement aux détails du ménage. « Vous voyez, cher marquis^ que votre fille est bien changée. À quoi attribuez-vous ce changement^ si ce n'est au repos qu'elle a trouvé et à l'éloignement des agitations ? Pensez-vous que ce cerveau plein d'ardeur, que cette intelligence enthousiaste, en un mot que cette femme si semblable en tout à une héroïne de roman^ se contenterait d'une vie uniforme et calme à ce point, si elle n'était soutenue par quelque

^4 LES ERREURS secrète espérance? Et croyez-vous que si cette espérance était coupable, elle goûterait la tranquillité que je lui vois? Non ! l'espérance qui la soutient, c'est celle de m'aimer bientôt autant que je l'aime et de merécom-* penser ainsi d'un renoncement dont elle a bien apprécié la valeur. Elle est, autant que moi, sûre du bonheur à venir; mais elle le veut complet et ne Tabordera que lorsque son esprit et son cœur seront entièrement dégagés de toute influence étrangère et de tout souvenir. fit D'ailleurs, comment se tromper à la tendresse qui commence à se montrer quelquefois, dans ses paroles et dans sa voix, au plaisir qu'elle éprouve en me revoyant après quelques heures de séparation, à l'attention avec laquelle elle m'écoute , aux éclairs qui passent souvent dans ses yeux, lorsqu'elle les tient fixés sur moi? L'autre soir, pour la première fois, elle est entrée dans ma chambre, pour me faire une question insignifiante. Elle était simplement en peignoir. Ses beaux bras blancs sortaient des grandes manches, ses cheveux étaient défaits* Jamais elle ne s'était présentée ainsi devant moi. Je l'ai trouvée plus belle et plus séduisante que jamais. Le lendemain, pour la première fois aussi, elle m'a permis d'entrer chez elle avant qu'elle fût levée. Assis au pied de son lit, j'ai causé une heure, et j'ai surpris bien des fois Son regard tendrement fixé sur le mien, alors qu'elle croyait que je ne la voyais pas. Tous ces faits que

D'ESTHER. 95 je vous cite ne semblent-ils pas les symptômes de l'amour? a Elle a voulu m'étudier, et maintenant elle

96 LES ERREURS ESTHER DE TARSAJ!^{4N}£S A SOEUR
GLAIRE BE LA REDEMPTION, SUPÉRIEURE DU GOUYENT DES
GABMÉUTES. Bouquenègre[^] mai . . • « J'ai suivi vos derniers conseils,
ma chère et vénérée mère, et depuis deux mois j'ai cessé de répondre à M.
Olivier de Tessan. Mais lui n'a pas cessé de m'écrire, et ses lettres, déplus en
plus pressantes, me tourmentent horriblement. Aussi, suis-je bien décidée à
lui en envoyer une qui lui dira ce que mon silence ne lui a pas fait
comprendre : qu'il doit cesser de penser à moi. D'ailleurs, rassurez-vous, je
serai brève avec lui, et je ne m'amuserai pas à remuer imprudemment une
passion qui cependant est bien morte. Elle est morte[^] et j'aime éperdument
mon mari. C'est assez vous dire ce que je dois souffrir, et que j'expie
cruellement la faute que je déplore et qui tue mon bonheur à tout jamais.
Oui, je l'aime, et c'est là ma punition. « Lorsque je vous écrivais, il y a
quelques semaines, il vous lut facile de pressentir cet amoiu: qui m'envahit
aujourd'hui. Déjà je commençais à en éprouver les premiers symptômes. La
voix et le regard de Lionel ne me laissaient plus insensible. S'il entraît, je ne
pouvais m'empêcher de tressaillir. S'il était loin de

D'ESTHfIB. 97 moi, je brûlais du désir de le revoir. Enfin, plus que jamais je me faisais horreur, en songeant à tout ce que je lui avais fait souffrir et à mon indignité. Depuis, mon amour a grandi à ce point qu'il faut que je le dise à Lionel : me retenir davantage est au-dessus de mes forces. Mais comment oserai-je jamais lui dire que je T'aime, après avoir déshonoré son nom, le jour même où il venait de me le confier? Le souvenir de cette faute me tue. Vous savez, vous^ ma vénérée mère, si je l'ai expiée, si j'ai souffert dans mon orgueil, en me voyant avilie et dégradée à mes propres yeux, et en sachant mon honneur livré à un homme qu'aujourd'hui, seulement, je reconnais indigne de moi. Eh bien, malgré ces souffrances, ma faute reste aussiterrible, aussi menaçante devant mes yeux, etcette image glace les paroles d'amour prêtes à tomber de mes lèvres. Vingt fois j'ai été sur le point de me jeter aux pieds de mon mari et de lui tout avouer. Le courage me manque au moment déparier. Si j'eusse été coupable avant d'être mariée, j'oserais le lui dire. Hais, si généreux, si intelligent qu'il soit, comment comprendrait-il? Non, un aveu est impossible, et Lionel doit tout ignorer. Cependant, comme il m'en coûte de lui mentir ! Ah I je vous le jure, ma mère, je suis bien à plaindre et je voudrais n'être jamais sortie du couvent, où un premier désespoir m'avait jetée. Là, peut-être j'aurais été malheureuse, mais j'aurais été libre de pleurer. Ici^ je ne le puis pas. 6

The text on this page is estimated to be only 23.42% accurate

m LES BRRBURS Mes lames me trahiraieily et je dois à mm
mari qh visage calme, nu regard apaisé, la tranquillité d'une conscience sans
remords. V Si Lionel ne m'aimait pas, je rrfonlerais mon amonr à moi an
fond de mon àme. Ce sacrifice et les dédain de mon maii, je les accepterais
comme mie expiation. Mais il m'aime^ et cet amour qui derrait faire mon
ivresse et mon enchantement est ma douleur la plus vive; car je suis placée
entre ces deux obBgattons horribles : ou de lui tout avouer et de faire ainsi
son malheur, ou de lui mentir, en lui cachant tout, en lui laissant croire que
je suis digne de lui. « Que dois-je faire? mon Dieu ! Écrivez-moi, ma chère
mère, donnez-moi un conseil. Consentez, comme vous l'avez déjà fait par
amour pour moi, à quitter les hauteurs (fivines où votre àme se maintient, et
à vous mêler un peu aux affaires humaines, pour me sauver, si je puis être
sauvée encore ; mais, en descendant de ces sphères célestes, rapportez-en;
une inspiration salutaire. Dites-moi ce que je dois fedre, et je vous obéirai
comme si voire paroie était la parole da ciel. « Mais aurai-je le courage
d'attendre votre réponse? ÎH^urrai-je retenir, devant mon mari, l'amour qui
me brûle t N'entendra-t-il pas mon cœur sauter dans ma poitrhie, lorsque me
parle? En quelques jours, Tamour s'est élevé en moi jusqu'au délire, et il
faut qae je dise à Lionel que je l'année

D'BSTHER. m a Que Dieu m'inspire en ce moment ! Lorsque le mot d'amour descendra de mes lèvres brûlantes dans le cœur de mon mari , si le souvenir de ce qui est mon désespoir et ma honte se présente à ma pensée, je lui ferai cet aveu fatal qui peut me perdre. Mais il n'en sera pas ainsi^ car je veux si bien cacher ce souvenir, le refouler si avant dans moi, qu'il ne viendra pas errer comme un fantôme devant mes paupières à l'heure où l'amour les fermera. » ESTHER DE TARSANNES A OLIVIER DB TESSAN. Mai. « Vous voyez bien que je veux vous oublier. Si vous m'avez aimée avec un peu de sincérité, c'est au nom de cet amour que je vous prie de ne plus m'écrire. » LIONEL DE TARSANNES AU MARQUIS DE BOUQUENÊGRE. Mai. « Je ne me suis pas trompé. Elle m'aime 1 Mon bonheur est si grand, si imprévu, que j'en suis comme écrasé et que je n'ai pas la force de vous dire autre chose aujourd'hui. »

100 LES ERREURS OLIVIER DE TESSÀN A DANIEL

HBRBIN, HOMME DE LETTRES, A PARIS, Duché de ***... Mai. • c<

Mon cher ami, je pars ce soir. Il faut à tout prix que dans trois jours je sois en Provence. Au reçu de cette lettre, tu te rendras au ministère des affaires étrangères, tu demanderas le secrétaire particulier du ministre^ et tu te concerteras avec lui pour m'obtenir le congé que je n'ai pas le temps d'attendre, et pour le faire antidater, de telle sorte que je sois censé l'avoir reçu aujourd'hui, au moment où je pars. Du reste, tout cela est assez insignifiant, puisque j'écris officiellement au ministre. Le petit service que je te prie de me rendre n'est qu'un excès de précaution. Comme la France n'est pas en délicatesse avec le duc de ***, souverain de trente mille quatre cent trois individus, auprès duquel je la représente, un plénipotentiaire de mon importance peut quitter son poste sans craindre de compromettre l'équilibre européen. a J'arrive maintenant au but de mon voyage. Tu devines, toi le confident intime de mes plus grands secrets, tu devines qu'il s'agit d'elle, la grande, la splendide, la belle Esther. Je vais en Provence, pour la voir, non que j'en sois amoureux, — ai-je jamais

D'ESTHER. 101 aimé? -^ mais parce qu'elle veut rompre une liaison que je ne trouve guère gênante et sur laquelle j'ai basé mon avenir. Je te disais, le lendemain de son mariage, en te racontant le plus singulier des retours de noce : — c(Je veux être le Rastignac de cette madame de Nucingen, qui ne ressemble pas plus à madame de Nucingen que je ne ressemble à Rastignac. « C'était te dire le rôle qu'Esther est destinée à jouer dans ma vie. Je veux que lorsqu'elle rentrera à Paris, dans un an, ou dans deux ans, elle commence à me protéger, en m'affaiblissant. Je ne lui demande que cinq ans de protection. La sixième année, elle me mariera et je serai conseiller d'État. Voilà, mon vieux, quels sont mes projets. Tu ne les approuveras pas, j'en suis sûr. Le soir du jour du mariage d'Esther, tu m'as traité de canaille, et si nous ne nous sommes pas brouillés, c'est que nous avons besoin l'un de l'autre. Tu es naïf comme un enfant; je suis perversi comme Néron. Tu n'as pas d'ambition ; la mienne est immense. Tu as encore des scrupules, je n'en ai plus. Voilà ce qui explique nos deux conduites. Je ne te demande donc pas d'approuver mes plans. Mais tu comprendras que j'ai été surpris de recevoir ce matin d'Esther, qui, depuis deux mois, malgré mes lettres réitérées, avait gardé le silence, un billet de deux lignes^ dans lequel elle me supplie de ne plus lui écrire, parce qu'elle veut ni oublier. 6.

!02 . LES ERREURS a Aimerait-elle son mari ? Ce serait violent ! Soyez donc Tamant d'une femme pendant des mois, ayez prélevé sur elle le droit du seigneur, écrivez-lui les lettres les plus passionnées, recevez d'elle les extravagances les plus compromettantes, et cependant gardez le silence sur cette liaison, ne la compromettez pas^ elle vous récompensera en vous écrivant un beau matin : a Oubliez-moi, ne m'écrivez plus, » des folies, enfin ! Mais, non, ma petite comtesse, je ne vous oublierai pas ainsi. Vous m'êtes bien trop précieuse, et vous devez encore me l'être trop pour que je vous laisse échapper. Je vais apparaître soudain à vos yeux, et nous verrons bien si vous voulez m'oublier pour de vrai. Ça ne vous sera guère facile, je vous en préviens. « Comprends-tu, mon vieux ami, le but de de mon voyage? Je vais rappeler à l'ordre qui l'a mérité. Du reste, ne me retire pas le peu d^estime que tu m'as laissé. Moins j'en ai, plus i'y tiens. Je resterai digne et ne veux que faire de la copie parlée, pour voir, une fois de plus, cette belle créature à mes pieds ou dans mes bras ! » Lorsqu'après leur mariage Lionel et sa' femme étaient venus s'installer à Bouquenêgre, ils avaient trouvé le château tel qu'Esther Tavait laissé deux années auparavant. Elle en était partie, le cœur* libre et désireux de savoir; elle y rentrait après avoir souf

D'ESTHER. IOS féit, et larae de œtte sciescd de la vie qu'elle vnix A ohèreme&t payée. On était alors au toois de septembre. Esiher vit tomber les dernières feuilles des arbres que le vent avait dépouillés. Elle assista, Tâme triste et découragée, à Tarrivée de Thiver qui fût rigoureux, même dans ce pays aimé du soleil, et qui s'annonça par des vents impétueux devant lesquels marchaient d'interminables files de nuages gris et échevelés, et par des tempêtes qui bouleversaient la mer jusque dans ses profondeurs. Cet état de la nature était trop en harmonie avec l'état de Tâme d'Ësther pour qu'elle ne prit pas un certain plaisir à l'admirer; mais ce n'était pas là ce qui pouvait lui faire oublier ses souffrances. Par les lettres publiées précédemment on a vu ce que fut la situation ie Lionel et d'Esther, livrés à eux-mêmes pendant six mois. L'un, d'abord découragé, reprit courage; l'autre se laissa aller peu à peu à l'aimer et sentit augmenter ses remords à mesure que son amour grandissait. Seules, les lettres de son amie, sœur Glaire de la Rédemption, venaient de temps en temps lui rendre quelque force. Quant à celles d'Olivier^ qui parvenaient au château sous le couvert de miss Margaret, dès le deuxième mois de l'arrivée d'Esther à Bouquenêgre elles n'exerçaient plus sur elle qu'une impression désagréable et ne faisaient qu'exciter davantage ses douloureux regrets. Ce que souffiit ia malheureuse femme^ placée en &ce d'un mari qui l'adorait, qu'elle savait devoir aimer et dont

104 LBS ERREURS elle se jngeait indigne, on a pu en avoir une idée par une des lettres qu'elle envoyait à sœur Glaire et qu'on a lue plus haut. Ce fut sur les conseils de la supérieure des Carmélites qu'elle cessa d'écrire à Olivier, tout en continuant à recevoir ses lettres. C'était un premier pas dans une voie salubre. Pendant ce temps, l'hiver avait passé : les arbres reprenaient leur feuillage, la mer son repos, le cielsa sénérité, et, en même temps que le printemps radieux rajeunissait la nature, Tamour non moins radieux descendait dans le pauvre cœur malade et troublé d'Esther et, malgré tous les remords qu'elle éprouvait, y apportait un peu de fraîcheur. Le jour où madame de Tarsannes, fatiguée par les lettres d'Olivier de Tessan, lui écrivit les deux lignes que le lecteur connaît et qui, selon elle, devaient à tout jamais clore leurs relations, Lionel était absent. Il surveUait quelques réparations dans cette petite Ile de Bouquenêgre dont il a été déjà parlé et qui, située à une lieue en mer, ofirait un but agréable aux promenades des habitants du château. Esther avait profité de cette absence pour s'occuper encore d'Olivier. Elle eut besoin de toutes ses forces pour surmonter la répugnance qu'elle éprouvait à fixer son esprit sur un sujet fécond en considérations douloureuses. Elle traça cependant les deux lignes d'une main ferme, cacheta la lettre et la remit à Margaret, qui devait la porter secrètement au bureau de poste de Saint-Laurent.

D'BSTHER. m -* C'est fini, se dit Esther restée seule^ s'il m'écrit encore^ je brûlerai ses lettres sans les lire. Pais elle demeura assise devant le bureau sur lequel elle venait d'écrire^ croisa ses bras sur sa poitrine, ferma les yeux, et se recueillit. Au bout d'une heure elle se leva, le regard froid, le visage calme, comme si, après avoir réfléchi, elle venait de prendre une décision. — Lionel m'aime, dit-elle tout haut^ je l'aime aussi, je veux, en faisant son bonheur, être heureuse comme dans un rêve céleste. S'il apprend un jour que j'ai été coupable, le réveil sera terrible. Mais peu importe, nous aurons vécu. Dès cet instant, comme si elle eût étouffé ses remords, elle voulut s'abandonner à l'amour qui l'enivrait. Elle se trouva tout à coup transfigurée. L'espérance du bonheur immense qu'elle pressentait donna à son visage un éclat nouveau, et Lionel fut surpris de la trouver, en rentrant, tout autre qu'il l'avait laissée. Elle fut charmante pour lui. Après le dîner, ils descendirent dans le beau jardin que le marquis de Bouquenêgre avait fait tracer devant la grande terrasse, et, pendant plus d'une heure, ils se promenèrent silencieusement sous les allées ombreuses et parfumées. Le ciel était plein d'étoiles, et les murmures de la mer arrivaient jusqu'à eux. Esther éprouva dans cette soirée des joies qui lui étaient inconnues. De son côté Lionel, voyant devant lui une femme non

The text on this page is estimated to be only 28.84% accurate

106 LES ERREURS Telle, devinait queeeUe heure si souvent appelée allait enfin arriver, et ce n'était pas saoirs un certain trouble, d'ailleurs délicieux^qu'il envisageaitOn fiiiur bonheur. Lorsque Thumidité comment^ à tomber avec la nuit, ils rentrèrent dans la chambre d'Esther qui s'ouvrait sur la terrasse. Madame de Tarsannes se mit au piano, et ils chantèrent. Puis chants et accords cessèrent, ils n'écouterent plus que les musiques qui se faisaient entendre dans leurs cœurs. Il y eut quelques instants d'un charme indicible. — Elle m'aime enfin ! se dit Lionel après un long silence et une muette contemplation; et alors il s'approcha d'Esther en tremblant, comme s'il eût voulu lui demander l'aveu de cet amour qui avait tant tardé à venir* Tout à coup Esther devint horriblement pâle et porta la main sur sa poitrine ; on eût dit qu'elle venait d'être soudainement frappée là. •^ Qu'avez-vous, Esther? s'écria Lionel alarmé. —Rien, mon ami! un malaise subit; appelez Margaret. La malheureuse femme, en voyant Lionel amoureux devant elle, s'était tout à coup rappelé Olivier. Ce souvenir avait passé rapidement comme un cauchemar affreux^ et n'avait duré que quelques secondes. Mais c'était suffisant pour la rappeler à la réalité de sa position. Margaret entra, examina Esther et lui donna quelques soins, en disant à Lionel qui parlait d'envoyer

D'ESTHER. ih'l dhtfcher un médecin, qn'il ne faDait qu'mi peu de repos. C'était lui donner son congé. lionel le comprit. Il s'approcha d'Esther, et, tandis que Margaret arait le dos tourné, il lui dit à voix basse et tendrement. — Vous n'avez rien à me dire? Une subite rougeur couvrit les joues pâles de la jeune femme; elle poussa un soupir et répondit avec effort: — Rien du tout, mon ami î Lionel la r^arda tristement et sortit désespéré. — Elle m'aime cependant, se dit-il; attendrait- elle qtre je parle le prenner? Après qu^l fut parti , Esther se mit au lit el renvoya Mai^aret, qui devina bien qu'elle était triste, mais qui, avec sa discrétion accoutumée, ne voulut pas l'interroger. — J'ai manqué de courage, j'ai eu peur, se dit alors Efftber. Il est sorti bien affligé. Pendant toute cette soirée je lui ai dit clairement que je l'aimais. Puis tout à coup i*ai repris cette froideur qui doit le désespérer. Et cependant. Dieu sait si je l'aime I EHc ne put fermer l'œil. Elle se retournait sans cesse dans son lit, agitée par une fièvre terrible. Elle parlait seule, et si quelqu'un l'eût écoutée, au milieu de ses paroles sans suite, il n'eût entendu que des paroles d'amour. Soudain, elle sauta sur le tapis, passa un peignoir, prit un bougeoir et sortit de sa cbambre.

IM LES ÈREEURS En marchant doucement dans le grand corridor qui séparait son appartement de celui de son mari^ elle arriva à la porte de la chambre de lionelL Avant de frapper, elle appuya son œil et son oreille contre le trou de la serrure, mais elle ne vit et n'entendit rien. — 11 dort peut-être , pensa-t-elle. Et Esther donna un coup timide et discret. Rien ne remua. Elle frappa plus fort, et, comme le silence continuait^ elle réunit tout son courage et ouvrit la porte. La chambre de Lionel n'était éclairée que par la faible lueur d'une veilleuse posée dans un coin sur une petite table. La croisée qui donnait du côté de la mer était ouverte , et Lionel appuyé sur le balcon, le corps penché au dehors : c'est pour cela qu'il n'avait rien entendu. Mais, lorsqu'Esther ouvrit la porte, un courant d'air passa dans la chambre et éteignit le bougeoir qu'elle tenait à la main. Elle poussa un petit cri, et Lionel se retourna. A la pâle clarté de la veilleuse, il vit sa femme^ belle de pudeur et d'amour, s'avancer vers lui le regard fixe et brillant. — Vous, Esther 1 s'écria-t-il. Êtes-vous encore souffrante? avez- vous eu peur? — Oh! non, fit- elle d'une voix mélodieuse et émue. Elle jeta ses beaux bras nus et blancs autour du cou de son mari, effleura ses lèvres avec les siennes, et tandis qu'il chancelait sous le coup d'un bonheur inespéré, elle murmura à son oreille ces paroles qui lui semblaient divines :

D'ESTHER. 169 — Lionel) je suis toute à toi. Je t'aime 1 Il retint à peine un cri de joie^ et il enleva sa femme dans ses bras. Ils eurent huit jours d'une félicité que nulle plume ne saurait dépeindre. Ce fut une explosion d'amour et de volupté survenant à la suite d'une extrême compression de sentiments, et se montrant avec d'autant plus de violence, que les effo]*ts pour la retenir avaient été plus longs et plus puissants. Ce fut l'ivresse infinie que donne l'amour poussé jusqu'à ces limites où il se divinise tout à fait et rend instantanément capable d'un crime ou d'un acte d'héroïsme l'être le plus paisible. Lionel et Esther vécurent huit jours qui leur semblèrent une heure, tant ils furent vite écoulés, non plus sur la terre, mais au ciel. Ils ne se quittèrent pas un seul instant, se regardant sans cesse, vivant l'un de l'autre, et tellement en eux-mêmes et d'eux-mêmes, que le cadre qui les environnait ne pouvait ajouter aucune impression nouvelle à celles qu'ils éprouvaient. 11 semblait qu'ils allaient commencer l'un et l'autre une existence qui n'avait rien de commun avec leur existence passée, et que l'amour, en éclatant dans leur cœur, les avait galvanisés. Lionel accepta son bonheur comme une chose qui lui était due et qu'il avait prévue depuis longtemps. Pour Esther, elle s'enferma si promptement dans le sien, s'y abandonna avec tant de passion, que pendant cette période trop courte pour eux, elle ne voulut songer

LES ERREURS ni au passé ni à l'avenir, et qu'elle n'y songea pas; Elle n'eut qu'un souci : celui de rester constamment aussi belle et aussi séduisante pour Lionel. Par un instinct singulier, cette femme, qui jusqu'alors n'avait connu l'amour qu'en théorie, devina toutes les finesses et déploya toutes les ressources d'une courtisane, en les appuyant sur la légitimation que le mariage leur avait données. Elle prouva une fois de plus que, quoique l'amour soit une science et que pour la bien connaître il soit ordinairement nécessaire de l'apprendre, on peut aussi la deviner. Mais cette félicité ne dura pas. Un matin au moment où Esther descendait au jardin pour y faire une promenade, Margaret lui remit une lettre. A peine madame de Tarsannes eut jeté les yeux sur le papier qu'elle pâlit, et laissant tomber avec découragement ses bras le long de son corps, elle murmura : — Tout est fini tout s'écroule. Voici le réveil. Cette lettre était de M. de Tessan et s'exprimait ainsi : a Je viens d'arriver à Saine-Laurent. Je n'ai pas « voulu me présenter à Bouquenêgre dans la crainte « d'y rencontrer votre mari. Mais il faut que je vous a parle, et je vous attends ici. » Le style impératif de cette lettre réveilla chez Esther toutes les susceptibilités de l'orgueil. La grande

D^eSTfiEt(. fil dame reparut tout entière lorsqu'elle s'écria devant Margaret : — Mais, cet homme est fou d'oser me parler de la sorte. Il peut bien m'attendre aussi longtemps qu'il voudra, je ne veux pas le voir. — Madame[^] prenez garde ! dit doucement Margaret en mettant des supplications dans sa voix et dans ses gestes. Esther comprit, et devant ce cri d'un dévouement alarmé, toute sa colère tomba. Elle put envisager plus froidement sa situation et se convaincre qu'elle était à la merci d'Olivier de Tessan. — Ainsi, se dit-elle, il est à une lieue d'ici et il m'attend. La lettre dans laquelle je lui disais de ne plus m'écrire l'a fait arriver. Il vient du fond de r Allemagne pour me voir. Aurait-il juré ma perte? Elle conçut alors un projet extrême : celui d'aller tout dire à son mari. — Mais, ils se battront, pensa-t*elle aussitôt, et elle resta épouvantée en face de son horrible situation. En quelques minutes elle forma dix plans divers. Elle voulait écrire à Olivier et lui ordonner de s'éloigner, aller le supplier elle-même de partir et de ne plus la revoir. Enfin, elle résolut de ne pas écrire et de ne pas se montrer, mais d'envoyer Margaret à sa place. Le dévouement de Margaret était absolu. Quoique

112 LES EKRËURS nous ayons peu parlé d'elle, on a pu voir qu'elle aimait Esther avec uu désintéressement complet. Cette affection avait sa source dans la manière dont Esther, dès le premier moment, l'avait traitée. Lorsqu'elle était entrée chez le marquis de Bouquenègre, Margaret achevait Téducation de deux jeunes filles chez lesquelles elle n'avait trouvé aucuns reconnaissance. Quoique douée, sous sa sèche et osseuse enveloppe, d'un cœur très-aimant, elle les avait abandonnées sans regrets, mais non sans être blessée dans sa dignité, et elle arrivait auprès d'Esther avec une défiance extrême. Esther venait de quitter le couvent. Elle y avait beaucoup souffert et, par cela même, , était disposée à la bonté. Elle eut pour Margaret des égards qui relevèrent la position de la pauvre fille^ et elle s'en fit aimer avec tant de force, que Margaret lui demanda avec des larmes de ne i>lus la quitter. — Je ferai l'éducation de vos enfants^ dit-elle à sa maîtresse, quelques jours avant le mariage. Esther conserva Margaret auprès d'elle, lui donna la haute direction de sa maison, en fit sa confidente, et la chargea de ses affaires particulières, si bien que Margaret fut à la fois la femme de chambre, la gouvernante et presque l'amie de madame de Tarsannes. Elle sut rester modeste et discrète, ce qui augmenta l'attachement d'Esther. On comprend maintenant qu'elle pouvait être choisie pour aller faire connaître à M. de Tessan les intentions de sa maîtresse.

D'ESTHER. 113 — Vous lui direz qu'il doit partir, m'oublier, et qu'à aucun prix je ne veux le voir. - Margaret se rendit à Saint-Laurent à Tinsu de M. de Tarsannes, et ne revint que le soir. Esther avait passé une journée pleine de tourments et attendait son ambassadrice avec une anxiété qu'on peut facilement comprendre. — Eh bien! demanda-t-elle à Margaret, dès que celle-ci fut revenue. — M. de Tessan est un méchant homme^ répondit Margaret. Je l'ai trouvé dans une auberge de Saint-Laurent, vous attendant avec une impatience qui s'est changée en colère dès que je lui ai fait connaître vos intentions. « Vous direz à madame de Tarsannes, m'a-t-il répondu, que c'est elle que je veux voir, que rien ne saurait changer ma volonté, que j'attends qu'elle me fixe un rendez-vous, et que si elle ne veut pas venir vers moi, j'irai vers elle. » En vain, continua Margaret, je l'ai supplié de ne pas donner suite à un tel projet, je lui ai montré qu'il allait détruire votre tranquillité, je l'ai conjuré, au nom de son amour pour vous, de partir sans vous voir, il est resté inébranlable. Il n'a pas même paru touché des souffrances que vous avez endurées pour lui, son visage est resté calme, ses yeux secs et pleins de colère, et ses dernières paroles ont été des paroles de menace. Cet homme n'a pas de cœur. Margaret s'arrêta, et Esther, accablée par ce qu'elle

114 LES BRRBUBS tenait d'entendre, garda un morne silence. Après un court moment de réflexion, elle releva la tête. — Il faut en finir, s'écria-t-elle ; il veut me voir, il me verra, et Dieu seul sait ce qui peut arriver d'une entrevue pareille. Je m'échapperai ce soir, et à minuit je serai dans Tile de Bouquenègre. C'est le seul endroit où nous ne courions aucun risque d'être surpris. Quoique les nuits soient courtes, je serai de retour avant que Lionel ait eu le temps de s'apercevoir de mon absence. Margaret, vous m'accompagnerez. Margaret n'essaya pas de détourner madame de Tarsannes de son dessein. Elle comprenait que la situation était intolérable et qu'il devenait nécessaire de la faire cesser au plus tôt. Elle ne fit donc aucune observation et sortit pour aller préparer l'exécution du plan qui venait d'être arrêté. Pour l'intelligence des faits qui vont suivre, il est nécessaire de donner ici une indication précise des lieux où ils se déroulent. La petite montagne au sommet de laquelle est placé le château de Bouquenègre, d'un côté fait face à la mer, et de l'autre à de grandes prairies d'une admirable fertilité, arrosées par le Var. Du côté de la mer, les flancs de cette montagne sont couverts de pins et s'étendent en pentes douces dont les molles inclinaisons ont permis le percement d'une route pour les voitures qui arrivent au château. Cette route rejoint celle qui va de Cannes à Saint-Laurent

D'ESTHER. U& et qui n'est séparée du rivage que par un grand bois de chênes verts. En cet endroit, ce bois donne aux côtes un aspect riant et plein d'attraits. Le village de Saint* Laurent, situé sur le bord de la mer, est à quatre U^ueii de Cannes. Le château est entre la petite ville et le village, à égale distance de l'une et de l'autre» de telle sorte qu'arrivé devant Bouquenègre, le voyageur peut se dire qu'il a parcouru la moitié du chemin. Or, c'est à une lieue en mer, en face même du château, qu'est située l'île de Bouquenègre, étroit morceau de terre qui voltige sur l'immense étendue-des eauX| comme un nénuphar à la surface d'un lac. L'île n'est abordable que du côté qui regarde le château» et les barques de pêcheurs venant de Cannes et de SaintLaurent sont forcées, pour y arriver, de suivre les côtes jusqu'à Bouquenègre et ensuite de voguer en droite ligne, en gardant derrière elles le château comme point de départ. Grâce aux soins et au goût du marquis de Bouquenègre, rUe, autrefois inculte, était devenue un adrni* rable jardin. Un petit pavillon, d'une architecture gothique, mystérieusement caché dans les arbres, offrait aux visiteurs un asile sûr. On avait planté tout à Tentour des rosiers et des lauriers roses dont les parfums se confondaient avec les saines odeurs des orangers, des mélèzes^ des cèdres et des palmiers. Cette magnifique végétation était protégée contre le vent par les roches qui environnent l'île comme une *>

Itff LES ERREURS ceinture de forteresse^ . Ces rochers font comprendre ponrqnoi, an temps des guerres de Provence^ Tile de Bouqnenêgre avait été choisie comme un poste avancé de défense. Depuis son mariage, Esther avait souvent choisi ce parc comme but de promenade. Pendant les huit jours qui venaient de se passer pour elle dans des ivresses infinies, elle s'était promis de retourner avep Lionel dans cette lie où tout était si bien disposé pour le mystère et pour l'amour. Au moment où Olivier de Tessan lui demandait si despotiquement un rendezvous qu'elle redoutait, elle avait pensé que c'était le seul endroit où elle put être en sûreté contre les soupçons et les surprises de son mari. En apprenant que pour arriver au rendez-vous qu'il avait exigé, il fallait passer une lique de mer, Olivier fut médiocrement satisfait. — Votre maîtresse ne pouvait-elle choisir un lieu moins dangereux et moins éloigné? demandait-il à Margaret, qui lui faisait part des instructions de madame de Tarsannes. — Où vouliez-vous pouvoir lui parler en sûreté? Est-ce à Saint-Laurent? Tout le village saurait demain que madame s'est rencontrée avec vous I Est-ce au château? Vous seriez vu, quelques précautions qu'on prit pour vous introduire. Madame de Tarsannes a choisi rile comme le seul endroit où personne ne s'avisera d'aller la chercher à une pareille heure.

D'RSTHER. Hl D'ailleurs la route n'est pas dangereuse. Vous serez aux mains d'un homme discret, sûr, et vous ne courrez aucun danger* L'explication de Margaret parut rassurer Olivier, mais elle n'en acquit pas moins la certitude qu'il avait peur. Le soir, au moment de partir, il mit dans sa poche un pistolet de voyage, décidé à s'en servir contre le conducteur de la chaloupe, si celui-ci paraissait vouloir lui faire un mauvais parti. Il s'enveloppa ensuite d'un grand manteau et descendit sur la grève, à l'en* droit qui lui avait été indiqué. A dix heures, une barque apparut et vint toucher le rivage. Olivier dit un mot au pêcheur, et sauta à côté de lui. La barque se mit en route. Le compagnon d'Olivier était un vigoureux vieillard portant avec aisance ce costume traditionnel des pêcheurs napolitains qui s'est étendu à tous ceux de l'Europe, et qui consiste en un pantalon et une vareuse de laine brune et un long bonnet de même couleur* leur. Pendant toute la route, il resta muet comme un poisson, se contentant de ramer, et sans remarquer l'examen ostentif auquel Olivier le soumit tant que dura le voyage. La nuit était très-belle, mais un peu obscure, et quelques gros nuages couraient dans les cieux. La mer était dans un grand repos. Au bout d'une heure, on arriva à Bouquenène. A l'endroit où la barque vint aborder, Olivier remarqua une seconde embarcation dont le conducteur lui apprit que deux femmes 7.

118 LES ÉFTIIIEUAs étaient arrivée» déjà. Oliviet mit pied mt le soi et allait s'engager dans an chemin crettt an bout dnqnel il voyait une petite lumière, lorsque Margaret parut devant lui. — Buivei-moi, monsieur, dit-elle, madame vous attend. On arriva au pavillon. Margaret introduisit M. de Tessan dans un petit salon meublé avec une élégance pleine de goût et l'y laissa seul. Sur un guéridon, une lampe était allumée, dont la clarté se projetait faiblement sur tous les objets. A cette heure de la nuit, une entrevue dans un lieu pareil allait avoir quelque chose de solennel. ^- Si j'avais des ennemis, se dit Olivier, comme je serais à leur merci ! Une porte s'ouvrit en face de lui, et madame de Tarsannes entra. Elle était entièrement vêtue de noir, enveloppée d'une grande mante dont le capuchon relevé formait comme un cadre à son visage pâle et em* preint de la plus vive émotion. — Monsieur, dit-elle à Olivier en mettant dans sa vofx toute la fierté qu'elle put trouver, vous avez désiré me voir, me voilà. Que me voulez-vous ? — Est-ce bien vous, Esther, demanda tristement Olivier, est-ce vous qui me parlez ainsi ? Est-oe vous qui m'avez écrit l'affreuse lettre qui m'a fait tout quitter pour vous voir ? Est-ce vous qui, hier encore, refusiez de vous fendre auprès de moi et de m'enten

The text on this page is estimated to be only 26.62% accurate

D'BSTHER, ||y dre ? Vous avez donc oublié que le jour où nous nous sommes vus pour la dernière Sois, vous m'avez dit en me donnant quelques fleurs qui ne m'ont plus qaitté depuis^ que j'étais votre seul amant devant Dieu I Moi je n'ai pu l'oublierj et je sois venu pour vous le rappeler. Æether arrivait^ pleine de colère ^ pour demander à cet homme de quel droit il se mettait au travers de son bonheur, et c'était lui qui commençait à se plaindre et à faire des reproches en établissant ainsi ce droit qu'elle lui avait donné dans une heure d'égarement. — Pour mon malheur, je n'ai rien oublié, pas plus que vous, répondit-elle. Seulement j'ai compris, et vou^ auriez dû comprendre comme moi, qu'un moment de folie ne devait pas engager notre existence dans une liaison impossible et que, si un amour que je veux croire sincère vous rapprochait de moi, mon devoir m'ordonnait de le repousser. Je ne m'appartiens pas^ monsieur. Par la plus épouvantable des fatalités, un mouvement de mon cœur et de mes sens m'a jetée dans vos bras; mais depuis j'ai compris que je ne devais me le rappeler que pour m'en repentir^ Olivier la regarda avec nue sorte de pitié : — Vous êtes une femme bien singulière, dit-il enfin. Vous venez invoquer de grands mots et parler de ce devoir que vous avez méconnu en ma faveur, au moment même où vous veniez de consentir à tous les engagements qu'il vous impose, et vous ne songez pas que.

itO LES ERREURS dans Totre sUantion, il tous ordonnait de ne jamais m'oablier, parée que, si devant les hommes vous appartenez à M. de Tarsannes, devant Dieu vous m'appartenez à moi 1 Qne venez-vous me parler de devoir ? Ce n*est pas par devoir que vous vous êtes rap* prochée de votre mari^ mais bien par amour et tout eomme si, étant la femme d'un autre, vous fussiez devenue sa maîtresse. En vous donnant à moi, vous n'aviez trompé qu'un hommie; en vous donnant à lui, vous en avez trompé deux. — Vous m'accusez? — - Oui, je vous accuse, continua Olivier qui reprit tout l'avantage et qui feignit de ne pas voir les larmes de madame de Tarsannes, et j'ai le droit de vous accuser. Je pouvais vous compromettre, être exigeant, vous perdre; j'ai été discret, je vous ai laissé une liberté complète, j'ai vécu loin de vous, m'imposant, pour ne pas troubler votre repos, la privation de vous voir; vous me récompensez en m'abandonnant. ' —Mais que dois-je faire? s'écria Ësther désespérée. — Estber I dit doucement Olivier^ je ne vous demande rien que vous ne puissiez faire, je vous demande de continuer à m*aimer et à m'écrire^ puisque nous sommes condamnés à vivre séparés ! Souvenezvous que je suis le premier homme que vous avez aimé, et qu'en votre amour j'ai mis tout le bonheur de ma vie. Je m'étais résigné à vous voir la femme d'un autre, en pensant qne votre cœur me restait : laissez-moi

D'ESTHER. 121 votre cœur, afin de me laisser le courage de cette résignation. — Mais c'est Tadaltère que vous me proposez? — Ce n'est pas en vous donnant à un autre après vous être donnée à moi, que vous avez cessé d'être adultère. Votre amour pour lui n'a rien diminué de votre culpabilité, dit lentement Olivier. À ces paroles, Esther eut un mouvement de lionne blessée. — ■ C'est trop m'humilier, s'écria*t-elle; monsieur^ j'aime mon mari, voilà mon dernier mot. Maintenant vous êtes libre de me compromettre, de dire partout que j'ai été votre maîtresse , de le dire même à mon mari, peu m'importe. Avant que vos paroles n'arrivent jusqu'à lui, il aura reçu mes aveux. — Il vous tuera ! — Mourir par lui me sera la plus grande des joies I M. de Tessan, ne s*attendani pas à une décision pareille, demeura très-embarrassé. Mais sa résolution fut bientôt prise. Il connaissait trop les femmes pour ne pas être convaincu qu'en ce moment rien ne changerait la volonté d'Esther. Il voulut se faire une réserve pour l'avenir. — Mais, si vous aimez votre mari, dit- il à Esther, comment oserez- vous lui faire un aveu qui, en détruisant votre bonheur, détruira aussi le sien ? — J'aime mieux qu'il apprenne tout par moi que par un autre.

ISS LES ERREURS — • C'est me faire injure que de me croire capable d'une infamie pareille à celle que vous redoutez. Vous pouvez être tranquille, madame. Ce n'est pas moi qui troublerai votre repos. Je sais ce que vaut Thonneur d'une femme. A ces paroles, qu'Olivier pronon[^] avec vivacité, Esther respira. Si elle parvenait à rentrer au cbâteau de Bouquenêgre sans être vue , elle serait sauvée. Pour Olivier, il savait qu'une circonstance imprévue pouvait lui être favorable et jeter de nouveau madame de Tarsannes dans ses bras. Il se trouvait heureux du résultat de cette entrevue, à la fin de laquelle il faisait preuve de sa générosité et la donnait pour mobile d'une conduite qu'il n'avait tenue* que parce qu'il redoutait une rencontre avec M. de Tarsannes. — Il ne nous reste plus qu'à nous séparer, dit-il avec tristesse à madame de Tarsannes. Je pars le cœur déchiré: pour vous, madame, vous m'aurez bien vite oublié et vous serez heureuse. Esther se méprit au sentiment qui inspirait ces paroles, et là où il n'y avait qu'une lâcheté répulsive, elle vit une abnégation qui n'existait pas. Elle tendit la main à Olivier et lui dit : — Je n'attendais pas moins de vous. L'un et l'autre, nous sommes victimes d'une erreur. Résignons-nous. Vous aussi, vous oublierez. Vous rencontrerez uive

l'effime digne de Vous, qui Vous paiera en un tour et en un
dévouement toutes vos souffrances. Olivier baisa respectueusement la main
d'Esther, et le dernier mot de cette triste comédie fut prononcé. •^ Nous
partons, Margaret ! fit alors madame de Tarsannes, en ouvrant la porte du
petit cabinet où la vieille fille l'attendait. Mais aussitôt elle recula, non sans
surprise. Les deux pêcheurs qui avaient amené dans Tile les acteurs de cette
scène étaient auprès de Margaret. — Avec une tempête pareille, nous ne
pouvons pas partir, madame, dit Tun d'eux. Nous nous sommes réfugiés ici,
en attendant que Touragan ait cessé. Esther s'élança au dehors. Le vent
soufflait avec cette impétuosité toute particulière au midi : la foudre
grondait sourdement et les éclairs se succédaient sans interruption. La pluie
qui depuis une heure tombait à torrents venait seulement de cesser. Mais la
terre était détrempée et les arbres secoués par le mistral laissaient échapper
les grosses gouttes arrêtées sur leurs feuilles. Cette tempête avait éclaté
pendant qu'Esther était renfermée avec Olivier, et telle était leur
préoccupation qu'ils n'avaient rien entendu. — Si je ne rentre pas avant le
jour, murmura Esther avec un découragement mêlé d'épouvante, tout est
perdu ! Et, suivie d'Olivier, elle s'élança sur le rivage. Margaret fit aux deux
pêcheurs un geste plein de supk

124 LES ERREURS plications. Ceux* ci ae regardèrent en silence, et leurs yeux traduisirent le regret qu'ils éprouvaient de ne pouvoir se remettre en mer. Quelques heures avant d'aller rejoindre Olivier, Esther, pour détourner d'elle l'attention de son mari et afin d'avoir sa liberté pour la soirée, avait prétexté une indisposition. C'était une raison trop naturelle pour n'être pas acceptée. Un mari, quel qu'il soit, croit toujours à ces indispositions subites qui jouent un si grand rôle dans la vie d'une jolie femme. Lionel laissa Esther chez elle et rentra dans son appartement. Une heure après, Esther çt Margaret n'étaient plus au château. Esther était tellement absorbée qu'elle n'eut pas un moment la pensée que son mari pouvait en son absence entrer chez elle. Mais il arriva qu'au moment de se coucher, Lionel voulut savoir si elle se trouvait mieux et alla frapper à la porte de sa chambre. N'ayant pas obtenu de réponse, il ouvrit avec précaution, croyant sa femme endormie. Non-seulement la chambre était vide, mais le lit n'avait même pas été défait. Lionel était trop éloigné tie la vérité pour concevoir un soupçon; mais il éprouva une impression désagréable, quelque chose qui ressemblait à l'inquiétude. — Où donc est-elle ? se dit-il ; et traversant la chambre, il alla ouvrir un petit cabinet dans lequel couchait Margaret. Le cabinet était vide comme la chambre. Il ouvrit également la croisée, fit quelques

D'ESTHER. 125 pas sur la terrasse et plongea son regard dans le jardin. Tout y était calme, on n'entendait que le bruissement des feuilles des arbres, agitées par une brise chaude qui venait de la mer et qui, dans le Midi, est le signe précurseur de la tempête. Il parcourut la maison, n'osant réveiller les domestiques, et revint dans la chambre d'Esther. Tout à coup il aperçut, jetée sur le lit, la robe qu'Esther portait lorsqu'il l'avait laissée. — Elle est sortie, fit-il tout haut. Mais où est-elle? Tandis qu'il cherchait mentalement quel pouvait être le but de cette sortie nocturne exécutée à son insu, il aperçut un papier blanc au pied du lit. Ce papier avait dû tomber de la poche d'Esther. Lionel le ramassa machinalement. C'était une lettre dont l'enveloppe ne portait aucune inscription. Il l'ouvrit, courut à la signature et lut : Olivier. En lisant ce nom qu'il savait être celui de M. de Tesson, Lionel eut un frisson, et la lettre s'échappa de ses mains. Il la ramassa. C'était celle qu'on a lue plus haut et dans laquelle Olivier, arrivé à Saint-Laurent, y donnait rendezvous à Esther. Il y avait en tout trois lignes dont Lionel eut vite pris connaissance. Il n'en pouvait croire ses yeux et, trois fois de suite, il recommença sa lecture. Il fallut bien se rendre à l'évidence. — Mais alors, s'écria-t-il, elle m'a trompée : cet homme est son amant et à cette heure elle est avec lui.

126 LES ERREURS 11 s'appuya contre le lit pour ne pas se laisser tomber et passa ses mains sur ses yeux. — C'est horrible ! murmura-t-il . Si depuis huit jours elle ne m'avait pas dit qu'elle m'aimait, je comprendrais peut-être sa trahison. Mais accepter un rendez-vous en sortant de mes bras ! 11 s'arrêta immobile et plongé dans le plus morne désespoir. Que devait-il faire ? Se venger et mourir t mourir sans se venger ? Il était bien décidé à mourir ; il ne savait s'il devait se venger. Sur qui exercerait-il cette vengeance ? sur elle ou sur l'amant ? Peut-être Esther n'était -elle pas coupable. On ne pouvait la condamner sans l'entendre. Le seul coupable était sans doute M. de Tessen. Devait-il le provoquer, se battre avec lui ? N'était-ce pas compromettre le nom des Tarsannes, jusque-là si pur et tout à coup souillé par une femme ? Toutes ces réflexions interrogatives se pressaient dans l'esprit troublé de Lionel et le tenaient d'autant plus en suspens, que la lettre qu'il venait de trouver lui révélait un simple fait sans lui donner aucun détail. Tout à coup, il eut une ins*piration. — Si cet homme est son amant, il lui a écrit, et ses lettres doivent être ici. Et le voilà brisant les serrures, fouillant les tiroirs, bouleversant tout pour découvrir une indication. Après de longues recherches, il trouva, enfoui sous des masses de linge, un petit coffret hermétiquement fermé.

D'ESTHEB. 137 — Les lettres sont là, j'en suis sûr. ' n rentra dans sa chambre^ s'y enferma, brisa le oofiret et, après en avoir vidé le contenu composé de lettres d'écritures différentes, il commença son examen. Les unes étaient signées Olivier, les autres sœur Glaire, d'autres enfin n'étaient que les copies de celles d'Esther. En une heure, Lionel connut toute l'histoire de sa femme aussi bien qu'elle-même. IL ne pouvait plus douter de la trahison. — Elle a peur de cet homme et elle est allée à ce rendez-vous pour essayer de le désam^er. Elle est coupable ; mais elle doit être cruellement punie par l'humiliation. Il resta longtemps plongé dans les réflexions les plus douloureuses. — Je n'ai qu'à mourir, dit-il avec douleur, en se parlant à lui-même. Je ne dois me venger ni sur elle, ni sur lui. Ma mort sera d'ailleurs la plus horrible des vengeance. Il commença alors ses préparatifs avec le plus grand calme; il écrivit deux lettres, l'une pour Esther, l'autre pour M. de Bouquenêgre, les mit en évidence, et arma un pistolet. Tout cela avait été fait si vite qu'il était à peine deux heures de la nuit. — Mon père, s'il vivait, approuverait-il ma conduite? se demanda alors M. de Tarsannes. C'était un brave, lui, il s'entendait en courage. Qu'aurait-il fait?

128 LES ERREURS Cédant à une impression inexplicable, Lionel jeta le pistolet loin de lui. Jusqu'à ce moment il ne s'était pas aperçu que Torage grondait au dehors. Mais en s'approchant de la croisée, il vit le ciel sillonné d'éclairs, il entendit les coups de tonnerre et la tempête qui hurlait plaintivement et jetait la pluie contre les hautes croisées du château. — Un bon temps pour mourir, pensa Lionel» Au milieu de cette tempête, il doit être aussi facile de trouver la mort que sur un champ de bataille. Et sans songer à se couvrir, il sortit. Il eut bientôt atteint le rivage, La tempête grondait avec fureur et bouleversait les flots qui roulaient en hautes vagues à la fulgurante lueur des éclairs. Ces lumineux et rapides reflets succédant à l'obscurité profonde avaient quelque chose de lugubre, bien fait pour épouvanter les cœurs les plus fermes. Lionel n'éprouvait aucune peur. On eût dit qu'il voulait jouer avec sa douleur et affecter vis à vis de lui-même un scepticisme qu'il n'avait pas. Il continuait à penser vaguement à un moyen d'en finir avec la vie et qui n'eût pas l'apparence d'un suicide. * — Pourrait-on, avec un temps pareil, arriver à l'Ile de Bouquenène?se demanda-t-il. Il aperçut amarrée au rivage une petite barque qui lui avait souvent servi pour les promenades qu'il faisait avec Esther. Il l'attira à lui, l'examina, vit qu'elle était en bon état et, saisissant les rames, se prépara à s'embarquer. Tout à

D'ESTHÈRE. 12 coup, cette douleur qu'il s'efforçait de retenir, même VIS avis de lui, fit explosiou, et, se laissant aller sur le sable, il s'y roula en pleurant et en poussant des cris comme un enfant. Ces cris et ces larmes le soulagèrent. Puis, par un mouvement spontané, il sauta dans la barque, détacha la corde qui la retenait au rivage et se lança en pleine mer. La pluie avait cessé, et quoique le vent n'eût rien perdu de sa violence, comme il soufflait dans la direction de l'île, Lionel n'eut qu'à se laisser pousser, employant toutes ses forces à maintenir le frêle esquif en équilibre à la surface des flots. > Pendant une heure, la barque vola, tandis qu'il songeait à son bonheur détruit, et un éclair ayant tout à coup déchiré la nue, il put voir qu'il touchait presque à l'île de Bouquenêgre. Puis, au milieu de la tempête, il crut entendre plusieurs voix : il se dressa aussitôt pour mieux entendre. Soudain un second éclair lui permit de voir ce qui se passait dans l'île, et il aperçut sa femme courant éplorée sur le rivage, en parlant à Olivier et aux pêcheurs que sans doute elle suppliait de partir. A ce moment, pendant quelques minutes les éclairs se succédèrent sans interruption. Alors un cri terrible se fit entendre, Esther venait de voir son mari, debout dans la barque, les bras tendus vers elle comme pour la maudire. — Il est là, lisait tout, s'écria-t-elle en le désignant. Tous les regards se portèrent de ce côté, et on vit un spectacle horrible. La barque que montait M. de

m LES ERREURS Tanannes chavira, et le noble jeune homme disparut sous l'eau. — Sauvez -le I sauvez-le! reprit Esther avec de* sanglots, en courant des pêcheurs à M. de Tessen. Celui-ci resta immobile. — C'est impossible, madame î répondit l'un des pêcheurs. ^ — D'ailleurs M. le comte est un excellent nageur, reprit l'autre. — Mais il n'essaiera pas de se sauver. Il voudra mourir I Sauvez-le, je vous en conjure! En prononçant ces paroles, elle s'élança pour se précipiter dans la mer. Les spectateurs de cette terrible scène la retinrent, et elle tomba évanouie dans leurs bras, tandis que Margaret, aidée de l'un des pêcheurs l'emportait vers le pavillon. Olivier demeura seul avec l'autre. Ils restèrent un moment muets, les yeux fixés sur les eaux. • — M. de Tarsannes a voulu se détruire, fit gravement le pêcheur. — Mon ami, lui dit alors Olivier, la comtesse de Tarsannes désirera qu'on se taise sur les circonstances de cette triste affaire. C'est un silence qu'elle saura récompenser. Le pêcheur fit un signe d'intelligence et d'assentiment, et M. de Tessen parut visiblement tranquille* C'était un homme de prudence et de précaution.

B'ESTHER. tSl La tempête ne cessa que lorsque le jour parut. Le ciel se dépouilla promptement de ses gros nuages, le vent s'apaisa, la mer reprit sa tranquillité et ses teintes d*azur, et le soleil vint éclairer de ses chauds rayons le théâtre de ces dramatiques événements. Olivier profita de ce changement pour retourner à Saint -Laurent, d'où il repartit aussitôt pour TÀllemagne. Une heure après, Esther, pâle, défaite, et soutenue par Margaret, rentrait veuve dans ce château où, durant huit jours, elle avait vécu au sein de toutes les félicités de l'amour le plus complet. Dans le pays, le silence fut gardé sur cette aventure : on fit savoir seulement que le comte de Tarsannes avait été victime d'une imprudence, et cette explication était de nature à satisfaire tout le monde. Esther écrivit à son père dans le même sens, en le priant de revenir au plus tôt. Elle avait besoin d'être consolée. Cîe ne fut que trois jours après les faits qu'on vient de lire qu'elle se décida à entrer dans la chambre de son mari* Elle y trouva les deux lettres qu'il avait écrites avant de mourir. La première, adressée au marquis de Booquenégre^ était ainsi conçue : « Monsieur le marquis^ je suis frappé en plein « bonheur. Elle m'a trahi* Je ne me vengerai pas> il a ne me reste qu'à mourir. » Esther la lut et la brûla. Elle ne voulait pas que 80û père connût la vérité et craignait d'en rougir de

132 LES ERREURS vaut lui« La seconde lettre, un peu plus longue que la précédente^ était pour Èsther. c< Je meurs parce que vous m'avez trompé et que « je vous ai trop aimée pour me venger autrement a qu'en mourant. Vous ne pourrez pas ignorer que a c'est vous qui me tuez. Je désire que vous n'épouc(siez jamais M. de Tessan. C'est un homme lâche et c(vil qui vous rendrait malheureuse. Ne l'épousez c< pas, surtout sans être sûre de l'aimer. Vous vous c< laissez facilement prendre aux semblants de l'a« mour, et vous serez toujours la dupe de vos erreurs. « En mourant, je me demande si vous m'avez aimé « moi, ou si vous avez aimé M. de Tessan, ou bien « encore si vous nous avez aimés tous les deux, a Peut-être ne nous avez-vous aimés ni l'un ni c(l'autre, » — Gomme il se venge ! murmura Èsther, en portant à ses lèvres la lettre de Lionel. Il savait bien que c'était lui que j'aimais et que c'est pour lui seul que je passerai ma vie à pleurer. A ce moment, madame de Tarsannes était de bonne foi et résolue à porter éternellement son veuvage. Quelques jours après, le marquis de Bouquenêgre arriva pour arracher sa fille à des lieux désormais remplis de cruels souvenirs. Ils partirent pour l'Itahe et se fixèrent à Gôme. Ce fut en arrivant dans cette ville que madame de Tarsannes annonça à son père qu'elle

D*£STHEIU 133 était grosse. L'espérance d'être mère l'aida à porter son douloureux veuvage. Elle vit dans la maternité tout le fondement de son bonheur à venir et en même temps un moyen de racheter son passé. Tant que dura sa grossesse, elle fit mille projets pour Tenfant qui allait venir au monde et qui devait être pour elle comme un héritage de l'homme qu'elle avait tant aimé en si peu de temps. Enfin ^ neuf mois après la mort de Lionel, elle eut un fils qui reçut le nom de son père. Mais la pauvre petite créature ne vécut pas une semaine. Sa mort fut plus cruelle pour Esther que ne l'avait été celle de son mari. Quelque temps après elle perdit son père, et ce deuil nouveau acheva d'aigrir son cœur. Elle passa encore un an dans la solitude, dans les larmes et dans l'ennui. Enfin, un hiver, on la vit reparaître à Paris. Elle avait alors à peine vingt-quatre ans, elle était immensément riche, aussi belle que par le passé, et, de plus, elle était libre. De toute manière elle présentait un parti avantageux , et fut très-recherchée. Aujourd'hui^ la comtesse de Tarsaunes est toujours une des plus jolies femmes et la plus riche veuve de Paris. Sa maison est tenue sur un grand pied, et il n'y a aucun homme distingué qui ne recherche Thonneur d'y être reçu. On s'amuse beaucoup chez elle et elle s'amuse beaucoup chez les autres. Elle a de nombreux prétendants attirés par sa belle fortune autant que par ses beaux yeux : elle les éconduit tous très-habi8

The text on this page is estimated to be only 29.14% accurate

484 LES ERREURS D'ESTHER. lemeot et assure qu'elle ne se mariera jamais. Lorsque ses intimes lui demandent la cause de cette résolution, la comtesse lève les yeux au ciel et dit d'une voix émue : — J'ai trop aimé M. de Tarsannes pour aimer un autre homme après lui. Du reste , la chronique assure que quelques-uns de ses amis ont pu se convaincre qu'elle n'est pas inconsolable. Au nombre des plus favorisés, on cite M. Olivier de Tessan, qui a fait, il y a quelques mois, un trèsbeau mariage, et qui ne s'est pas brouillé pour cela avec la comtesse. Cette femme singulière joue bien son rôle sur la scène parisienne, et ce ne serait peutêtre pas rendre un mince service aux chroniqueurs à venir de l'histoire intime de ce temps , que de raconter quelques uns des épisodes inconnus de la nouvelle vie adoptée par la comtesse. C'est ce que nous ferons peut-être im jour. FINi

LES FIANÇAILLES SANS LENDEMAIN

The text on this page is estimated to be only 27.22% accurate

1 La Léonti n'avait jamais aimé : du moins ^ elle l'assurait, un soir d'hiver, dans son salon, à Raoul Dessertines. Elle devait chanter le lendemain la Son^ nambula au Théâtre - Italien , où elle était engagée pour la saison* Après avoir passé une partie du jour à répéter son rôle, fatiguée à la fois de Tétude et de isolement, elle se demandait l'emploi de sa soirée, lorsqu'on avait annoncé M. Dessertines. En ce moment, toute visite devait être agréable à la Léonti : celle de Raoul était une bonne fortune. Depuis un mois, elle s'occupait beaucoup de ce jeune homme. Instruit^ spirituel, avantageusement connu comme

138 LES FIANÇAILLES i ""^ écrivain, Raoul avait eu plusieurs fois l'occasion de publier ses appréciations sur le talent de la cantatrice, et, à la suite de quelques éloges trop délicats pour ne pas être sincères, des relations s'étaient établies entre eux. Un fragment d'entretien expliquera quelle en était la nature. Assis en face de la Léonti^ dans une attitude presque familière, Raoul Técoutait depuis une heure, plus encore qu'il ne parlait. La conversation venait de prendre un tour assez intime pour amener la Léonti à l'aveu qui commence ce récit : Elle n'avait jamais aimé. Cette assurance donnée par une femme de vingt-neuf ans, belle, spirituelle, artiste, accoutumée aux intrigues et aux agitations de la vie de théâtre, paraîtra étrange, car il est par le monde beaucoup d'incrédules. Raoul, lui, ne s'en étonnait pas, et n'hésitait pas trop à croire la Léonti sur parole. Il est vrai qu'il commençait à devenir amoureux et que ce sentiment lui inspirait la confiance la plus absolue. La Léonti ne mentait pas. — Si vous n'avez pas aimé, lui dit Raoul, ce n'est pas que les occasions vous aient fait défaut, car vous ne nierez pas que bien des cœurs ont battu pour vous et que beaucoup d'hommes vous ont adorée avec passion ? — Je ne crois pas qu'un seul de ceux qui me l'ont dit îai sincère, répondit la Léonti. Ce qui séduisait en moi plus encore que moi-même, c'étaient ma réputation, mes triomphes, mon talent, — puisqu'il est con

SANS LBKÜEMAIN. 139 venii qtté j'en ai. ^^ Ceux-là qui se prétendaient le plus épris auraient changé de langage, si j'avais changé de Condition. — Que ne les mettiez-vous à l'épreuve t — Et qui vous dit que je ne l'aie pas fait, même au prix d'un sacrifice ? Oui, pour acquérir la certitude que j'étais aimée, continua la Léonti, en parlant avec une volubilité tout italienne, j'ai été prête à tout sacrifier, mon avenir de cantatrice et les hommages du public, à me faire humble, petite, ignorée. Aucun amant ne m'a suivie jusque-là. Je n'ai jamais soumis à une épreuve décisive aucun des hommes qui m'accablaient de protestations, parce qu'avant l'heure marquée pour cette épreuve, j'ai toujours été désillusionnée sur son compte. — Beriez-vous prête à la recommencer ? — Je ne crois pas. — Vous ne pouvez cependant renoncer à l'amour. — On ne renonce pas à ce qu'on n'a jamais connu. — Mais vous cherchiez donc un amour impossible? s'écria Dessertines. Qui croira que dans toute votre vie vous n'avez pas rencontré un cœur digne de faire battre le vôtre ? — S'il s'en est trouvé un, il ne s'est pas déclaré, ou je ne l'ai pas compris, répondit simplement la Léonti. A ces mots Dessertines se leva, plein d'ardeur, l'œil en feu :

140 LES FIANÇAILLES — Et s'il se déclarait, fit-il, seriez-vous disposée à le comprendre ? La Léonti le regarda quelques instants comme pour lire dans sa pensée : — Che lo sa? lui dit-elle. Et elle s'arrêta, la tête inclinée sur la poitrine et le front chaîné de rêveries. Dans cette immobilité, avec ses longs cheveux noirs plaqués sur son front, ses yeux mornes, ses traits fins et déliés, ses bras éblouissants de blancheur et qui semblaient promettre de voluptueux repos^ elle était merveilleusement belle. Un peu surpris par sa réponse, Raoul n'osait plus élever la voix. La Léonti l'observait à la dérobée. Au bout d'un moment, elle se leva pour demander des sorbets. Puis elle vint devant son piano et chanta, laissant en même temps courir ses doigts agiles sur le clavier dont les notes se mariaient à celles de sa voix. Pendant ce temps, les sorbets furent servis. Elle vint alors reprendre sa place, et en offrant un à Dessertines, toujours silencieux : — Voilà de quoi refroidir votre flamme, lui dit-elle, avec un sourire plein de raillerie. A ces mots, Dessertines devint très-pâle, un éclair passa dans ses yeux. Mais il resta calme et, après avoir repoussé le joli verre de Bohême que la Léonti lui présentait, il répondit d'une voix douce, mais aussi railleuse :

SANS LKNDIBfAÎN. 141 — Je VOUS remercie, Madame, je n'en prendrai pas. Cette glace apaiserait peut-être le feu qui me brûle, comiaie vous dites, mais elle ne Téteindrait pas. Je Youa aime, continua*t-il en s'animant peu à peu^ et voilà que vous en riez avant même que ma bouche ait prononcé aucun aveu*. Je ne m'étonne pas c[ue vous ayez éloigné de vous ceux qui sont venus frapper à la porte de votre cœur. Si vous les avez accueillis comme vous venez de m'accueilllr, c'est à vous seule qu'il faut vous en prendre de n'avoir pas m comiu l'amour. Un homme de cœur, jeune, intelligent, plein d'ardeur et de passion est à vos pieds, et nonseulement vous ne tressaillez pas, mais encore vous riez de lui I Quelle femme èies-vous donc ? Il s'attendait à quelque colère de la Léonti : il n'en fut rien. — Je sui^ tout simplement une honnête femme, et veux être traitée comme telle. Ce n'est pas dans le salon d'une femme du monde que vos yeux, vos paroles, votre contenance eussent fait un aveu qui, pour être muet, n'ea était pas moins explicite , et qui suit de trop près les débuts de nos relations pour que je puisse Tautoriser et raccueillir. Voilà pourquoi j'ai été cruelle. Je reconnais cependant que peut-être il y a eu quelque chose dans ma conversation qui vous a autorisé à parler de votre amour. En faveur de ce quelque chose, \e vous pardonne, et j'espère que de voire côté v^us ne me tiendrez pas rigueur. Mainte

142 LES FIANÇAILLES nant, continua la Léonti, vous m'avez
rnooM votre cœur, je veux bien vous laisser lire dans le mien. J'ai un défaut,
un défaut épouvantable en amour et qui a effrayé tous les hommes qui ont
voulu m'aimer. Je suis difficile^ exigeante et jalouse. C'est vous dire en trois
mots tout ce qu'il faut réunir pour me plaire. Si jamais^ aimant moi-même,
je me laissais aimer, je voudrais un amour aussi profond , aussi entier que le
mien. N'aimer que moi, ne penser qu'à moi, n'avoir d'autre intérêt au monde
que moi, voilà qⁱelle serait la tâche de l'imprudent qui s'offrirait à mon
amour. Je voudrais un esclave absolu, quelque chose comme un chien
fidèle, qui, pour moi, fût prêt à renoncer à tout, même à posséder des yeux
pour le monde exté^rieur et surtout pour d'autres femmes. A ce prix
seulement, je livrerais quelques-unes des richesses dont j'ai le cœur rempli,
et tant que je serais aimée, ces richesses seraient inépuisables. Dessertines
avait écouté la Léonti avec un intérêt facile à définir, et elle s'était arrêtée
qu'il entendait encore sa voix mélodieuse, pleine de promesses, résonner à
son oreille. — Et quand il n'aimerait plus ? se hasarda-t-il à demander. —
Alors, murmura la Léonti, pour lui comme pour moi, à côté de la vie. il y
aurait la mort. Mais je l'aurais prévenu avant de lui rien accorder , reprit-elle
à un geste de Raoul. Puis elle ajouta en forme de cou

SANS LENDEMAIN. 143 cinsion : Voilà comment j'aimerais^ et comment je Youdrais être aimée. Ces derniers mots furent dits d'un ton singulier qui parut à Raoul un encouragement. — Ecoutez, Léonti, fit-il, au point où nous en sommes^ il me semble que je puis, en dépit des convenances auxquelles tout à l'heure vous me reprochiez d'avoir manqué, continuer l'aveu que je vous faisais. Je vous aime. Je vous livre toute ma vie. En parlant ainsi, Dessertines avait un tremblement dans la voix, l'ivresse dans le regard et des flammes dans le cœur. La Léonti le regardait avec émotion. La froide enveloppe sous laquelle elle avait essayé de cacher ses sensations venait de se déchirer. Elle était à cette heure où Tâme va parler et se traduire dans un regard éloquent. Mais elle voulait cacher ses impressions et parvint à se contenir. Cependant il fallait répondre. Elle répondit : — Qu'est-ce qui me dit que vous tiendrez les promesses dont votre langage est plein? Maintenant, vous êtes sincère, parce que vous êtes près de moi, dans ce salon que votre imagination poétise, en me poétisant ; mais quand vous serez dans la rue, quand l'atmosphère douce et parfumée que l'on respire ici n'agira plus sur vous, quand l'ardeur qui vous anime sera tombée, qui sait si vous ne vous repentirez pas de la déclaration que vous venez de me faire?

144 LES FIANÇAILLES — Vous VOUS plaisez à me railler! s'écria Dessertines. Que faut-il pour vous prouver... La Léonti Tinterrompit brusquement. — Me prouver quoi? votre amour? Pensez-vous qu'il me suffise de vos protestations pour y croire?.. D'ailleurs, quelle opinion emporteriez-vous de moi, si une heure suffisait à faire naître les sentiments dont vous me demandez l'aveu? 11 me faut d'autres preuves : le temps vous doimera l'occasion de me les fournir. Pour ce soir, en voilà assez : cessons une conversation dangereuse. Allez-vous-en ! En disant ces mots^ la Léonti alla prendre dans un coin le chapeau de Raoul et le lui mit dans la main. Il le reçut sans savoir ce qu'on lui donnait. La cantatrice tira le cordon d'ime sonnette. Un domestique parut. — Reconduisez Monsieur, dit-elle. Dessertines lui jeta un dernier regard plein de reproches, s'inclina respectueusement et sortit. La Léonti, une fois seule, tomba dans un fauteuil, suffoquée. — 11 était temps qu'il partit, s'écria-t-elle, en se parlant à elle-même. Je n'y tenais plus, et j'allais lui dire... Elle s'arrêta, mais elle continua mentalement le monologue commencé : — Je l'aime donc? Eh bien, oui, après? Qu'y a-t-il là d'extraordinaire? A la longue, cela devait arriver. Oh! oui, je l'aîme. Dieul que je suis heureuse !

SANS LENDEMAIN. U5 Et elle demeura silencieuse, immobile, plongée dans une délicieuse rêverie. Pendant ce temps, Dessertines, irrité contre lui-même de s'être laissé renvoyer, stationnait sous les croisées de la Léonti. Un moment^ il resta là, cherchant à se rendre compte de ce qui venait de se passer, étourdi par les bruits de la rue, se demandant s'il ne remonterait pas chez la cantatrice. Mais il pensa qu'il serait d'un fou d'aller encore frapper à sa porte, et il rentra chez lui, le cerveau brûlant et les nerfs surexcités. Son domestique lui remit une lettre qui portait le timbre de Nîmes. — C'est de Delphine, dit Raoul en se parlant à lui-même. Pauvre chère, tu viens mal à propos et je sais bien ce que tu peux me dire !.. Ces mots étaient à peine prononcés que la lettre, lancée par sa main impatiente, alla tomber sur une table, où elle resta non décachetée parmi d'autres papiers. Raoul ne voulait penser qu'à la Léonti. II Raoul Dessertines appartenait à cette classe d'hommes intelligents et laborieux qui, partis de très-bas, laissent deviner de bonne heure qu'ils arriveront 9

146 LES FIANÇAILLES trè[^]-haut. A aeise ans, on disait de lui f
c Il a de la tête et fera son chemin, b Il était né à Nlmes[^] d[^]me fkœille de
commerçants que tous les malheurs avaient frappée et dont il resta, jeune
encore, le seul héritier. L[^]éritage n'était pas lourd. Une pauvreté sans tache,
c'est beaucoup et o*est peu. Convaincu qu*avec cela on réussit partout
ailleurs que dans son pays, Dessertines avait quitté sa ville natale pour venir
à Paria. En province, on se figure volontiers qu*à Paris cei[^] taines
professions mènent vite à la fortune. Cette opinion que le succès de
quelques-uns pourrait justifier[^] si elle n'était démentie par la chute de
beaucoup d*aatres, est depuis quarante ans le mobile de toutes les jeunes
ambitions qui s'agitent loin de la grande ville et jettent sur elle le regard que
jetait le peuple d'Israël sur la Terre Promise. Il n*y a pas un jeune homme
pauvre et intelligent, ayant à se créer une position et la voulant brillante, qui
n'ait rêvé jonma* lisme, littérature, théâtre, et qui n'ait essayé de réussir par
ces professions. Que de luttes vaines I que d'efforts stériles ! que d'illusions
restées sur le champ de bataille! Ce qui est vrai, c'est que là, comme partout
ailleurs[^] chacun de dous met un billet à la loterie. Heureux celui qui a la
chance et qui gagne un lot gros ou petit l ils sont nombreux ceux qui n'en
gagnent jamais. Desseriines eut toutes les chances et gagna. A vingt-six ans,
il voyait ses dernières années de

The text on this page is estimated to be only 21.51% accurate

âANS LENDEMAIN* 147 travail conroDuéei par te succès et
eozuutcrées par une de ces poaitioii9 qui honorent un homme et
l'tmriehissent. Il convient de dire, cependant, pour son honneur» qu'il
possédait une volonté énergique doublée d'une grande patience. Il était
ambitieux, mais non pressé : tout le secret de la fortune. Puis, il avait été
soutenu pendant les dures années de lutte par ime affection sur laquelle il
s'était appuyé de toutes ses forces et qui lui avait si bien communiqué la
confiance dam la destinée et dans la certitude de réussir, que jamais son
courage ne fut ébranlé. Cet amour^ — un amour à distance, comme on va
voir, — {urotégeait Dessertmes contre les découragements amers, contre les
nuits sans sommeil^ contre les journées sans travail. Il brûlait toujours en
lui^ comme ces lampes qu'on trouve dans nos temples, veilleuses sans cesse
alimentées. Pour Dessertines, cette flamme était une espérance et ne
s'éteignait pas. Une fée bienfaisante avait consacré sa vie à l'entretenir.
Cette fée habitait au pays où étaîfl né Dessertines. Elle avait vingt ans, et se
nommait Delphine Vauzelles. ^histoire des amours chastes est toujours la
même au début, parce que l'amour, qui a tant de manières de se révéler aux
jeunes cœurs, produit toujours sur eux la même impression, en se révélant.
Celui* de Delphine et de Raoul était né du voisinage de leurs familles» de
leurs relations de tous les jours. Un soir,

148 LES PIAMÇAILLÉS Delphine, — elle avait seize ans et Raoul vingt-deux^ — avait remarqué que devant elle il paraissait ému. A son tour, elle s'était émue de cette découverte. EUe avait observé son jeune ami, et il advint que le ciel étant doux, la nuit pure, le jardin silencieux, elle découvrit tout. Dessertines était à ses pieds, les lèvres prodigues de baisers et de paroles éloquentes. — Qu'il est doux d'aimer quand on a fait naître l'amour ! s'écria-t-elle. Si cela pouvait toujours durer ! — Cela durera ! répondit Dessertines. En ce moment, il était sincère. Quelques jours après, son départ pour Paris fut décidé. Il fallait se séparer. — Quelque douleur que j'en éprouve, lui dit Delphine, je ne vous détournerai pas de votre résolution. Je ne suis pas assez riche pour vous qui êtes pauvre. Ma fortune nous suffirait si nous devions toujours vivre ici. Mais vous êtes fait pour de grandes choses, et je ne veux pas que mon amour empêche la réalisation de vos destinées. J'aurai le courage d'attendre qu'elles deviennent brillantes, puisque je dois les partager. J'attendrai quatre ans. A ce moment, riche ou pauvre, revenez chercher votre femme. Elle vous suivra, pour jouir de vos joies si vous avez réussi, pour consoler votre peine si vos espérances vous trahissaient. — Je réussirai^ s'écria Dessertines.

SANS LENDEMAIN. 149 Mademoiselle Vauzelles continua : — J'ai confiance en vous. Je crois que vous ne m'oublierez pas[^] parce que vous vous rappellerez toujours que je vous ai livré ma vie. Désormais, je ne vivrai plus que par vous, et ma vie serait abîmée si vous m'abandonniez. Écrivez-moi souvent : je vous répondrai et, dans mes lettres, je vous parlerai comme si vous étiez auprès de moi. Si quelquefois vous pouvez vous arracher à votre existence de là-bas, venez ici retremper vos forces, acquérir la certitude que je vous aime et me dire que vous m'aimez. A ces mots Sy Raoul, prenant la main de Delphine, la pressa sur son cœur, en disant : — Je jure de vous être fidèle. Delphine, sans lui répondre, le conduisit auprès de son père. — Voilà répoux que j'ai choisi : vous l'avez agréé. Mon père, bénissez nos fiançailles. Et ce fut tout. Dessertines partit le même soir. Pendant quatre ans, il ne revit qu'une seule fois la famille que l'amour lui avait donnée. Il passa quinze jours auprès de Delphine et, avant de la quitter de nouveau, il renouvela ses serments. Pauvres serments ! jamais ils n'avaient été si près d'être trahis. Raoul n'emporta pas de cette entrevue les effets qu'il en avait espérés. La première période de son séjour à Paris s'était écoulée sans autres incidents que ceux qui devaient naître de son existence tourmentée, ambitieuse[^] dési

t5« LBS PIAMÇAiLLBS reuse de rencontrer la fortune, n cherchait activement nne position, sans illusion^ sans découragement. Dur à la peine^ froid au bonheur, il se montrait par* tout où son intérêt lui commandait d'être, fier sang orgueil, affectueux sans servilité, toujours digne. Quelques protections s'étaient attachée^ à lui. Il en usait sobrement. Le souvenir de Delphine n'avait jamais cessé d'être pj*ésent à son cœur et de le soutenir» Ce souvenir était même si puissant qu'il avait mis Dessertines à Tabri des tentations qui assaillent un jeune homme exposé aux plus séduisants dangers. Enfin, il aimait avec enthousiasme. Mais lorsqu'après avoir revu Delphine, il rentra à Paris, il lui sembla qu'une chute se faisait en lui et qu'il n'aimait plus. Avait-il trouvé Delphine moins belle, moins aimante? Jamais elle n'avait réuni plus de grâces, prodigué plus d'amour, et Dessertines aurait peut-être été trèsembarrassé pour expliquer le phénomène qui se passait en lui. Au fond, rien n'était plus simple. Accoutumé à une existence pleine de bruit et avant tout intelligente, Raoul avait vu Delphine dans un cadre dont le calme et la simplicité l'avaient effrayé. Elle ne savait rien des choses qui intéressaient Dessertines. Elle était naturellement artiste, musicienne de talent, douée d'une belle voix. Mais on a beau être une femme supérieure, on n*est pas tenue de savoir à quel point de progrès ou de décadence se trouve le mouvement littéraire et artistique, lorsqu'on habite à

SANS LENDEMAIN 151 deux œnts lieues de Paris et qu'on ne lit que peu le» journaux et les liTres nouveaux* Raoul jugea Delphine inférieure à lui-même* Il le fit naturellement sans rehausser son propre mérite ; mais il oublia de se demander si^ transplantée sur un sol différent, la plante qu'il trouvait trop mal cultivée ne donnerait pas de plus belles fleurs» si Delphine à Paris ne serait pas une femme tout autre que celle qu'il connaissait. Puis il voyait dans la médiocrité de fortune de mademoiselle Vauzelles un obstacle à sa réussite, et cette pensée, maintenant que Thonneur lui faisait un de

152 LES FIANÇAILLES par Dne promesse poursuivit Raoul à Paris. A ce moment, on commençait à parler de lui, il allait dans le monde, et plus d'une fois il lui revint que dans telle famille ayant une fille à marier il serait bien reçu. Il n'osait s'y présenter, sachant bien qu'il ne pouvait contracter aucun mariage. Ce n'est pas tout : il était jeune, et si, durant les deux premières années de sa vie parisienne, séduit par les surprises d'une première affëction, il avait pu se garder contre les pièges tendus à sa fidélité, il n'en fut pas de même lorsqu'une fois accoutumé à aimer à distance^ cet amour devint moins absolu. Sa tête eut des caprices, et quelques aventures galantes troublèrent l'austérité de sa vie. Puis, il n'osait avouer qu'il était fiancé : il craignait que le mot fit rire. Un de ses amis auquel il en parlait, lui dit gaiement : — On est toujours amoureux d'une cousine , à votre âge. On ne l'épouse jamais. — Elle n'est pas ma cousine, répondit-il. — N'est-ce pas tout comme? demanda l'ami, l'ironie aux lèvres. Dans certains milieux, le sens moral baisse rapidement. Il n'est plus possible alors de mesurer exactement la distance qui sépare le bien du mal et de saisir le point intermédiaire où l'homme vertueux doit se tenir. Ce qu'il avait pris au sérieux, son amour, ses promesses, les fiançailles qu'une bénédiction paternelle avait consacrées, tout cela parut bientôt à Des

SANS LENDEMAIN. 153 sertiies de Tenfantillage, une puérilité. Il en arriva à se dire que rien ne le pressait d'épouser Delphine, qu'il pourrait bien même ne pas l'épouser et qu'elle n'en mourrait pas. Il n'osa cependant rien montrer dans ses lettres de ce bouleversement. Il se disait qu'a* vaut tout il fallait agir en homme d'honneur. Alors, si quelque remords s'élevait en lui, si une lutte de sa conscience et de son intérêt matériel se produisait, il s'efforçait d'apaiser l'un et l'autre, en se disant : a Si je dois Tépouser, je l'épouserai quand l'heure sera venue. Sinon, une circonstance imprévue me déliera de mes promesses. » Telles étaient les dispositions dans lesquelles se trouvait Dessertines lorsqu'il rencontra la Léonti. Nulle rencontre ne pouvait lui être plus fatale. À un talent remarquable, à une beauté hors ligne, — deux qualités propres à flatter l'orgueil d'un jeune homme^ — la Léonti réunissait une naïveté d'imagination et une fraîcheur d'âme rares chez une femme de son âge et surtout chez une femme de théâtre. Gomme elle l'avait dit elle-même à Dessertines, elle était difficile sur le choix du maître qu'elle voulait se donner ; elle exigeait presque la perfection. Elle n'avait pas rencontré ee maître; et c'est pour cela qu'elle n'avait pas aimé. Elle était loin cependant de nier l'amour. Tout au contraire , elle y croyait sincèrement et le cherchait sans trêve. Elle crut le trouver dans Dessertines. Il était jeune, ardent : auprès de la Léonti, sa physio».

154 LES FIANÇAILLES nomie, son geste, son langage trahissaient sa passion. Il semblait prêt à jeter à ses pieds sa vie entière, à Tenterrer dans elle, et rien ne plait tant aux femmes que l'homme qui se livre sans réserve et sans arrièrepensée. La Léonti sentit qu'elle Taimait, durant la soirée que nous avons racontée : elle s'était presque trahie, et Raoul aurait deviné ce qui se passait en elle s'il n'avait été lui-même frappé d'aveuglement par la violence de son propre amour. Il la quitta sans avoir obtenu un mot d'espoir, mais aussi sans qu'elle l'eût repoussé, et, quoique dans le doute, il caressait bien plus un futur succès qu'il ne se laissait aller au découragement. Tout ce qui précède prouve que ce n'était pas de la présomption. Comme on l'a vu, lorsqu'il rentra chez lui, le même soir, une lettre de Delphine l'attendait. Il ne l'ouvrit pas et se mit au lit, le cerveau brûlé par la fièvre. Son imagination l'emporta dans les mondes les plus fantastiques. Il se plaisait à caresser l'image de son futur bonheur avec la Léonti. Mais, entre elle et lui, une autre image se dressait, terrible, implacable^ celle de Delphine Vauzelles. Au matin seulement, il s'endormit. Le sommeil lui rendit quelque calme, et son réveil fut plus doux. La lettre de Delphine était toujours Ut, devant lui, intacte, à la place où il l'avait mise la veille. Il n'osa rester sans la lire. Elle était ainsi conçue :

The text on this page is estimated to be only 21.06% accurate

SANS LENDILLAINi 15t m J'ai une tiiile nouvde à vonft
apprendre, mon < ami : mon père est mort. Depuis hier il repose à côté < de
ma pauvre mère qu'il n'avait cessé de pleurer. « Cette mort a été soudaine,
eflfroyable. Il y a trois

tS6 LB8 FIANÇAILLES « bôrent inertes. Pas un mouvemait l
rien, rien que « rimmobilité la plus h

SANS LENDEMAIN. 151 « s'approche pour me prodiguer quelques consolations. Pauvre cher père ! Jamais il ne m'avait causé « la moindre souffrance et sa mort m'a fait verser, en «r quelques jours, dix fois plus de larmes que lui-même « ne m'en avait fait verser. a Adieu, mon ami, votre fiancée vous embrasse A peine Raoul avait-il terminé la lecture de cette lettre qu'il la porta machinalement à ses lèvres. Les douloureux accents dont elle était pleine l'avaient ému jusqu'aux larmes, en ressuscitant, dans toute sa grandeur passée son amour quelques instants auparavant prêt à s'éteindre. Comme il voulait la chérir cette adorée Delphine, et que la Léonti était en ce moment bien loin et bien oubliée ! Dessertines écrivit sur-le-champ à sa fiancée, et, dans les lignes qu'il lui envoya, il mit tout ce que son cœur régénéré lui inspira de bon, de consolant. Il était à elle pour toujours ! Il n'avait aimé et n'aimait qu'elle. Rien ne pourrait la faire oublier. Il terminait sa lettre , en annonçant à Delphine qu'il irait la voir sous très-peu de jours, afin de lui donner quelques consolations. En formulant de si belles promesses, qui devaient rassurer Delphine pour l'avenir, Dessertines comptait sans la Léonti.

The text on this page is estimated to be only 29.04% accurate

m LU fLANÇAILLbT III Frappée en plein cœur par Tamour, la Léonti éprouva d'ineffables jouissances. Dans sa vie d'artiste, chaque fois qu'elle croyait aimer et être aimée^ son premier mouvement était de s'enorgueillir de sa victoire. Au sujet de Dessertines, elle ne ressentit rien de semblable* Elle n'eut point d'orgueil^ mais une crainte: celle de ne point être assea idolâtrée. Cette crainte la confirma dans la pensée que cette fois elle ne s'illa* sionnait pas et que cet amour était véritable de son côté, sincère du côté de Dessertines. Après que ce dernier l'eut quittée, elle passa dans de doux rêves la nuit qu'il passa dans la fièvre, et au matin, tandis qu'il décachetait la lettre qui devait changer ses sentiments, elle lui écrivait. Vingt fois la Léonti recommença l'aveu qu'elle voulait lui faire et que la pudeur, Torgueil peirt-être, retenaient encore dans son cœur. Finale* ment, elle déchira tous ses brouillons et n'écrivit pas. Elle espérait voir Dessertines, le soir, au théâtre. Pendant chaque entr'acte, elle l'attendit dans sa loge: lorsqu'elle fut en scène, elle le^chercha dans la salle, et sa préoccupation était telle que, plus d'une fois, le souffleur dut venir en aide à sa mémoii*e, toujours fidèle, troublée ce soir-là. Après le spectacle, elle attendit encore, Dessertines ne parut pas,

SANS L'INDRAMEL. 19f — Il faut qu'il soit malade, se dit-elle. Pouvait-elle croire, en effets que cet amoureux de la veille fût devenu subitement indifférent ? Elle était dans les transes. Elle pensa qu'une maîtresse jalouse le retenait. Toutes les idées possibles traversèrent son esprit. En quelques instants elle connut les tortures de l'amour et pleura de vraies larmes que la passion déçue arrachait à ses yeux. Elle se calma cependant en espérant que le lendemain Dessertius serait à ses pieds. Il n'en fut rien. Alors son excitation fut au comble : elle voulait le voir à tout prix. A quatre heures de l'après-midi, elle lui envoya par un de ses gens une invitation à dîner pour le même jour. Le domestique revint au bout d'une heure, rapportant une réponse négative.* Dessertius s'excusait et prétextait une indisposition. — L'avez-vous vu ? demanda-t-elle au domestique. — Oui, madame ! — Il était seul ? — Seul. Il travaillait. — Il m'aime, cependant { s'écria-t-elle, croyant ne parler qu'à elle. Pourquoi ne vient-il pas ? Le domestique regarda sa maîtresse d'un air ahuri. Elle était debout et immobile, plongée dans des réflexions qu'on peut deviner, si ce qui précède a suffi pour faire apprécier l'état de son cœur. Il ne comprenait rien à son exclamation, ni à son silence subit. Il se décida enfin à prendre la parole.

160 LES FIANÇAILLES — Madame n'a plus d'ordres à me domier? A cette question qu'elle entendait vingt fois par jour, la Léonti revint à elle. On eût dit qu'elle sortait d'un songe. — Quoi ? Qu'est-ce ! Vous êtes encore là ! Je n'ai plus besoin de vous. Elle resta seule et eut bientôt pris une résolution. Le soir venu, après avoir laissé croire à ses gens qu'elle allait au bal, afin de détourner leur curiosité du projet qu'elle avait conçu^ elle se fit habiller, s'enveloppa dans un grand manteau et monta en voiture, en donnant au cocher l'adresse de Desseihnes. La vie de théâtre dispose aux aventures, et la résolution de la Léonti ne doit point paraître trop extraordinaire. Elle lui avait été inspirée par son imagination ardente et originale^ par son tempérament nerveux. Elle se dit qu'elle aimait^ et que puisque Dessertines ne venait pas vers elle c'était à elle à l'aller trouver. Elle ne se donna d'ailleurs ni le temps ni la peine de réfléchir. Il était neuf heures du soir. Dessertines seul, dans sa chambre, était plongé dans une lecture intéressante, lorsque la sonnette résonna bruyamment dans l'appartement. Le domestique était sorti : Dessertines courut ouvrir et se trouva en face d'une femme que la clarté pâle qui régnait dans l'antichambre ne lui permit pas de reconnaître. — C'est moi, dit brusquement la Léonti. Êtes*vous seul?

SANS LENDEMAIN. 161 Et avant qu'elle eût répondu, elle était dans sa chambre, débarrassée de son manteau : la porte s'était refermée derrière eux. Alors seulement la Léonti se demanda comment elle commencerait l'entretien. C'était assez embarrassant. Elle ne pouvait dire à Dessertines : « Je suis venue parce que je vous aime. » Bien qu'à ses yeux l'amour excusât toutes les hardiesses, elle gardait cependant, même en un pareil moment, certaines délicatesses que toutes les femmes sentiront vivement. Elle s'approcha de la cheminée et, relevant légèrement sa robe, elle présenta à la flamme qui brillait dans le foyer ses petits pieds transis. Raoul, stupéfait, ne trouvait pas une parole à dire. Enfin la Léonti ouvrit la bouche. — Avant-hier au soir, fit-elle, je vous ai renvoyé un peu brusquement. En ne vous voyant pas hier au théâtre^ nichez moi aujourd'hui, puisque mon invitation n'a pas été acceptée^ je vous ai cru fâché et je suis venue afin de savoir.... — Vous avez mal cru. Madame, répondit Dessertines en l'interrompant. J'ai été souffrant depuis. C'est la seule cause de mon absence. Le silence recommença. — Tenez, s'écria tout à coup la Léonti, vous devez me trouver singulière. Vous m'avez fait une déclaration, j'y ai répondu par un petit sermon où je vous ai parlé comme une femme bien sincère. Vous devez rire

i\$ LB8 FIANÇAILLES maintenant en vous-même, si vous comparez mon grave langage de l'autre jour à ma conduite de ce soir. Eh bien ! pensez de moi ce que vous voudrez[^] j'avais besoin de vous voir. A ces mots, Dessertines comprit tout. Il fit un pas en avant pour se jeter aux pieds de la cantatrice* Mais il s'arrêta tout à coup ; la lettre qu'il avait écrite le ma*tin à sa fiancée lui revint tout entière à la mémoire, avec les promesses qu'elle contenait. Il voulut rester fidèle à ce premier amour et résister à la tentation charmante qui venait essayer de le séduire jusque dans sa maison. Il s'arrêta un moment pour se recueillir et puiser en lui-même tout son courage[^] puis[^] d'une voix qu'il s'efforçait de rassurer[^] il dit à la Léonti : — Serais-je assez heureux pour pouvoir vous être bon à quelque chose ? En ce moment, la question était saugrenue, et aussi

SANS LENDEMAIN. M — Je doutais encore, munnora-l*il, en Ini prenant les mains. — Ne doute plus; je t'aime, lui disait*elle^ en jetant autour de son cou ces bras admirables qui l'avaient fait rêver si souvent. Au moment où il sentit qu'il allait succomber aux effluves de passion qui envahissaient tout son être, il se promit de partir le lendemain pour aller retrouver Delphine. N'était-ce pas se mettre en règle avec sa conscience? À trois heures du matin^ la Léonti s'en alla heu* reuse et confiante. En se réveillant au petit jour, Raoul était très*calme, et, fidèle à sa résolution, il s'occupa des préparatifs de son départ. Il comprenait bien qu'il n'avait plus que ce seul moyen de salut. Au moment où il montait en voiture pour se rendre à la gare, on lui remit une lettre de la Léonti*. Il eut le courage de ne pas l'ouvrir et d'attendre jusqu'à ce qu'il fût en wagon. Le train qui l'emportait se mit en route : alors il rompit le cachet de l'amoureux billet*. Voici ce qu'écrivait la Léonti : a Je suis bien convaincue maintenant que je n'avais « jamais aimé. Jamais je n'avais éprouvé ce que « j'éprouve, et je ne pensais pas qu'en se révélant « l'amour pût produire les effets que j*en ai ressentis, a que j'en ressens encore. Mon bonheur est si grand 0 que j'en suis écrasée. Je t'aime, et depuis que je t'ai

164 LES FIANÇAILLES a quitté^ ma pensée n'a pas cessé d'être
a^ec tai. Je

SANS LENDEMAIN. idS JQger froidement sa situation ? Qui pourrait le croire ? Lui-même n'en était pas convaincu. C'est ce qui Tempêcha de rebrousser chemin et de revenir à Paris. Il voulait revoir Delphine et passer auprès d'elle assez de temps pour permettre à son amour de ressusciter^ si cet amour était bien mort. Il continua donc sa route^ essayant de s'intéresser à tout ce qui pouvait le distraire, s'efforçant d'oublier ce qu'il laissait derrière lui pour ne plus songer qu'à ce qu'il allait trouver au bout de son voyage* IV Pendant les dernières années de sa vie, M. Vauaselles père avait été régisseur des biens du comte de Robernier, un des grands propriétaires du Midi. A ce titre, il habitait le beau domaine des Bnissières, situé à quelques lieues de Nîmes, sur les bords du Gardon, non loin de l'endroit où s'élève le merveilleux aqueduc connu sous le nom de Pont du Gard. Avancé en âge, veuf, séparé de son fils unique, qu'ube voca* tion exagérée peut-être par l'enthousiasme de la jeu* nesse avait entraîné vers la marine, le comte avait accordé à son régisseur nonnseulement sa confiance, mais encore son amitié. P^nsonne ne s'en montra plus di* gne que M* Yauzelles. Dans uue carrière pleine de r

I«6 LES FIANÇAILLES tentations et de dangers, sa probité était restée intacte^ sa réputation irréprochable. En mourant, le comte n'hésita pas à lui confier les intérêts de son fils^ qui n'avait pu être prévenu assez tôt pour venir recevoir son dernier soupir. M. Vauzelles ferma les yeux à son noble ami et écrivit au nouveau comte de Robernier que, jusqu'à son retour, il conservait la gérance de ses biens. Le jeune oflBcier était alors à l'île de la Réunion et ne pouvait abandonner son poste. Il répondit à M. Vauzelles pour le remercier de ses soins et le prier de les lui continuer. Il fixait en outre son arrivée à six mois de là. M. Vauzelles n'attendit pas son retour pour mourir, et Delphine se trouva tout à coup à la tête d'une fortune d'autant plus difficile à gérer, qu'elle ne lui appartenait pas. Une responsabilité pareille ne l'épouvanta guère. Elle garda son habitation (Hi dans un petit pavillon dépendant du chà^teau, n'ayant auprès d'elle qu'une jeune paysanne, sa sœur de lait, et attendit patiemment le retour de M. de Robemier. Placé au sein d'une nature vigoureuse et riante, le é&maine des Buissières, dont l'étendue est considé* nble) stf compose de vignes, d'olivettes, de terres labourables et d'un grand parc dont les beaux arbres, hauts et touffias, se voient de loin et se détachent sur le paysage un peu nu de la contrée. Au milieu du parc s'élève le château, dont la construction vieille et lourde a été dernièrement «t modernisée » et remise à

SANS LENDEMAIN. l(n Bêvd, ce qui en a fait un monument sans architecture bien définie, mais qui ne laisse pas d'être agréable à l'œil. On y arrive par une avenue de grands tilleuls sous lesquels s'abritent des buis très épais et très élevés, qui ont donné à la propriété le nom qu'elle porte. Derrière le château sont les dépendances et le pavillon habité par mademoiselle Yauzelles. De date récente, bâti en pierres blanches et en briques rouges, ce pavillon n'a qu'un étage, six fenêtres au rez-dechaussée, six au-dessus^ celles-ci encadrées dans des massifs de lierre. Enfin, il est entouré d'un petit jardinet où s'épanouissent les plus belles fleurs du monde et séparé du reste du parc par de jolies grilles peintes en vert. Tout cela revêt une physionomie charmante qui ne le cède en propreté et en élégance qu'à l'intérieur du pavillon. C'est là que, dix ans, Delphine avait vécu heureuse, à côté de son père et du vieux comte de Robemier qui, tout en maudissant les nécessités d'une éducation qui tenait son fils loin de lui, s'était empressé de chérir, comme sa propre fille, la belle enfant que les circonstances avaient conduite dans sa maison. Peut-être même, en dépit des préjugés de sa caste, s'était⁴¹ empressé de former certains projets pour l'avenir, auxquels le caractère aventureux de son fils et l'amour de Delphine pour Raoul avaient seuls pu le faire renoncer. C'est là que s'était révélé à la jeune fille cet amour qui, jusqu'à ce moment, n'avait fait qu'a^o^ter

168 LES FIANÇAILLES une félicité nouvelle à toutes celles de sa douce existence. Aussi, malgré le vide que la mort Tenait de faire en peu de temps autour d'elle, malgré les tristes pressentiments [qui l'assaillaient touchant son amour pour Dessertines, elle se plaisait dans cette demeure où tout lui rappelait de bons souvenirs. Puis, elle était attachée au sol natal, elle aimait le beau Pont du Gard, sous lequel elle s'était souvent arrêtée lorsqu'un orage soudain, comme on en voit fréquemment dans le Midi, la surprenait pendant une promenade matinale ; elle aimait les bords de la petite rivière, en cet endroit couverte d'arbres et de gazon; elle aimait le ciel bleu^ les nuits claires sur lesquelles tombent tant d'étoiles, qu'on dirait des roses effeuillées; elle aimait enfin ce pays où tout est vigoureux, l'homme, la nature, le sol, tout jusqu'aux souvenirs, qui se traduisent en poèmes de pierre, restés debout en dépit du temps et qui parlent une langue héroïque aux imaginations ardentes comme la sienne. C'était en un mot une vraie fille du soleil, et tout en elle le disait bien. Au moment où nous en sommes de ce récit, elle avait vingt et un ans, et sa beauté était en fleur. Cette beauté résidait dans sa taille haute et fière, un peu frêle en apparence, vigoureuse cependant comme tout ce qui l'entourait; dans sa tête intelligente éclairée par un regard chargé de rayons, retenue par de fines attaches à des épaules que nul homme n'avait encore vues, mais dont on pouvait deviner les

SANS LENDEMAIN. 169 fesses exquises et la blancheur; dans un buste dessiné sous le corsage comme celui de Vénus de Milo, dans ces mains mignonnes^ et enfin dans ce pied étroit et cambré, mais qui s'appuyait assez sur le sol pour indiquer l'énergie et la force. Telle qu'elle était, on sentait que cette jeune fille était destinée à devenir femme, à connaître Tamour^ à être mère, et à se compléter ainsi. Après ce qui vient d'être dit, il est facile de comprendre que Dessertines eût aimé mademoiselle de Vauzelles. En se promettant à elle, avait-il cédé à un caprice plutôt qu'à un amour véritable, s'était-il trompé sur la portée de ses sentiments, ou bien la Léonti seule était-elle coupable de l'infidélité faite à Delphine? Problème difficile à résoudre et qui ne peut s'expliquer qu'en songeant à l'extrême jeunesse, à l'ignorance, à l'inexpérience de Raoul, le jour où il avait donné son cœur. Il était de bonne foi, à ce moment; mais il ne savait rien du monde. N'est-ce pas le grand danger de ces mariages projetés longtemps à l'avance, et précédés d'imprudences* Sautilles qui le plus souvent n'ont d'autre résultat que le malheur des fiancés? Quoi qu'il en soit, Delphine l'aimait toujours. Elle n'avait eu, elle, ni tentations, ni luttes, ni regrets. A distance, Raoul possédait son cœur aussi bien que s'il eût été près d'elle : elle se consolait de l'absence, en amassant des trésors d'amour. Il n'est plus nécessaire de dire 10

The text on this page is estimated to be only 25.69% accurate

Il O LES FIANÇAILLES maintenant avec quel bonheur Delphine se préparait à le revoir. Il ne lui avait pas indiqué le jour de son arrivée, mais elle savait qu'il allait venir; à chaque instant elle s'attendait à le voir paraître, et l'espérance nouvelle commençait à sécher ses yeux encore humides des larmes du deuil passé. A Nîmes, Raoul ne s'arrêta pas. Sa famille, ses amis l'attendaient; néanmoins il se mit aussitôt en route pour les Buissières: il avait hâte d'en finir avec les hésitations de son cœur, il voulait savoir où en était l'amour dont il souffrait, et si sa peine venait de ce qu'il aimait encore ou de ce qu'il n'aimait plus. Quoiqu'il y ait plusieurs lieues entre Nîmes et les Buissières, il voulut aller à pied. Il partit au lever du jour. Un paysan, qui devait passer dans la journée près du château, se chargea de ses bagages. Il faisait froid, car on était encore en hiver, mais la route était sèche, unie et bonne pour le piéton. Dessertines allait d'un pas sûr, regardant avec une jouissance infinie les arbres qu'il retrouvait comme de vieux amis, à la même place, sur le chemin qu'il avait tant de fois parcouru. Tout en marchant, il se laissait aller à des rêveries sans fin; mais aucune ne le rapprochait de cette Delphine qu'il allait revoir. Tout reportait son souvenir vers Paris, et c'est le cœur plein de l'image de la Léontine qu'il allait auprès de sa fiancée. Triste drame qui se jouait en lui et auquel il assistait, en spectateur intéressé, tandis que les dernières assises

SANS LENDEMAIN. 171 de son, amour fi'ée roulaient sous l'influence d'une idole nouvelle qui s'efforçait de renverser Tidole andenne. Dessertines marchait depuis une heure, lorsque le soleil, après s'être levé dans l'horizon^ jeta sur la campagne un jour plus éclatant. Cette vive lumière, succédant à une clarté brumeuse^ tira Dessertines de ses réflexions. Au même moment^ le bruit d'une voiture se fit entendre derrière lui. Il tourna la tête et se trouva presque en face d'un élégant tilbury auquel était attelé un de ces petits chevaux camargues si renommés dans le Midi par leur vigueur et leur rapidité* L'attelage était conduit par un jeune homme en grand deuil dont la physionomie avenante rappela à Raoul quelqu'un qu'il connaissait déjà. Un domestique en livrée se tenait sur le second siège, laissant ainsi une place libre à côté de son maître. Quelque ardeur qu'on mette à aller à pied, et quelque plaisir qu'on en ait, il arrive qu'on ne soit pas fâché de rencontrer un véhicule^ si on a quelque espérance de se faire voiturier. C'était le cas de Raoul^ et il jeta sur la place vide un coup d'oeil qui n'échappa point au jeune homme qui en disposait. Il examina un moment Dessertines, en ralentissant l'allure de son cheval^ et le visage de Dessertines lui convint. — Monsieur^ dit-il alors, si nous allions du même côté, je serais heureux de vous éviter de faire à pied la fin de la route.

172 LES FIANÇAILLES — Je vais aux Buissières, Monsieur ,
répondit Raoul. — Cela se trouve bien. J'y vais aussi. Montez dcmc,
Monsieur. Dessertines s'empessa d'accepter, et le tilbury se remit en route.
Le silence régna d'abord entre les deux jeunes gens. Pendant ce temps, ils se
jetaient à la dérobée de rapides regards afin de mieux s'examiner. «—
Monsieur, dit tout à coup l'obligeant conducteur de Dessertines, nous avons
le même âge, à ce que je puis deviner; nous voyageons ensemble, nous
allons au mèn^e but. Ne pensez-vous pas que nous serions plus à Taise en
nous faisant mieux connaître l'on à l'autre? Pour toute réponse, Raoul se
nomma, et ce ne fut pas sans surprise qu'il vit aussitôt son interlocuteur lui
tendre la main et lui dire : — Nous nous connaissons mieux que je ne
pensais. Vous arrivez de Paris et vous allez aux Buissières voir
mademoiselle Yauzelles que vous devez épouser^ à Texpiration de son
deuil. J'arrive moi-même des colonies, où la mort de mou père est venue
douloureusement me surprendre. J'ai trouvé à Nîmes cette voiture qu'on
avait envoyée à ma rencontre^ et je rentre dans mes terres. Je me nomme
Victor de Robernier. Us se serrèrent la main, car, quoique s'étant perdus

SANS LENDEMAIN. IIS de vue depuis longtemps, ils se connaissaient de longue date, et chacun d'eux avait été un peu tenu au courant de la vie de l'autre par les lettres qui leur arrivaient des Buissières. Puis la conversation s'engagea entre eux. Les souvenirs du passé furent évoqués et les espérances pour l'avenir caressées avec complaisance. Toutefois, Dessertines ne fut pas entièrement franc et ne crut pas devoir mettre son nouvel ami au courant de son histoire avec la Léonti. Il lui laissa croire que son cœur n'avait éprouvé pour Delphine aucun changement, et accepta comme il convenait ses félicitations. — Puisque vous comptez rester quelques jours aux Buissières, lui dit Victor, acceptez une chambre au château. — Je n'osais vous le demander, répondit Raoul. — Voilà qui est convenu bien à temps, car nous arrivons. En effet, les voyageurs venaient de passer sous le pont du Gard, et un kilomètre seulement les séparait du château dont on voyait distinctement les grands arbres. Les deux jeunes gens restaient silencieux, en proie l'un et l'autre à une vive émotion. Victor revoyait ce pays après une absence de plusieurs années, et allait y trouver la place, restée vide, de son père qu'il se reprochait d'avoir laissé mourir seul. Raoul songeait à Delphine, non pas comme à une femme aimée, mais comme à un juge redouté. 40.

174 LES FIANÇAILLES Ce n'est pas en jnge, cependant, que Delphine se préparait à le recevoir. Elle n'éprouvait pour lui que les sentiments les plus tendres. Tout son avenir était dans la parole de llaoul, et jamais elle n'avait douté de cette parole. En voyant entrer dans la cour les deux jeunes gens, elle poussa un cri et s'élança au-devant d'eux, si bien qu'en descendant de voiture Raoul se trouva dans ses bras. Il retrouva Delphine aussi belle et aussi aimante que par le passé, et, dans le baiser amoureux et chaste qu'elle lui donna^ il puisa, pour une heure, Toubli-de l'amour fatal qui subitement était venu troubler le repos de sa vie. Pendant ce temps^ Victor se tenait discrètement à quelques pas. Delphine l'aperçut et, encore tout émue de soD bonheur, triste aussi de son deuil récent, elle lui tendit la main : — Monsieur Victor! dit-elle. Victor s'inclina et serra la main de la jeune flîle. — Mademoiselle, lui dit-il, nous avons souflfert la même douleur, puis tous les deux nous pleurons un père. Plus heureuse que moi, vous avez rencontré sur votre chemin un cœur prêt à vous chérir. Voulez-Tous me faire participer un peu à cette joie qui vous arrive, et me permettre de vous traiter comme une sœur? — Je le veux bien, Monsieur, répondit Delphine, touchée de ce langage. '• — Et vous, Raoul, vous ne vous y opposez pas T demanda Victor.

6ANS LBNDBMAIN. 175 -^ BfM au contraire : soyess notre ami^ notre frère à tous les deux. Ce sera le renouYeilement d'un pacte d'ttnitié, car, étant petits, nous étions déjà camarades. Il y eut une minute de silence. -^ Monsieur, dit alors Delphine, en s'adressant à Victor^ mon père, en mourant, m'a laissée responsable de vos biens : j'ai dirigé le mieux que j'ai pu vus intérêts, aidée par M. Tournai, le notaire de votre famille. Il vous rendra un compte exact de ce qui s'est fait ici depuis que vous êtes le maître. — J'approuve tout d'avance, s'écria Victor,et je vous prie, en outre^ Mademoiselle, de considérer cette maison comme la vôtre. Delphine remercia chaleureusement le jeune homme, et, tandis qu'il s'installait dans son château, elle entraînait Raoul dans son petit appartement. Là, tout était à la même place. La mort de M. Vauzelles n'avait rien changé, et Lucie^ la sœur de lait et la servante de Delphine, grasse et fraîche paysanne, vint comme autrefois souhaiter la bienvenue à Dessertines. — Si vous saviez comme on vous aime ici, Monsieur, et comme on vous attendait, lui dit cette brave fille, en pressant du bout des doigts, et non sans respect, la main qu'il lui avait tendue. Delphine se trouva enfin seule avec Raoul. — Ecoutez, Raoul, lui dit-elle, je suis libre et

176 LES FIANÇAILLES maîtresse de moi-même. Je dois être votre femme , et ceci améliore singulièrement la situation où je me trouve ici^ seule entre deux jeunes gens ; néanmoins il ne convient pas que vous habitiez sous le même toit que moi. — Victor m'a offert une chambre au château. — C'est bien à lui. De cette manière, vous serez près de moi, sans que l'oeil du monde, s'il venait à pénétrer id, puisse rien voir qui blesse les convenances. Nous nous verrons en présence de Lucie ou de M. Victor. Cependant, ajouta Delphine, avec un fin sourire, si de temps en temps vous vouliez me voir seule, je ne vous refuserais pas une audience. Cette première journée s'écoula rapidement, sans trop de gaieté, mais aussi sans trop de tristesse. Dessertines s'efforçait de ne plus penser à la Léonti et de livrer son cœur à la Delphine. Victor vint dîner avec eux et, toute la soirée, la causerie fut abondante et pleine d'intérêt, comme elle devait l'être entre. une fille de petite bourgeoisie élevée simplement, mais artiste et grande dame par intuition, un homme de ^ lettres, et un gentilhomme. A dix heures, Victor et Dessertines se retirèrent ensemble, pour rentrer au château. Ils causèrent encore quelques instants eu fumant un cigare dans le cabinet de Victor, et, naturellement, il fut entre eux question de Delphine. — Ce sera une vraie femme, dit Victor en résumant

SANS LBNDEflAIN. 111 leur entretien et en accompagnant Raoul jusqu'à la chambre qui lui était destinée. Elle a de la volonté, de l'esprit et du cœur. Puis, il lui souhaita une bonne nuit et se retira, le croyant heureux et ne se doutant guère qu'il le laissait livré aux plus cruelles anxiétés. Raoul n'aimait plus Delphine^ c'était bien certain. Mais pouvait-il le lui dire? Pouvait-il, au point où ils en étaient, rompre cette chaîne dont le temps avait resserré les nœuds? Il était homme d'honneur et, lorsqu'il se trouva calme, en face de lui-même, qu'il se fut bien convaincu que la Léonti seule avait son amour, que Delphine, avec sa beauté, sa grâce, sa jeunesse, n'avait pu conquérir autre chose que son amitié, en un mot que, pendant cinq ans il s'était trompé sur le nom véritable à donner à ses sentiments, il se dit qu'il subirait les résultats de son erreur, qu'il fuirait la Léonti, et que s'il ne pouvait l'oublier, il épouserait Delphine quand même. Victor de Robernier avait l'âge de Dessertines. A dix-huit ans, il était sorti de l'école de Brest et depuis, à la suite de longs voyages, son propre mérite, mis en relief par d'influents protections, l'avait conduit au

m LBS FIANÇAILLES grade de lieatenaat. Victor ne manquait ni d'instruction, ni d'esprit. Il était, en outre, doué d'un caractère heureux auquel les voyages avaient imprimé une physionomie toute particulière : mélange d'énergie et de bonté, de brusquerie et d'audace ^ de timidité, qui ne permettait jamais de le juger instantanément. Pour l'apprécier, il fallait le connaître, pour le connaître le voir souvent. Froid en apparence, il se livrait rarement dès le premier abord, à moins qu'il ne rencontrât un jeune homme de son âge et ne fût satisfait de la rencontre. C'est ainsi qu'il avait été plein d'aménité pour Dessertines, en le trouvant sur la route des Buissières. Tel qu'il était, et de plus ^ riche, élégant, de bonne mine, Victor devait plaire aux femmes. Durant ses voyages, il en avait vu de blanches, de noires, de jaunes, de brunes, de blondes. Il leur avait fait la cour à toutes avec succès, mais sans en aimer aucune, et en rentrant en France il eut la satisfaction de se dire, — à supposer que ce soit une chose satisfaisante, — qu'il rapportait un cœur aussi vierge que par le passé. Avoir gardé l'amour jusqu'à vingt-cinq ans, c'est être bien près de le donner. Victor le sentait lui-même, et lorsqu'il revit Delphine grandie, belle, d'enfant qu'elle était devenue jeune fille, il éprouva de singulières émotions et se mit à envier le sort de Dessertines. Sans aimer mademoiselle Vauveller dès le premier moment, il comprit tout à coup

The text on this page is estimated to be only 23.41% accurate

SANS LENDEMAIN. 179 qa'il B'aiBierah jamais d'autre femme. Ce n'était pas «B^ccH^ranioor, mais c'en était le symptôme. Que dire oieorequ'cm n'ait deviné? Ayair vécu auprès des pâles Norvégiennes, des Africaines au teint doré, des filles d'orient belles comme des statues, des créoles blanches à l'œil voluptueux, avoir comparé ces types merveilleux de races différentes et n'avoir pas aimé, est-ée à dire que l'on soit insensible ? Il était écrit que Victor aimerait une Française et il aima Delphine. Quinze jours suffirent pour l'en convaincre. Il l'aima stBS le lui dire, parce qu'il savait bien qu'il ne pouvait rien espérer. Il l'aima avec passion, jusqu'à essayer de la trouver heureuse avec Dessertînes et de n'être pas jaloux de ce dernier. Il eut pour elle des ferveur& et des adorations secrètes. En imagination, il se plut à rester prosterné à ses pieds, à la couvrir de baisers ; il vit son amour grandir jusqu'à remplir son cœur libre d'affections. Cœur, tête, sens, tout en lui se déchaîna. Vingt fois il voulut partir, oublier, et vingt fois il resta, retenu près de Delphine, et chaque fois résolu à ne pas s'éloigner d'elle et à se laisser mourir d'amour* Un mois s'était écoulé ainsi : un mois d'une vie uBilorme qui permettait à Victor de passer de longues heures entre Delphine et Raoul, puisant auprès de la première, en même temps que l'amour, la force de B*être point trop jaloux du second. Cette noble nature en était arrivée^ à force d'abnégation, à se trou-*

180 LES FIANÇAILLES ver raftsénérée» en voyant Delphine aimée par un galant homme. Toutefois^ les luttes entre sa raison et sa passion, exigeante comme toutes les passions et qae les inspirations de son cœur sacrifiaient sans cesse, étaient terhbles. Victor sedisaitquesi, pour un instant, Raoul cessait d'aimer Delphine, il s'empresserait de prendre sa place« Mais, jusqu'à ce moment, il devait rester muet. L'honneur le lui ordonnait. D'un mot, Raoul eût fait tomber tous ses scrupules, mais ce mot, il ne le prononçait pas et ne voulait pas le prononcer. Les deux jeunes gens se seraient rendu un grand service en se faisant mutuellement l'aveu de leur position : tout les poussait à se la cacher. Dans cet état de choses, ne conservant aucun espoir, Victor n'avait plus qu'une seule consolation : il s'occupait du bonheur à venir de Delphine. Pendant un mois, il était parvenu à gagner la confiance de la jeune fille. Quelquefois, en l'absence de Raoul, il s'approchait d'elle. — Etes- vous heureuse ? lui demandait-il avec un affectueux intérêt. — Bien heureuse, répondait Delpliine. Et cependant, elle avait des heures de tristesse, comme si Raoul, dans cette première et très-incomplète épreuve de la vie & deux, ne tenait pas toutes les promesses que les débuts de son amour avaient données. C'était la vérité. Ou ne commande pas à son cœur, et Dessertines avait mauvaise grâce à' vouloir faire obéir

Sans lendemain. isi sien. Plus il s'efforçait de paraître amoureux de Delphine, plus il Tétait de la Léonti. De sa bouche ne sortaient des aveux sincères et éloquents que lorsque, fermant les yeux à demi, il se figurait que c'était elle qui était là, devant lui; à la place de Delphine. De quels drames intimes le petit salon de Delphine fut ainsi le témoin ! C'était là que leurs entrevues avaient lieu. Lucie allait et venait dans l'appartement^ les laissant libres pendant de courts instants. Alors Delphine s'attendait à l'une de ces paroles dont les amoureux sont prodigues et qui vont au cœur; mais, pour Tobtenir, elle était obligée de la provoquer. — Ne m'aimerait-il plus ? se demandait-elle, en essayant, au milieu de sa tristesse, de définir ce qui se passait en lui. Et presque aussitôt, saisi de remords, il revenait, humilié, brisé, à ce rôle que les engagements du passé lui imposaient et sous le poids duquel il trébuchait à chaque instant. Laposition n'était-elle pas horrible ? Il avait abandonné la femme qu'il aimait pour retrouver celle qu'il n'aimait plus. Car, il n'en fallait plus douter, il avait rendu Tâme, cet amour si radieux à sa naissance. Delphine ne voulait pas le croire, et prenait, pour les élans de Tamour, ce qui n'était autre chose que les tressaillements du cadavre qu'à son insu elle galvanisait. Victor ne le devinait pas. Un jour Dessertines entra brusquement chez lui et le trouva les yeux pleins de larmes. Il

The text on this page is estimated to be only 26.78% accurate

*f82 LES Fiançailles *— 'Qu'avéz-vous dôic, Vîitor? vous sôittrrfz ! s'é' criâ-t-îl. — C'est vfâi, je èouflf'e. — A en ptettrr ? — Juge^en vous-iriêtile. Supposez (Jtte^nèlpîiitie 'ne vous aîm'ât pas. -^ Ce serait affreux! s*égria-t-il, et tout bas il àô'iita: Mût à'tWeu qu'il en fût ainsi J^uis il essaya âe deiinerle'sècrét'de'Vifetor. Mais Victor garda son secret. Quelqnès 'seniainès d'une existence pareille n*étaieïit guère 'propres à ramener dans le château la gaieté ^ne la mort du comte d'abord, et celle de M. 'Vaiizellée ensuite, avaient chassée. Delphine avait pris prétexte de son deuil pour rompre toutes relations avec îe voisinage. A'^ictôr ne recevait personne et né's'occu^ait que des affaires les plus urgentes. Dessertînes enfin n'avait pas même fait un court voyage à Nîmes, bôtome s'il eût craint de n'avoir plus le courage 'do revenir aux Buissières, une fois qu'il en serait sorti. ' Chacun des personnages de cette dramatique comédie, dont l'amour tenait tous* les fils, sênîblait attendre la fin d'une crise qu'on traversait sans se le dire. La situation he pouvait plus durer : elle" se dénouai brusque lûënt' et d'une' façon qtie personne, et ' Dëssertinès moins que personne, n*avait prévue. Un'tflktin^Viclor se présenta chez îlâôul au inôment où celui-ci se préparait' à desfcëiidfrB'îibni^le 8'^ëunér.

The text on this page is estimated to be only 12.66% accurate

. -^ Il .y ai uoeifei^foe çni bas. qui désire vous pito*, lui dit-il
d'une voix émue. -^ Une î^mmB ! s'écria Dessertines. e^ pâlwant. — Oui,
belle^ jeune encore, les traits tfortoMUt iiei. Victor fut dupe de puis une
teutationliori^W se présenta ,à m^ esprit .i Jl ne .^'ag^oût)de vien moins
que de prévenir Delphine^ la mettre ôur l^pas»ftffe,4e Ja,.I4Pftti- et.lui
pïouwrr«i»§i IWBdftlité de

184 LES IFLANÇAtLLÈS Raoul. Mais, à cette pensée, tout son sang lui monta au visage. — Jamais, s'écria-t-il, l'amour ne fera de moi un délateur ! Et il courut chez Delphine pour la retenir dans son appartement, afin qu'elle ignorât tout. Dès le matin, Delphine était partie pour Nîmes, où elle devait passer quelques heures. Rassuré de ce côté, il revint au château à pas lents, en faisant un grand détour et en proie à mille suppositions touchant cette inconnue qui venait d'apparaître si soudainement chez lui. Pendant ce temps, la Léonti, enfermée avec Dessertines, lui demandait l'explication de sa conduite et l'accablait de reproches, dans un langage plein du laisser-aller si naturel aux mœurs itahennés. — Ton abandon a été une injure, lui disait-elle, Ot il n'a pas eu d'excuses. Ne t'avais-je pas donné une preuve éclatante d'amour ? Pourquoi me fuir, après tes serments passionnés ? J'espérais mieux de toi, le premier homme que j'ai vraiment aimé. Mais je ne renonce pas ainsi aux promesses que tu m'as faites. D'autres femmes seraient trop fières pour venir mendier les joies que tu me laissais entrevoir. Mais moi, je ne connais pas des hontes pareilles. Tu es mon amant et je veux que tu me restes. Après cette sortie, elle s'arrêta, fixant sur Desser-^

SANS LENDEMAIN. 185 tines ses grands yeux enflammés, et, comme il gardait le silence, elle lui prit les mains et le secouant violemment : — Mais^ répons-moi donc ! s'écria-t-elle. Trouve une excuse, un mot qui puisse faire que je te pardonne. La surprise et l'émotion fermaient la bouche de Raoul. Il n*avait pas soupçonné chez sa maîtresse une telle force d'amour et il sentait mieux, devant l'expression de tels sentiments, la grandeur des siens. Les feux de la passion, attisés en lui, brûlaient son cœur, lîlnfin, son visage s'anima, ses yeux s'allumèrent, il allait parler. Il commença par attirer la Léonti jusqu'à un fauteuil, il la fit asseoir^ puis, se tenant debout devant elle^ il lui parla ainsi : — Calmez-vous, et écoutez-moi sans colère. Je vous aimais : je n'ai pas cessé de vous aimer. Mais avant de vous connaître, j'avais connu une autre femme, une jeune fille à qui j'avais donné mon cœur et promis ma main. Ce n'est qu'en vous voyant que je compris l'imprudence de ma conduite. Jene pouvais chérir que vous. Je repris donc le cœur que j'avais déjà donné : je le repris, pour vous l'offrir, à celle qui le possédait. Mais pouvais-je aussi reprendre ma parole? C'est pour y rester fidèle que j'ai fui loin de vous; je voulais vous oublier, revenir à la pauvre fille à qui j'avais fait mes premiers serments, et, malgré la cruauté

The text on this page is estimated to be only 18.50% accurate

de- l'Afi'sitbdtiOfi^ épouseep cette' enfant' qtte^nron'alMBi^
doneût tuée. — Et c'est pour la sauver que tu me tuais; moi, flt
douoement'la Léonti, des reproches dans l'aoentet des larmes dans la voix.
Puisque nous sommes deuK à te vouloir, ne te dois-tu pas à celle que tu
aimes ? Elle est jeune, elle: Toubli lui viendra. Mais, moi, qui ai connu plus
complètement les joies de ton amour,» pourrai-je vivre, en traînant des
regrets pendanttbutë ma vie ? Non^ tu m'aimes et tu ne peux me Msser.
Que m'importe cette jeune fille? Une rivale à* moi ! s'écria la Léonti^ en se
levant. Je la hais... — Taisez-vous, Léonti, elle sera malheureuse. — Alors,
tu me reviens ? — Je Jars avec toi, ce soir, continua-t-il, eti ncNis
retournons à Paris. -^ A Paris, dans quinze jours ; à Nîmes, ce scht. Pbur
venir te trouver ici, j'avais besoin d'un prétests ; une raison à donner à mon
vb;^age. J'ai traité avec ltt direction du' théâtre de Nîmes pouï» cinq
nepvésta*tions' en quinze jours^ la ^emièrre après«-demain.< lu resteras
avec moi, et nous partirons ensuite poiur Paris. -^ Soit, dit RaouJl. Une
heure après^ ils quittaient ensemble le âhètea«. Victoir, qui les épiait, se
trouva soi' leur passage. — Èh bitw I vous le voyez^ Monsieur, j'ai gagné
msf eactse, lui

The text on this page is estimated to be only 16.08% accurate

S^NS. L^N^EMAIN, iVJ Dessfiifin^, Ce dernier s'ai^giipcl^a, 4u
cq^qI;^ et Ipi seira.l^ ipaiil-r- Ne 4ites rien, encore, fit-il tou^. l)çis. Je,¥0us
—T. ÇauF'C Delj; }|iii|ip I lř^u^i^fira. Victor. Pauyre Delphine ! en. ^flfet
ÇH^ ne revint que le soir, et Victor, i)i^j)fitj[^nt, inquiet, était allé, ^ sa
rencQRjre. ^Ip voyant, elle descendit de voiture art dç Dessertiies avec
elle. Ma^, il n'entr^ da,]^ au,oi;i:n détail de nature à pprter a,ttei,nte à
l^hojçLueur du fiancé de l)elphine..I)'ailleurs quelles cçjř^miç^ç^ ppuvalt-il
^rpdiguer à, la pauvre, abanàojipi^t \i n^e dputait plus de Tintidélité de
Desjser

188 LES FIANÇAILLES tines et il en prévoyait toutes les suites. Assurerons-nous qu'il n'en éprouvait pas une secrète joie ? Qui le croirait ? L'amour, toujours un peu égoïste, n'est guère susceptible de dévouement, s'il n'est soutenu par une espérance ou récompensé par des faveurs. Sans oser se l'avouer, Victor était heureux de ce qui arrivait. Témoin des larmes de Delphine, il aurait le droit d'essayer de les sécher, et ce droit, il l'aurait seul, puisqu'elle ne pouvait prendre que lui pour confident. Et ce rôle, ne devait-il pas lui ouvrir, toutes grandes, les portes du cœur dans lequel il voulait entrer ? En arrivant à Nîmes, Dessertines n'eut rien de plus pressé que d'écrire à Victor. Quoiqu'il sentit bien qu'une justification n'était guère possible et qu'elle ne diminuerait en rien la douleur de Delphine, il ne voulait point fuir loin de cette dernière, sans indiquer la cause de son départ. Il écrivit simplement, brièvement, franchement, et le lendemain du jour où les fiançailles avaient été soudainement rompues, Victor de Robemier recevait la lettre suivante : a Je vous dois une explication, mon cher Victor, je « viens vous la donner franchement. Vous êtes mon « ami et je tiens avant tout à votre estime. En outre, a vous vous trouvez maintenant le protecteur naturel « de cette jeune fille qui, désormais, ne devra plus a compter sur moi. Car je n'épouserai pas Delphine. /

SANS LENDEMAIN. 189 « Hier, vous avez bien dû le deviner, lorsque j'ai c(quitté votre maison avec la femme qui était venue « m^y chercher. Qu'avez-vous pensé de moi ? Si vous c(avez compris ce que cette lettre va vous dire, vous « m^aurez plaint. Sûrement, vous me plaindrez après a m'avoir lu. « Je suis entraîné par des circonstances fatales pour a Delphine. J'aime la Léonti, cette cantatrice célèbre 0 que vous avez vue hier, et elle m'aime. Je n'aime « plus Delphine ou plutôt je ne l'aime pas, et jamais a il n'en a été autrement. Voilà la vérité en quelques « lignes et elle vous révèle le secret de ma conduite, a Dans une heure d'enthousiasme et victime d'une « erreur, j'ai cru à un amour qui n'existait pas en « moi. J'avais juré une éternelle foi, alors que je pen« sais qu'il suffisait de promettre son cœur, pour qu'il « restât fixé toujours à la même place. Mais un jour, « le voile est tombé, j'ai reconnu mon erreur et l'im« prudence des protestations, sincères pourtant, dont « j'ai accablé la pauvre enfant que j'avais charmée, a Cependant, pour rester fidèle à ma parole, pour ne « pas détruire un bonheur dont j'étais, hélas ! le prix, « je laissai tout ignorer à Delphine, et, en venant ici, « je voulais, amoureux ou non, l'épouser. Jusqu'à « l'heure où la Léonti m'est soudainement apparue, « ma résolution a tenu bon contre les tentations, les a souvenirs et les défaillances. Mais la Léonti est en« trée chez moi et aussitôt tout ce qui n'était pas elle 41.

IM LÈS FIANÇAILLES a disparu. Elle m'a demandé la suite du roman oom< meucé, et, pour le éontinuer, je fuis avec elle. Goma meot finlra-t*il ? je n'eu sais rien. Ce que je sais a mieux 9 c'est que je suis sous le charme, c'est «(que j'ai renoué, par des nœuds indissolubles, la a chaîne que je croyais rompue; c'est que je ne a reverrai plus celle que j'abandonne et dont la peine a me déchire moins le cœur que ne l'aurait fait la « perte de la Léonti. a Jugez-moi, maintenant, et condamnez-moi si je n suis coupable. Votre arrêt, s'il est contre moi, me a sera une peine nouvelle ; mais il ne changera rien « à ma décision. J^aurais pu retarder encore l'aveu a que je fais aujourd'hui et que vous transmettez a à celle que je n'ose nommer. Mais le masque « eût été trop lourd à porter et je n'aurais pu c mener de front deux existences , sans paraître a encore plus coupable lorsque la vérité se serait fait a jout. a Qù*êUe n*en veuille pas à sa rivale. Je ne l'aimais a déjà plus avant de connsdtre celle-ci. Je ne l'ai plus iK aimée le jour où, à mon insu, peu à peu, elle a îK cessé d'être !e mobile de mes espérances. a Ai-je maintenant le droit de vous confier le soin « de son avenir? Ce droit de m'occnper d'elle, de re« garder dans son existence, ne l'ai-je pas perdu en « l'abandonnant? A vous de le décider. En tout cas, « je sais que, si elle perd un fiancé^ il lui reste un

The text on this page is estimated to be only 29.90% accurate

SANS VENPfl^A^t). lot « lĩ^ç en Ypvi^ . i^u Bç^ilievi de ma tris^e^C;^ ç'es^ ce ^ qui ^it i^a çop^qlatqn. a Raoul D. » Cette lettre grandissait le rôle de Victor et lui donnait, plus qu'il n*s(vait osé l'espérer, le droit de iiiéler sa vie à celle de Delphine. En la recevant, il se demanda comment il annoncerait à la pauvre délaissée ral)andon définitif dont elle était l'objet. Puis il pensa (jue le moyen le plus simple était de lui communiquer }a lettre de Raoul. C est ce qu'il fit avec des précautions infinies. Delphine lut d'un bout à l'autre, et sans pâlir, son arrêt. Quand elle eut fini, elle leva sur Victor son visage pâle et calme. Mais ses forces étaient vaincues; une réaction soudaine s'opéra dans cette nature vaillante, mais trop cruellement frappéjB, et la jeune fille perdit connaissance, tandis que la fatale lettre s'échappait de ses mains tremblantes. YI Après cet évanouissement,]^elp]:li^e eut la fièvre peuflant ^^jt joijf s et dut gardef la chamJjrjB. Yjptor en profit^ pour se rendr^ à Iliiaies, afin .d y voir Pl^tines. y n'.^p^rait pas î.e rfHfteper j iji.^js sa coj^^j

192 LES FIANÇAILLES science lui dictait ces derniers efforts qu'il savait pourtant devoir être vains. Il trouva Raoul installé dans l'appartement de la Léonti. La cantatrice était absente et Victor put librement parler à Raoul. Il lui tint un discours éloquent où tout ce que son désir de voir Delphine heureuse put lui inspirer eut sa place. — Vos paroles sont inutiles, lui répondit Raoul. Tout est bien fini entre Delphine et moi. Ne cherchez pas à nous réunir. Nous ne devons plus nous revoir. — Delphine en mourra, s'écria Victor. — Mais que puis-je faire? Vous ne connaissez pas la Léonti, dit Raoul. Aussi bien que Delphine, elle est femme à mourir d'amour. Avec elle, je suis engagé plus encore qu'avec Delphine : c'est pour cela que je me dois tout à elle... D'ailleurs, c'est celle-là, celle-là seule que j'aime. — Pauvre Delphine ! — Dites surtout : pauvre Raoul ! car elle pourra m'oublier; mais moi, jusqu'à ce moment, j'aurai la triste conviction de la savoir malheureuse par ma faute. Nous sommes victimes d'une fatalité, d'une duperie de l'amour qui, après s'être mis entre nous, s'en est tout à coup retiré. Raoul s'arrêta et Victor ne voulut pas continuer une conversation inutile et douloureuse. En ce moment, la Léonti entra. A l'aspect de Victor, elle devina ce qui venait de se passer : mais, en même temps, le regard que lui lança Dessertines lui prouva

SANS LENDEMAIN. 493 qu'elle n'avait rien à craindre de sa rivale abandon-^ née : elle fut charmante pour Victor de Robemier. *- Je chante Norma dans trois jours , monsieur le comte, lui dit -elle au moment où il se retirait. J'espère bien que vous me ferez l'honneur de venir m'entendre. — Je vous le promets, Madame, répondit Victor. Lorsqu'il revint aux Buissières, Delphine était sur pied. Son visage avait repris sa sérénité habituelle^ sinon ses belles couleurs d'autrefois. Ses traits, sa parole, son geste étaient empreints d'une fermeté sous laquelle une grande résolution pouvait seule se cacher. — Vous l'avez vu? dit-elle à Victor. — Et comme il ne répondait pas, elle ajouta : — Ne manquez pas de franchise. Je suis assez^ forte à présent pour connaître la vérité. Ne me cachez rien. Sa résolution est inébranlable, n'est-ce pas? — Oui, murmura Victor. Il ne reviendra pas. — Ah ! mon cœur est mort ! Ce fut la seule plainte de Delphine, et, après l'avoir doucement exprimée, elle releva la tête. Mais elle rencontra le visage désolé de Victor de Robemier. — Ne dites pas que votre cœur est mort, s'écria- t-il malgré lui et comme emporté par la fougue de sa passion dont la plainte de Delphine avait compromis les espérances. Parce que vous avez été trompée une fois, n'aimerez-vous plus? Croyez-vous donc qu'il n'y aura pas sur votre route, dans votre vie, un homme prêt à K

The text on this page is estimated to be only 23.30% accurate

194 LBâ FIANÇAILLES tomber à yq« pieds et que rien ne pomra jdaa ciét^ehép de Youat U eaiiste cet bQmine> aeyes^eià s^e, et X6\ ou tard il se déclarera. A ces moU^ Delphine regarda fixement le jeune homme, comme pour lire au fond de sa pensée et y chercher le nom de cet amoureux dont il lui prédisait la venue. Son examen fut rapide et n'eut aucun résultat. Delphine n'avait pas compris, et ce fut d'une voix grave qu'elle dit : — Pour moi^ maintenant, il ne s'agit plus d'aimer, mais de me venger. — Vous venger ! Ah ! j'avais raison, votre coeur n'est pas mort. Vous aimez encore Raoul. — Eh bien ! oui, s'écria violemment la jeune fiUe ; oui, je Taime encore et je le hais tout à la fois. Je Paime, puisque sa perte me laisse inconsolable ; je hi hais, puisque je sens bien qu'alors même qu'il serait à mes pieds , je ne lui pardonnerais pas d'avoir eu un seul moment la pensée de me trahir. Je l'aime et voici quatre ans que ma vie est pleine de lui. Et quel moment choisit-il pour m'abandonner ? le moment où je suis seule au monde , sans défenseur pour lui rappeler sa parole, sans appui pour me venger. — Je vous reste^ moi, Delphine, et si, pour vous plaire, il fallait vous venger, je vous vengerais. Mais à quoi vous servirait la vengeance ? — Elle me sera douce, soyez-en certain. Et pour l'accomplir , je n'ai besoin ni de vous ni de vot

SANS LENaEMAfN. IM Yùwmimi, swt lequel œpendant je ne eesse de oompter. Je me yengerais seule et sans effusion de sang, ajouta Delphine^ avec un sourire triste. Voiei ma réso^ lution. Elle est aussi inébranlable que la sienne et je Tai bien méditée. N'essayez donc pas de m'en faire changer. Dès demain^ j'entre au théâtre. — Au théâtre, fit Victor stupéfait; mais je ne vois pas... — Comment cela me venge? Vous allez le comprendre. Pourquoi Dessertines a-t-il aimé cette femme^ si ce n'est pour son talent de cantatrice, pour les applaudissements et la gloire qu'elle en tire ? Son amour a été de l'orgueil, soyez-en sûr. Il est fier d'elle parce qu'elle est l'idole d'une foule que sa voix subjugue et charme. Mais qui vous dit que, le jour où la foule ne l'idolâtrerait plus, elle verrait toujours à ses pieds celui qui m'abandonne pour la suivre? Voilà ce que je veux savoir. Eh bien î moi aussi, j'ai une voix. On me Ta dit souvent. J'aurai du talent et, en attendant, je veux, dans trois jours d'ici, chanter à côté de ma rivale et lui ravir, sous les yeux de son amant, les couronnes qu'on prépare pour elle. Ces paroles avaient été prononcées brièvement, avec feu, mais en même temps avec un calme qui disait toute l'énergie du projet qu'elles trahissaient. Victor de Robernier, quoique terrassé par la surpris**, n'éleva pas une seule objection contre le plan de Delphine, et celle-ci, pour lui prouver qu'elle ne se chargeait pas s

196 LKS FIANÇAILLES d'an fardeau trop lourd , se mit au piano et chanta. Elle avait dit vrai. Sa voix était belle, souple, étendue. Elle ne manquait ni de science, ni de méthode. Elle avait eu d'excellents maîtres et^ grâce à leurs leçons^ elle pouvait, sans en prendre de nouvelles, monter sur un théâtre, et chanter les rôles qu'elle savait. Cependant, de là à égaler ime artiste comme la Léonti, il y avait des abîmes. C'est par ce côté que Victor essaya de la détourner de son projet. — Je n'invoquerai pas, pour vous empêcher de prendre un aussi violent parti, le respect que vous vous devez à vous-même et le soin de votre propre dignité. Mais considérez avec moi un autre obstacle que vous n'avez pas prévu. Qu'arrivera-t-il de vous si la Léonti vous écrase dans son triomphe, si, au lieu de la dépasser, vous ne l'égalez même pas^ si les couronnes que vous voulez lui enlever vont toutes vers eUe ? — Ma dignité n'a rien à craindre, ni sur un théâtre, ni ailleurs. J'ai été honnête jusqu'ici, je m'en souviendrai partout. Quant à votre question , elle touche le fond même de la lutte que je vais entreprendre. J'ai l'espoir -de vaincre. Mais si j'étais vaincue, je reviendrais ici, aussi calme dans ma défaite que dans un succès, si le succès m'arrivait... — Eh bien I reprit alors M, de Robernier, en mettant des supplications dans son geste et dans sa voix et en prêtant à son accent toute l'émotion qui débordait de son cœur, puisque la réalisation de votre dan

SANS LENDEMAIN. 197 gereux projet n'aurait d'autre résultat que de vous ramener plus triste, plus abimée, plus meurtrie, dans cette calme maison, ne l'abandonnez pas, restez-y^ et si, pour vous y retenir, il vous fallait l'assurance que vous n'y serez pas seule, que vous y vivrez entourée, servie^ aimée, respectée, laissez-moi vous donner cette assurance. Je vous aime, continua Victor avec une éloquence juvénile et passionnée, et je ne vous l'aurais pas dit, si je n'espérais par là arrêter l'exécution d'un dessein que je ne puis approuver. Je vous aime, et dès à présent je vous offre, pour le jour où vous voudrez les accepter, ma fortune et mon nom. Ils sont à vous, Delphine. Aujourd'hui comme dans dix ans, vous pourrez les demander. Je suis votre esclave, et c'est cet esclave qui vous demande de rester, au nom de l'avenir qu'il vous offre, au nom du passé que vous pleurez. Dès le début, le langage de Victor avait ému Delphine jusqu'aux larmes ; mais elle était loin de s'attendre à une conclusion de ce genre. En entendant cette déclaration si claire et si noblement faite, elle crut à un rêve. Elle ressentit dans son cœur une de ces se* cousses violentes qui renversent tous les sentiments anciens pour les faire disparaître et céder leur place à de nouveaux. EUe comprit qu'elle aimerait M. de Robemier. N'était-ce pas l'aimer déjà? Mais après avoir qualifié d'orgueil l'amour de Dessertines pour la Léonti, elle n'était pas femme à faire taire sa fierté

The text on this page is estimated to be only 10.98% accurate

native et à accepter aiosi.qa, reiiq[>laQj^t, 9lprft.n)èiQfi. que ce
rei^plaçant s'appelait, le comt^ 4^ I^ober* nier. — Vous êtes un généreux
ami, mpn seul smij» lui ditrelle, mais vous me iex^e% des discours qui me
bou^. leveJRsent^.A cette heure. Je ne puis, vou? répondre,. Je ne sais, Qù,
j'en suis, j'ai besoin d'y voir clair ep.mpir meme ; sortes;,.. laisseaj-moi, jp
youscq: griQ* Et, bri9ée par cette scène, elle alla,a'(^nfei?Qer d^s sa
cbambrC) tandis que le Qomte rentrait a|i. château, en pBoip à mille
agilta]tioi>s.mélangéi vos, ordres, j^ iQs.exi^çij^eii.ia. {}),ejlphjne
l'embrassa. --. Je ce t'avais pas mal jugée , tu e* digiji^ die. ta jxme, fiit-
eUep Pips elle ajouta, :. NojU3. partons ce souç poun IJ^^io»^, et de là pour
u^ lot^g ^^J^^S^ ; U f^^t q^ tohut le DQLondefici, l'ignore.

The text on this page is estimated to be only 26.66% accurate

El* Ltttiie sortit, sans adresser à. sa maîtresse une seule question. Restée seule, Delphine se composa ra^ pidement un bagage d'objets indispensables; elle se munit de quelques bijoux qui lui venaient de sa mère, de l'aident dont elle pouvait disposer, et lorsque tout fut prêt, lorsque Lucie lui eut annoncé que les dispositions étaient prises pour que leur départ s'effectuât à l'insu de tous et leur route en sûreté, elle écrivit à Victor de Robemier la lettre suivante qui devait lui être remise le lendemain matin. « Vous êtes un noble cœur, Victor, et je ne puis « rien vous dire qui vous exprime mieux ma gratitude. Vous m'avez offert tout ce que vous pouviez « m'offrir, et si, au lendemain d'une catastrophe qui ((laisse mon âme amèrement blessée, je me sentais capable de répondre à votre dévouement par un ((amour susceptible de l'égaliser, j'aurais accepté vos « offres. Mais, à cette heure, rien de ce que je pourrais vous donner n'est digne de vous, parce que, « dans vos bras, je penserais encore à l'autre, à celui « qui me délaisse. Vous le voyez, je suis franche; mais pour l'être jusqu'au bout, je dois vous dire à l'espérer. Ce que je refuse aujourd'hui, je l'accepterai peut-être plus tard, mais après avoir satisfait à mon besoin de vengeance qui m'obsède. Pardonnez-moi ((ces colères ^vous prouvent la grandeur de mon incertitude et n'essayez plus de me détourner de mon projet »

200 LES FIANÇAILLES «r que j'ai conçu, je 9erai inébraslable. Je suis horiia blement volée. On m*a pris le cœur que j'avais a conquis. Je ne veux rien faire pour le posséder ena core ; mais je ne puis m'en laisser dépouiller sans (c crier, sans pleurer , sans montrer enfin , à Tigrat « qui me quitte, la profondeur de la blessure qu'il « m'a faite. Un jour, ce sera ma vengeance. Et puis, « n'ai-je pas besoin de vous mettre à l'épreuve, de sa« voir si votre amour n'est pas de la pitié ? Ainsi donc, a je pars, et dans trois jours, c'est à côté de ma rivale « chantant Norma que je veux chanter Adalgise. Les « rôles seront intervertis. Pour le spectateur, c'est c< moi qui serai la suppliante, la malheureuse; mais « pour elle , pour lui , je serai celle qui fait trembler « les coupables et les traîtres. Ne croyez pas que je « sois folle. Mais vous connaissez l'ardeur du sang « méridional qui coule en moi. J'ai vécu sous le soleil ((et il m'a chauffé le cerveau. a Ne cherchez pas à me revoir avant l'exécution « de mon projet. Jusque-là, je serai invisible, et « dans trois jours vous pourrez juger de quoi est « capable une femme qui veut punir avant d'ou« blier. » Le lendemain, à l'heure où Victor lisait cette lettre, Delphine était à Nîmes et, accompagnée de Lude, elle se présentait chez le directeur du théâtre. En voyant

SANS LENDEMAIN. 201 entrer dans son cabinet une jeune fille en grand deuil, accompagnée d'une femme de chambre^ le directeur se leva, offrit des sièges et attendit. — Monsieur^ lui dit Delphine, je désirerais chanter sur votre théâtre. — En amateur, sans doute ? car différemment tous les emplois sont remplis. — En amateur, soit, répondit Delphine : nous verrons ensuite. En province , les directeurs de théâtre ont souvent des offres pareilles. Tantôt c'est un fils de famille qui veut inquiéter un père récalcitrant en le menaçant de monter sur les planches; tantôt un chanteur de salon qui veut essayer sa voix dans un milieu pins imposant. Des faits pareils constituent toujours une bonne fortune pour un directeur qui sait en profiter et spéculer habilement sur la curiosité publique. Loin d'être repoussée , la proposition de Delphine fut donc accueillie sur-le-champ par l'impresario. — - Voulez-vous, Mademoiselle, lui dit-il, me donner un échantillon de votre voix? Et en même temps, il ouvrait un piano qui se trouvait dans un coin du salon. Delphine alla s'asseoir devant l'instrument; les touches résonnèrent sous ses doigts et, d'une voix vibrante et douce à la fois, elle commença le grand air que chante Adalgise à la fin du premier acte de Norma. — C'est très-beau, Mademoiselle, lui dit le direc

The text on this page is estimated to be only 19.44% accurate

*102 LES PIANOAILLEâ 'tetir, lorsqu'elle etit terminé, '^t je suis
'prêté vous •confier ler6le qui vous conviendTa. — Celui que je viens de
clMUter ? — 'Quoi ! TOUS chanteriez Adàlgtse î — Pourquoi pas ? —
'Mais à côté de la Léonti dans le rcMe de Norma ? — J'essaierai, Monsieur
! Le directeur réfléchit un moment. ^La première chanteuse de son théâtre,
celle qu'il jugeait la moins radigne de donner la réplique à la Léonti^ ne
valait certainement pas la jeune fille qu'il venait d'entendre. Trois jours le
séparaient encxîre de la première représentation de la Léonli. C'était plus
qu'il n'en fallait^ vu l'intelligence delà jeune débutante, pour la préparer à
figurer, sans trop de désavantage, à côté

The text on this page is estimated to be only 17.80% accurate

— 'AUotis, '«Mit ttiaréhéra/répofidit'te^ directeur, qui toyàlt à s&a s^yéctaéte Ufa d»uMe attrait pour le '^blic. A'pti^pos, deinanda-t4l, quel'nmn mettrrtnsn»ûs stoTaffiehé? '*- Mademoiselle Stéjhen, répondit Delpiiiiite, qni «er rappela le nom de sa'mère. ■ Étte passa = les • trois jours suivants , enfermée avec Luèie dans Une èhambrede l'h^ôtel, ne recevant qtie le directeur du théâtre ^jui' venait Faider de* ws conseils. Le soir, elle allait à ïa répétitiofioù son travail se trahissait dans les progrès qu'elle faisait chaque fois. Au jour voulu, elle était prête. Dès la veille, de grandes affiches placardées par toute la tîlle annonçaient la solennité musicale' qui se pl^éparaît. Tout le pubKc dilettante était en aussi 'granfd émoi' que deux années auparavant, alors que TAhOni avait 'passé par Nîmes. On savait que la Létoti étiât une grande artiste. Qaèlques*-uns l'avaient èirteddue à ^ Paris ou à Londres; et, pour celte foule ' fehoîsie qui dans les grandes comme dans les petites ville* s'intéresse aux choses du théâtre, l'entendre po«r ' iaf^^remière oif pour la seconde fois, était une grande •'itte.- Mai^ce qui n'excitait pas moins la curioaté/ c'était une petite note traitreusement glissée au bas de l'affiche et' ainsi conçue : ce Pour cette fois «enlement, "«'littàdeinoteéll€f Stéf)hen, artiste amateur, remplira le * « tôle d*Adàl^ise. » Personne dans Nimes ne connaisl»liitrinadentoîîselle Stéphën; G'en étàitasisezionr fieâre

204 LES FIANÇAILLES travailler les imaginations et les langues. Le soir désiré parut enfin au grand contentement des impatients. De bonne heure la salle était pleine. Dessertines^ qui avait beaucoup d'amis dans la ville et dont tout le monde connaissait la liaison avec la grande artiste, sans en deviner les péripéties, s'était placé au fond d'une loge, d'où il pouvait diriger les applaudissements. Quant à Victor de Robernier^ arrivé des Buissières le même jour^ il s'enferma dans une petite baignoire d'avant-scène, caché à tous les regards^ à cause de son deuil. A sept heures, l'archet du chef d'orchestre donna le signal, et l'ouverture^ longuement étudiée par les musiciens, laissa entendre toutes ses beautés. Puis le rideau se leva. Norma entra à la troisième scène. Lorsque la Léonti parut dans son majestueux costume de druidesse, pâle, les cheveux épars, l'œil inspiré, il n'y eut qu'un cri d'admiration, et avant qu'elle eût ouvert la bouche, les applaudissements éclatèrent. Elle chanta de sa belle voix, avec une passion que l'art infini qu'elle mettait dans son jeu accusait davantage. Elle gagna la salle du premier coup, et lorsque, à la fin de la scène, elle sortit pour ne rentrer qu'au second acte, son succès était assuré. Delphine parut alors dans le rôle d'Adalgise. Elle n'avait été présentée à sa rivale que quelques instants avant le spectacle ; mais elle venait de l'entendre, et son tempérament d'artiste avait fait taire la haine

SANS LENDEMAIN. 05 amassée dans son cœur. Encore éblouie de l'admi-*rable talent qui venait* de se révéler à elle, elle entra en scène, pâle non pas à cause de son rôle, comme la Léonti, mais parce qu'une émotion terrible faisait trembler son corps. De toutes parts, on se pencha pour la mieux voir; deux mille regards se fixèrent sur elle et toutes les oreilles attendirent. C'était ce qu'on appelle une salle froide. Si les battements de cœur pouvaient s'entendre, en ce moment, on aurait entendu trois cœurs battre avec une violence extrême. D'une part^ c'était Delphine aux prises avec un public dont il fallait conquérir les suffrages; d'autre part, c'était Dessertines qui venait de reconnaître la délaissée et qui frissonnait sous les coups d'une irrésistible terreur; enûn, c'était Victor de Robernier qui, dans le fond de sa loge obscure, serrait sa poitrine avec une force convulsive. Delphine ouvrit la bouche, et les premiers sons qui sortirent, paralysés par la crainte, furent faibles. Elle le sentit, et crut qu'elle allait devenir tout à fait muette. Mais, au même instant, il lui sembla que le public comprenait son émotion, que les regards fixés sur elle devenaient plus sympathiques. Ce fut comme un coup d'éperon. Son front se redressa, ses yeux brillèrent; elle était seule en scène; les planches, le décor, tout lui appartenait: elle fut rassurée. Alors elle mit toute son âme dans sa voix, qui sortit de son gosier pure, belle, fraîche, et charma les spectateurs. Une fois que les premiers 12

The text on this page is estimated to be only 13.25% accurate

l[^]saTps [^]»r[^]t écbté, miphioeifijt /ÇAÇoi[^]e, plus A l'Aise. Elle
put. laisser [^]piirer les qualités qui di[^]tioguaieut sou talent. I[^].fxaiclxe.qr
cje.fia ypix [^]t surtoi[^]t rem[^]r qu4e et,4[^])xuisitjQ|at ce que sou
ipexpériçu^{^^}e aur.ait pu avoir de.fâcheux. ðii*3omme[^] il, se trouvait
qjgu?.,si Dçl[^]hiue n'avait pas la scieuce de la L[^]puti, elle[^]ayait , nçe, voix.
plus. (dp[^]ce et-pljas tendre. Le public s'en.[^]usjias[^]a,. se monta, pç[^] à. peu
et iie cherelia. plus qi;i[^] l'occasion d'applai;i*iir*» Pç[^]pjbine sut la,
fouruinci[^]r ,[^],][^].a[^]èredont elle cj^{^^}ta la cavatiue qiui.tennioe ,jle premier
.aote. Elle chanta, en artiste. On, devinait U[^]e étoile future pour le
th[^]âtre[^]pù les étoiles onl; besoin, d'être, brillâtes à cau[^]c. de leur . peu

The text on this page is estimated to be only 23.29% accurate

— Lâisâez-riior/iiiiofl anii; dit-ellë, il Aiùt que Lnde reiilette uti'iiëu d'ordre dans ma toilette. — Je Taitrie! je l'^aime! s'écria le {(auVre g^uiçoii, une fois dehors. Il faut que je Ik ramène aux Buissières et que je la sauve d'elle-même. Pendauf ce temps^ la Léôûti était, elle aussi, dans sa loge, fiévreuse, encolérée. — ^ Cômrii'eut', s'écîâit*elle en serrant les poings et en' s'àdresssint' àù directeur silencieux, vous m'aunoncet â' votre public avec ffacaë; de toutes partis on dit de moi des merveilles, on conçoit tant d'espérancesque, poui' les réaliëër, je me vois obligée à' des prodiges^ et^ pour me seconder, vous me donnez une Adâlgisë qui* chaiite miéu* que moi? — Oh ! Jffâdfeime ! ihùrm^ira* lô directeur, avec un sourire qui traduisait son incrédulité. lia' Léonti' se mordit les lèvres : elle aVait été un peu loin dans son dépit. — Mais enôn quelle est cette femme? demanda-li^lie . -^ Une débutante, une simple débuliani»^ ignorée du public il' y a une heure, et certainenient je ne pouvais pas prévoir qu'à' vôtre côté elle obtiendrait un succès pareii. Ali wlétâe mbtiieut, Dessértinés entra, non: m

208 LES FIANÇAILLES Dessertines aperçut le directeur et fit signe à la Léonti qu'il ne pouvait parler devant un témoin. Saisi nu passage, le geste fut compris et le témoin sortit. — Oui, continua Dessertines, cette femme qui vient de t'enlever ton succès, c'est elle, la femme que je devais épouser et que j'ai abandonnée pour te suivre. Tous les traits de la Léonti se décomposèrent à ces mots et se couvrirent d'une terreur pareille à celle dont Dessertines avait été saisi en voyant Delphine paraître sur le théâtre. — Comme elle l'aimait ! murmura-t-elle, et comme elle se venge ! Puis, par un mouvement naturel en ce moment où la peur l'envahissait, elle attira Sun avant dans ses bras et lui dit : — Tu ne me quitteras pas au moins pour retourner vers elle ? — Je ne te quitterai jamais, répondit Raoul. — Merci ! Maintenant je n'ai plus de crainte, et tu vas voir comme je vais l'écraser cette audacieuse, fit la Léonti avec une fierté superbe. — Par pitié, ménage-la, murmura Raoul. La Léonti le regarda, et lui montrant la porte : — Si tu l'aimes encore, va-t'en. — Non ! non ! je ne l'aime plus. Le second acte commença et les deux rivales furent en face l'une de l'autre. Nous n'analyserons pas les

wSANS LENDEMAIN. 209 sensations qu'elles éprouvèrent.

D'après ce qui précède, on les devine toutes. Un fait à remarquer, c'est que Delphine, qui tenait un rôle de suppliante, eut, au moment même où il lui imposait le plus Thumilité, des regards écrasants pour celle qui était venue lui enlever son bien. Tout le succès fut pour cette fille si originale et si hardie. Elle séduisit ses auditeurs, en troublant de plus en plus la Léonti, qui ne répondit pas à leur attente. A la fin de la pièce, Adalgise était montée au premier rang; Norma était descendue au second. Delphine obtint un triomphe éclatant, un de ces triomphes qui restent dans la chronique d'un théâtre, en un mot, celui qu'on réservait à la Léonti. Les bouquets couvrirent les planches ; les couronnes s'abattirent à ses pieds. On les avait tressées pour la cantatrice italienne. Delphine eut tous les hommages. Puis, au milieu du bruit, des bravos, des cris, le rideau tomba; alors les gens du théâtre l'entourèrent, le directeur en tête. On l'embrassait, on la félicitait, on lui pressait les mains. Au milieu de cette ovation, il lui sembla voir passer Dessertines, triste, honteux, fuyant son regard. — Je me suis donc vengée, se dit-elle, quand elle fut seule... Suis-je plus heureuse? suis-je consolée? Non ! non ! je souffre. Oh ! la paix ! le repos des jours passés. Je veux la solitude et le calme. Mille pensées confuses se pressaient dans son cerveau; elle appelait Victor, Lurio; elle les demandait 13.

2fO LÉS FIAI^ÀILLÈS et iîê ëtaieût i côté d'elle. Elle n'y voysii plus : elle plèùraii, elle treniblait, et, ehën, elle se renversa cbnvulsivèmeni eu arrière ; — î^artons ! piahons ! iit-elle, et elle perdit connaissance dan^ les bras de Lucie. — ie le savais bien, s'écria Victor, qu'elle voudrait partir ! vite, Lucie, un châle I Ma voiture est à la porte. Envelopper dâiis iin manteau là pauvre Delphine, inerte comme liri cadavre, la déposer dans la voiture, faire monter Lucie auprès délie, ihonter ensuite après avoir donné ses ordres, tout cela fut rapidement exécuta. l)êux heiu'es après, bii arrivait aux Buissières, et Delphine, un peu ràniinée par les soins de Lucie et de Victor, pouvait, malgré sa hiiblesse, leur sourire iet les remercier. Pendant le reste de la nuit, Lucie veilla sur elle et Victor se tint dans une pièce voisine. Delphine souffrait plus encore des suites de ses émotions que du mal occasionné par le départ de Âaoul. Vers le matin, elle reprit si complètement connaissance qu'elle appela Lucie et lui demanda où était Victor. — M. de Robernier n'a pas quitté la maison, Mademoiselle, répondit Lucie; il a envoyé son domestique à Nîmes chercher un médecin. — Il m'aime ! c'est bien vrai ! murmura Delphine. Delphine voulut le recevoir. Elle quitta son lit, se fit habiller et se mit au coin dû feu dans un

SANS LENDEMAIN. 21
i
fauteuil, Lucie répara le désordre de la chambre et abaissa les rideaux de alcôve. Elle ouvrit ensuite la porte et fit signe à M. de Tlobernier qu'il pouvait entrer. — Ah ! vous voilà donc mieux poissant, dit-il, en recevant en plein cœur un sourire qui, malgré la tristesse dont il était empreint, semblait dire qu'il ne fallait pas perdre espoir. — Je n'ai pas voulu mourir, répondit Delphine, et me voilà. Tout le désordre qui s'est opéré là, — et elle montrait son cœur, — n'est pas réparé; mais le temps et le calme seront mes meilleurs médecins. Celui qui va venir ne comprendra rien à mon mal. Il viendra trop tard, d'ailleurs. — Trop tard ! s'écria Victor alarmé. — Ne suis-je pas en voie de guérison ? Je vous le répète : je n'ai pas voulu mourir, parce que je vous eusse laissé malheureux. Je ne pouvais vous laisser malheureux, après tout ce que vous avez fait pour moi. Vous avez été bon, compatissant, délicat. Vous avez compris ce qu'il y avait de faux dans la position d'une pauvre fille de vingt-deux ans, seule, trompée, tant que vous avez vécu ici, me sachant aimée, il n'est pas sorti de votre bouche un seul mot pour me parler de votre amour, et vous ne m'en avez parlé que lorsque vous avez eu besoin de me convaincre que, malgré l'abandon de l'autre, je pouvais encore goûter les bonnes joies de la vie. Et vous avez eu raison, car

212 LES FIANÇAILLES il est quelquefois bon de vivre, — ajouta Delphine, en voyant pénétrer dans sa chambre les premiers rayons d'une belle journée de printemps. On ne meurt pas toujours à la suite d'une secousse qui semble briser le cœur, continua la jeune fille, tandis que M. de Robemiep Fécoutait avec ravissement. On ne meurt pas surtout quand l'abandon qui pouvait tuer prouve tout à coup l'indignité de celui qu'on a aimé et révèle d'autres trésors d'amour. J'ai vécu , Victor , j'ai vécu pour vous. Si donc un cœur éprouvé, meurtri peut - être , mais disposé à guérir, ne vous fdt pas peur, descendez les degrés du mien et, tout au fond, vous trouverez une place libre; si elle vous convient, restez-y. — Merci I merci I murmura Victor, le visage baigné de larmes de bonheur. Delphine reprit : — De tout autre je n'eusse rien accepté. De vous, je puis tout recevoir. Vous me connaissez bien et vous ne me soupçonnez pas d'ambition. Jamais je n'avais désiré la position où vous allez me mettre ; mais, en l'acceptant, je prouve ma reconnaissance par l'unique moyen qui soit en mon pouvoir. J'en suis le prix, et c'est le seul que je puisse vous donner. Victor prit la main de Delphine et y déposa un baiser. Puis, ils se regardèrent quelques instants, et si Victor ne dit pas à Delphine tout ce que son cœur contenait d'amour, c'est qu'il en fut empêché par la

SANS LENDEMAIN. 213 présence de Lucie. La pauvre enfant, fatiguée par une nuit sans sommeil, s'était assoupie dans un coin; mais elle n'avait pas quitté la chambre. Ainsi l'avait voulu Delphine. Victor se leva et sortit lentement. Il voulait être seul. Aux heures de joie, le recueillement et le silence ont pour les grands cœurs d'ineffables voluptés. Dès qu'il fut sorti, Delphine, malgré sa faiblesse, quitta son fauteuil, s'agenouilla à la place où Victor s'était agenouillé devant elle, et, le regard fixé sur le crucifix d'ivoire, dont le corps blanc jaunissait sous les premières et pâles clartés du jour, elle pria. — Mon Dieu, dit-elle, faites que je le rende heureux. Dans une heure de douleur, j'ai été folle, orgueilleuse et méchante. Mais je veux maintenant être une femme nouvelle, tout oublier pour ne me souvenir que des nouveaux devoirs dont je viens d'accepter le fardeau. — Puis, à voix basse, elle pria pour celui qu'elle ne voulait plus aimer. Nous ne nous chargerons pas d'expliquer la brusque décision de Delphine. En acceptant la main de M. de Robernier, au lendemain du jour qui la faisait veuve même avant le mariage, avait-elle cédé au dépit, à la crainte de demeurer seule dans la vie, sans appui ni secours, ou bien aux sentiments que la noble conduite de Victor avait réveillés en elle ? A d'autres de le dire. Pendant que son mariage se décidait ainsi, Desser

214 LES FIANÇAILLES tines et^là Léonti se préparaient à
qiiittèi' NitHes. Des-" sertines, aëcablé de reiiibrdâ comiie s'il eût donutiis
liii' grand crime, ne demandait pas mieux que dé fiiirles' objets de s6s
éirilotiôiiis et'dë ses terreurs. Et cependatit comme il eût été heureux
d'entrevoir lin seul ilistatit cette Delphine qu'il laissait a cruellement
frappée!. Car il avait encore la faiblesse secrète de croire que Delphine
pôuvadi comprendre et excuser l'abandoh dont il la faisait victime, cõttime
si Delphine pouvait faire autre chose que lui pardonner. La Léonti', de soii'
côté, né voulait plus nibntér sur un tliëâtre témoin dii succès dé sa rivale.
Puife, elle avait hâle d'émriiëhei' Rabiil'liiiiii dé tout' ce qui pouvait
entretèiîr en lui te souv^eriir de celle qu*il' devait oublier. Dans lé
voisinage'dé ni'àdemoisdliB Vâuieélles, elle ne se sentait! pas sufesàmmement
maîtresse du ccœur qu'elle voullîit gai^ der. Elle tenait Delj^hlù'e pour une
ennemie si réd'ôutable qu'elle jugeait pjudent' dé la ftdr àù j^lus* tôt, avant
qu'elle eût rien tenté ^bur rétemr son fiancé. Vil Au mois de novembre
suivant, c'est-à-dire six mois après avoir quitté le Midi, Dessertines, en
revenant d'Allemagne, où il avait passé la belle saison avec sa maîtresse,
trouva chez lui une lettre arrivée peu dfe

The text on this page is estimated to be only 22.44% accurate

.b^iips.ayant,çipn rçjopr et,qgi.)jai fai^a^t gart.du jpajçiage de M.
4e .ilobemiçr avçc .piadex)çipis^lle V^^" zelles. Fort heureusement,. la.
Lépp^i n'était pçspjcé. sept an j;Qoment où il , pr|t . connais^nce de cette
i3ip-uvelle.,Elle.a^r^it. été, alarmée, non. sans raisqn, de l^, p&iLçur qm
eny^bit tout à çoyp le visage ^e, P^puL Il laissa .^çJbLapper un geste
d'aba^tenjient , et se, mit à pjłçurçr^jÇar.Je temps qui y.çpait jçle
s'éçoulçr.n'ayaii jp^s effacé de ^çn cioeur l,'image de- Delphine. şpit.que
les dé^IJ.uşions jouruaJièrçs, amenées par la vie comj^uçie entre dçux êtres
liés tout à coup Tun à Tautfe s^^s s'être Jamais conclus, eussent diminué
Tordeur ^e sa passion, soit q,uele çOjUyçnjir de^ Delphine eût été pjłus.
puiss^t que la présence de la.Léonti, cette passipn, as^ez forte d'abord, pçur
lui faire oublier se^ propaeçses solennelles, était sur le point de s'éteindre. |
£lle laissait échapper encore quelques lueurs, grâce aux efforts de la Léonti,
aussi éprise de sou amant qu'au premier jour; mais un élément indispensable
,à sa vie, l'amour de Dessertines, pliait lui manquer. .Ii8v léonti, ayeuçlée
par la. grandeur de ses seutiments, jQe ^Qvinait rien des luttes, que
soutenait Raoul contre ^le passé et des. efforts qu'il, faisait pour n'en rien
laisjsr paraître. Chaque, joçr, depuis qu'elle l'avait arraché à Delphine, elle
l'Éjve^t aimé davantage, sans dij;»^9n)a;tie et sans calcul, (somme une
femme sûre de le yetenir toujours auprès d'elle. Dessertinesavajit aussi
.^^î^té^un^hpnheur infini, mais il s'en était pi?jmf[te

216 LES FIANÇAILLES ment lassé, avant même de s'y être abandonné tout entier. A son insu même^ il était trop à Delphine pour être longtemps à la Léonti. Après un long séjour en Allemagne^ il rentrait à Paris, avec l'intention de rompre au plus tôt une liaison dont il était las et avec le secret espoir que Delphine ne serait pas insensible à son repentir et aux protestations d'un amour que six mois auprès de la Léonti n'avaient pu tuer. La nouvelle du mariage jetait au vent toutes ses espérances, et le coup fut si rude qu'il en pleura. Gomme il comprenait bien maintenant que la Léonti était devenue pour lui une femme ordinaire, que Delphine eût assuré le bonheur de sa vie et quelle faute il avait commise en l'abandonnant pour suivre celle qu'il n'aimait déjà plus. Le cœur a de grandes faiblesses et de singuUers caprices. Après avoiiaimé éperduement deuxfemmes, qui toutes les deux lui avaient rendu amour pour amour, Raoul ne voulait plus de celle qui l'aimait encore et cherchait à revenir vei*s celle qui ne voulait plus de lui. Il resta longtemps assis, les coudes sur la table^ la tête dans ses mains et les yeux fixés sur la fatale lettre. Il reconstruisit toute sa vie passée, Theureux temps où il n'avait pas perdu le droit de parler d'amour à Delphine, et les belles heures qu'il avait passées auprès d'elle. — Il est impossible, s'écria-t-il enfin, emporté par ses réflexions, et en se levant pour marcher dans sa chambre, qu'elle ne me pardonne pas ma faute...

SANS LENDEMAIN. St7 Elle ne peut avoir cessé de m'aimer. Le dépit peut la pousser dans les bras de Victor... mais, à coup sur, ce n'est pas l'amour. Oh ! la revoir ! la revoir ! et je suis sûr que je gagnerai ma cause. Sinon, j'obtiendrai du moins mon pardon et la certitude qu'elle ne me méprise pas. — Ta cause est perdue, dit une voix sourde à côté de lui. Regarde la date de cette lettre. Delphine est mariée depuis quinze jours. A ces mots, Dessertines se retourna. La Léonti était entrée sans qu'il Tentendit, et, comQie il avait parlé haut, elle venait de tout comprendre. Elle était pâle, tremblante, le regard chargé de colère et de mépris, et du doigt elle lui montrait la lettre a de faire part » ouverte sur la table. — Cette lettre est du mois d'août, et nous sommes en novembre, reprit-elle. Raoul se précipita sur la lettre : la Léonti ne se trompait pas. Il porta la main à son cœur. — Il me semble que je vais mourir, s'écria-t-il. — Nous pourrions mourir ensemble, si tu voulais^ dit gravement la Léonti en s'avançant vers lui; car moi, je vais mourir... tu m'as tuée. Mais, toi, tu n'en aurais pas le courage. Il n'est pas sincère ce cri que tu viens de pousser. Ce n'est pas la douleur qui t'accable; c'est la honte de te trouver surpris en flagrant délit de trahison, par celle que tu voulais trahir.

218 LES FIANÇAILLES — Tais-toi, s'écria-t-il, furieux de ce qu'elle eût ainsi deviné une partie de la vérité. — Non ! je ne me tairai pas. Je suis libre de parler*, et je veux que tu saches que tout à l'heure, lorsque je ne serai plus, c'est toi qui m'auras tuée. Je savais ce mariage. Je l'avais appris à Bade^ par un ami du comte de Robemier. Je ne t'en avais pas parlé dans la crainte de ce qui arrive. Mais j'avais redoublé de tendresse et d'amour, afin de rendre moins amers tes regrets, le jour où tu saurais que cette Delphine était perdue pour toi. Va ! je savais qu'elle avait toujours une place dans ton cœur, et si, lorsque tu m'accablais de protestations, je ne te donnais pas un démenti^ c'est que j'espérais la faire oublier à force de dévouement. Et puis, nous sommes si faibles nous autres, si indulgentes pour celui que nous aimons^ que nous lui pardonnons quelquefois de faire deux parts de son cœur, pourvu que notre rivale soit loin de lui et n'ait aucune preuve de son amour. Je ne t'en voulais pas de penser encore à elle. Je savais bien dans quelles circonstances tu l'avais aimée. Je n'en voulais qu'à moi-même de ne pas te la faire oublier* assez vite. Et puis n'avais-je pas tes promesses ? J'y ai cru de toutes mes forces, et c'est là ma faute, continua la Léonti, d'une voix que les larmes rendaient plus douces Tu ne devais pas tenir celles que tu m'avais faites, à moi, puisque tu n'as pas tenu celles que tu lui fis, à elle.

SANS LENDEMAIN. 219 -^ Tu me reproches d'aTOir abandonné Delphine ! Mais pour qui Tai-je abandonnée? •«« Oui, je te le reproche, et j'en ai le droit. Est-ce mcen qui sois allée te chercher? N'es-tu pas venu le premier me parler d'amour, et lorsque tu es venu, m^as-tu dit quels liens t*engageaient à cette femme ? Je t'aurais éloigné de moi. Tu parlais au contraire de m'aimer toujours, et lorsque je voulais douter de ta sincérité, tu t'irritais, tu cherchais à me convaincre et, à geaux devant moi^ tu me disais : a Je suis prêt à TOUS chérir comme vous entendez l'être. Je vous livre toute ma vie. » Tu mentais^ car tu savais bien que ta vie ne t'appartenait pas. Raoul voulut répondre et il le fit sans réfléchir. — Vous avez reçu dans votre vie assez de déclarations d'amour pour savoir le cas qu'il fallait Faire de la mienne. *- Pour t'excuser tu ne trouves qu'une insulte, lui répondit la Léonti, en le regardant avec pitié, mais aneinsoHe encore plus cruelle pour toi que pour moi; car m tu me ranges ainsi parmi les femmes qui inspirent si peu le respect que tout le monde ose leur parler d'amo^, tu te ranges, toi, parmi les hommes assez vils pour tomber aux pieds de ces femmes et aider à les perdre, au moyen de promesses qu'ils savent ne devoir jamais tenir. Pour ton honneur, je ne veux pas croire que lorsque tu étais à mes pieds ton amour ne disait pas tout ce que disait ta bouche ; car

220 LES FIANÇAILLES TabandoD où ta as laissé ta fiancée n'aurait pas d'excuse et serait une lâcheté. Ainsi Dessertines se trouvait pris dans son propre piège. D'un mot, il pouvait en sortir. En des cas pareils, hommes et femmes ont toujours à donner une raison assez bonne pour se tirer d'affaire. Ce mot, Raoul ne le prononça pas, et la Léonti sortit de chez lui le cœur brisé. En entrant dans sa chambre, elle tomba comme folle dans un fauteuil. Puis elle se leva, cédant à l'agitation qui l'obsédait. — Heureusement, j'en mourrai ! se dit-elle, en se regardant dans une glace qui lui renvoya le reflet de son visage altéré, pâle et défait. Elle devait chanter le soir pour sa rentrée au Théâtre-Italien, où son engagement avait été renouvelé. Elle eut le courage de se décider à y aller, quoique ce ne fût pas une mince tâche, puisqu'elle ne donnait / Puritani. Mais comme elle était Italienne, c'est-à-dire dévote, elle pria pour demander à Dieu la grâce de bien chanter son rôle ce soir-là, et de mourir ensuite. Puis elle appela celui de ses domestiques dans lequel elle avait le plus de confiance et lui ordonna d'aller se mettre en faction à la porte de Dessertines et de venir à minuit, à la sortie du théâtre, lui dire comment il avait passé sa soirée. — Si Dieu exauce ma prière et si je meurs ce soir, se dit-elle, je serai bien aise de savoir ce qu'il fera pendant que je rendrai le dernier soupir.

SANS LENDEMAIN. 221 Le soir, elle alla au théâtre à pied. En route, elle entra dans une église, y pria avec une grande ferveur, et n'en sortit qu'après être restée vingt minutes environ dans un confessionnal. Il ne but pas oublier que la Léonti était née à Rome. Son succès dans l'admirable opéra de Bellini fut immense. Applaudie, acclamée, rappelée, couverte de bouquets et de couronnes, elle oublia un moment la grande douleur qui durant la soirée n'avait pas cessé de gronder dans son sein. Mais après la représentation, lorsque la foule fut écoulée, lorsque le tumulte eut fait place au calme et qu'elle se trouva seule dans sa loge, elle se sentit plus triste qu'auparavant, et si mal qu'elle crut la mort près d'elle. — Je l'ai voulu. Je serai prête, se dit-elle. Au même moment, son domestique entra. — Que savez-vous? — Madame, répondit cet homme, M. Dessertines est sorti de chez lui à sept heures. Il est monté dans une voiture sur laquelle on a mis ses bagages, et cette voiture l'a conduit au chemin de fer de Lyon. — Il est allé auprès d'elle, s'écria la cantatrice avec indignation, pour la tromper encore, sans doute. Non, cela ne sera pas, je ne veux pas mourir maintenant... Nous partons demain pour le Midi, ajouta-t-elle en s'adressant à sa femme de chambre qui finissait de rhabiller. Dessertines était en effet parti pour les Buissières ;

The text on this page is estimated to be only 29.89% accurate

22S LBS PUFtÇAILLRS il voulait revoir Delphine. Qu'elle fût mariée ou %ùn, il se jetterait à ses pieds et lui demanderait oe pardon sans lequel il ne pouvait plus vivre. Les repioches é9 la Léonti, loin de changer son projet^ n'avaient eu d'autre résultat que de lui en faire désirer plus vite la réalisation. Il avait hâte d'être auprès de Delphine; il lui semblait qu'il allait la trouver encore libre. Et puis, il cherchait à fuir la Léonti et ne redoutait ma tant que de voir se renouveler la scène pénible que nous avons racontée plus haut« La route lui parut d'une longueur extrême, surtout entre Paris et Lyon. A partir de cette vitte, à n^esure qu'il approchait de Nîmes, toute sa fermeté sMva*» nouissait; les beaux discours qu'il avait construits dans sa tête et qui deyaient lui rendre dans le cœur de Delphine son ancienne place, se défaisaient mot à mot. Son agitation redoublait ; il commençait à avoir peur de se trouver en sa présence. Plus que jamais^ en ce moment^ il se sentait coupable et s'avouait à sa grande honte qu'il était bien indigne de l'amour de Delphine. Ce qui augmentait encore sesoraintes^ c'est qu'il ignorait les véritables sentiments de Victor de Robemier à son égard. Depuis sa rupture avec DelpMne, il n'avait eu d'autre lettre des Buissôères que celle qui lui annonçait le mariage, Âllait*il trouver dans Victor un ami ou un ennemi? C'est dans ces sentiments qu'il arriva à Nîmes et qu'il y resta toute une journée, sans os^seprésetlter

SANS LENDEMAIN. 3â3 aiiz Buissièreft. Enfin il se décida et il partit. Il laissa dans une auberge, près du pont du Gard, la voiture qui rayait amené, pour jEaire à pied le court diemin qui le séparait encore du château. A mesure qu'il en approchait^ son cœur battait si irite qu'il eût été difficile d'en compter les pulsations. Il voyait déjà les grands arbres du parc, à travers lesquels miroitaient au soleil la toiture d'ardoise et les vitres des hautes croisées. Le parc des Buissières est fort vaste, et en certains endroits clos simplement de haies vives, taillées en buissons et très-élevées. Raoul y entra par une ouverture naturellement pratiquée dans le fourré. Puis, il s'avança doucement vers le château, suivant les allées les plus sinueuses et hésitant encore à se présenter. On se rappelle qu'on était alors au mois de novembre, c'est-à-dire à rentrée de l'hiver. Les feuilles desséchées formaient un bruyant tapis qui crépitait sous le pied de Raoul. Il marcha quelques minutes sans entendre autre chose que le bruit qu'il faisait lui-même. Tout à coup, il entendit à dix pas de lui un bruit pareil. Il s'arrêta, le bruit continua et, au détour de l'allée qu'il suivait, il vit apparaître Delphine, Delphine toujours belle, toujours jeune^ vêtue de noir puisqu'elle était encore en deuil, mais n'ayant plus sur le visage et dans les yeux ni tristesse, ni fièvre. Il suffisait de la voir pour se convaincre qu'elle commençait à être heureuse. À l'aspect de Raoul, elle ne put retenir un cri. Mais,

224 LES FIANÇAILLES elle se remit presqa'aussitôt et, s'avançant vers lui, elle loi dit brièvement et d'une voix émue : — ' Je ne m'attendais pas à vous voir id. Je vous croyais biœ loin. Je ne sais pourquoi vous êtes venu ; mais afin de vous éviter des paroles inutiles, je dois vous apprendre que je suis mariée. Je suis la femme du comte de Robemier. — Je le savais, répondit Raoul. ' — Mais, alors^ votre présence — Vous étonne, n'est-ce pas? Soyez rassurée, Madame. Je venais auprès devons^ l'esprit perdu, la tête enfeu ; je voulais vous reparler de cet amour que vous encouragiez autrefois, qui n'a été que coupable et qui vous revenait plus grand, plus ardent qu'alors. Mais, en vous voyant unie à un autre, toujours séduisante, embellie même, je devine que vous èles heureuse, et ce n'est pas moi qui troublerai votre bonheur. Je pouvais être heureux auprès de vous; je vous ai perdue par ma faute : à moi seul d'en souffrir. Je pars content de vous avoir vue, mais le cœur déchiré de sentir détruite ma dernière espérance. Du moins me laisserez-vous emporter la pensée que votre pardon m'accompagne et que tout le mal que je vous ai fait.... — N'en parlons plus^ fit Delphine en l'interrompant. Je vous pardonne. Je vous ai pardonné depuis longtemps^ et je désire que tout le bonheur que je vous veux se réalise. — Il n'en est plus pour moi ! murmura Raoul.

SANS LENDEMAIN. 225 U y eut un long silence. Delphine, en se retrouvant d'une manière imprévue en &ce de celui qu'elle avait tant aimé, se sentait faible, tremblante, portée à Tindnlgence. Elle était toute prête à recevoir quelquesunes de ces excuses qui amènent une explication. En ce moment elle eût été presque heureuse de voir diminuer les torts de Raoul. Il se tint un moment devant elle, dans une attitude humble et suppliante; puis, voyant qu'elle ne reprenait plus la parole, il jugea qu'elle souhaitait de le voir partir. Il s'inclina, balbutia quelques mots qu'elle ne comioit pas et s^en alla lentement par le chemin qu'il avait suivi pour venir* Delphine eut un éblouissement et s'appuya contre un arbre pour ne pas tomber. Cette entrevue si courte avait causé dans tout son être un désordre effroyable. Mais elle parvint à surmonter cette faiblesse, et se redressant : — Raoul^ s'écria-t-elle, vous êtes malheureux? Ce fut un cri de sœur. Après l'avoir tant aimé, elle le revoyait pour la dernière fois, peut-être : *n'avaitelle pas le droit de Tinterroger ? — Ah ! vous m'aimeriez encore ? fit-il, en revenant d'un seul bond jusqu'à elle. Elle eut un geste superbe de grandeur et d'orgueil. — Ne me &dtes pas repentir d'avoir cédé à l'intérêt que je vous porte encore. Vous avez poussé là, tout à l'heure, un cri de désespoir qui m'a eflBrayée. J'ai eu u.

The text on this page is estimated to be only 23.70% accurate

226 LES FIANÇAILLES pitié de vous. Je vous ai rappelé; ne déniez pas ce que ce mouvement a eu de bon, en en aaspelaijt rhonnéteté. Je n'aime que mon mari. Ces paroles furent prononcées simplement^ et Raoul se trouva si honteux de lui-même qu'il baissa la tête et ne répondit pas. — Je vous ai demandé si vous étiez malheureux reprit-elle. — Puisque je vous pardonne I -^ Mais cette femme que vous aimez?... -^ Je ne l'aime plus. Je l'ai quittée, il y a dix ours, pour revenir vers vous I -^ Je plains cette pauvre femme et je vous plains^ TOUS, mais vous l'avez dit : le bonheur ne vous est plus permis* Comme Delphine venait de parler, un troisième peiv sonnage apparut tout à coup et se plaça entre elle et Dessertines : c'était la Léontine. Arrivée à Nîmes quelques heures après Raoul^ elle s'était mise sur ses traces et l'avait suivi jusqu'aux Buissières. — Merci, madame, des bonnes paroles que vous venez de prononcer pour moi, dit-elle à la comtesse de Robemier. Je l'ai suivi jusqu'ici. J'étais là, derrière ces arbres, et j'ai tout entendu. Vous avez raison de me plaindre. Je souffre horriblement, je vais mourir, et l'amour qui me tue me fait encore faire des iqlies, comme celle de me présenter devant vous ainsi qu'une coureuse de grands chemins. Mais^ que voulez

The text on this page is estimated to be only 23.69% accurate

SANS LENDEMAIN. 227 TOUS, je suis folle, je me croyais aimée^ j'avais droit de Tête, et tout à coup j'ai découvert qu'il né m'aimait plus. Âh! ne le plaignez pas, liai, ajouta la cantatrice, en écrasant son amant d'un regard de mépris. Il n'est pas même digne de votre pitié. Il vous a quittée pour venir vers moi^ qui ne savais pas queUes promesses l'attachaient à vous. Il me quitte pour revenir vers vous. Hais je l'ai àüivi à son^nsu pour vous mettre en garde contre ses séductions. J'ignorms queUe femme vous êtes* Je n'ai pas voulu qu'il pût vous faixe accepter son anH>Uri parce qu'il vous tromperait encore comme il nous a trompées. Les derniers mots de la Léonti moururent dans les sanglots. Madame de Robemier, profondément émue, courut vers elle ; mais Dessertines la devança, il soutint lar Léonti. En mtoie temps elle tbancela, promena autour d'elle des yeux égarés et tomba dans set bras épuisée et mourante* Quelques instants après, elle était au cliàieau, cou-* chée dans la chambre de Delphine, qui lui prodiguait, avec l'aide de Lucie, les soins les plus tendres. Victor de Robemier, à qui sa femme avait tout expliqué en de^x mots, avec cette délicatesse adroite et rusée que les femmes apportent quelquefois dans leur lan« gage, essayait de consoler Raoul qu'il avait entraîné 4oin de là. Le soir, un médecin vint au château. Il vit la ma-* lade, secoua la tête et s'en alla après avoir doimé un

LES FIANÇAILLES nom scientifique aa mal qu'il considérait comme incurable* La maladie était toute dans le cœur. On ne lui dit pas que la Léonti mourait d'un désespoir d'amour; mais il dut le deviner. Après que le médecin fut partie on manda un prêtre et on fit ensuite entrer Dessertines. — Je te pardonne^ lui dit la Léonti qui venait de se réconcilier avec Dieu, et, pour te le prouver, c'est toi que je chaire de me ramener à Rome quand je ne serai plus. C'est là que je suis née; c'est là que je veux être enterrée. % Dessertines fit signe, en pleurant, qu'il acceptait ce triste privilège. La Léonti mourut dans la nuit. Le lendemain Raoul, fidèle à sa promesse, emportait loin des Buissières^ où il ne devait plus revenir, le cadavre de cette victime de son amour. — Mon cœur est là dedans avec elle, dit-il à Victor, en lui faisant ses derniers adieux. Je vais à Rome et je n'en reviendrai pas. L'année suivante, la comtesse de Robemier mit au monde son premier enfant, et cet événement la combla de joie. Elle aimait son mari, non pas de cet amour enthousiaste et juvénile autrefois voué à Raoul, et qui avait failli la tuer, mais d'une affection plus grave et non moins douce, basée sur l'estime qu'une année auprès de Victor avait fait naître en eUe pour ce grand cœur. Les femmes d'une intelligence supé

SANS LENDEMAIN. 7» rieure se laissent prendre volontiers aux consolations qu'on leur prodigue, et l'affection qu'elles donnent en retour a des charmes infinis. N'est-ce pas dire en quelques mots que le bonheur existait pour Delphine et pour Victor? Quant à Dessertines, il a tenu parole. Il est resté à Rome : au bout de deux ans, il est entré dans les ordres. FIN.

The text on this page is estimated to be only 28.67% accurate

UNE ADOPTION DANGEREUSE

I Madame Valentine de Fontvieux était une femme à la mode. On sait ce que cela veut dire. Avoir sa loge au Théâtre* Italien et sa loge à l'Opéra, aller chaque jour à la même heure, au bois de Boulogne, pendant six mois de l'année, habiter la campagne ou les villes d'eaux pendant six autres mois, être de toutes les fêtes ou, du moins, pouvoir parler de toutes, se tenir au courant de la chronique scandaleuse dont on est soi-même exposée à devenir l'héroïne, tels sont quelques-uns des privilèges de cette situation de femme à la mode. Ces privilèges, à ce qui paraît, ne donnent pas tout le bonheur désirable, car, bien qu'elle les possédât tous, madame de Fontvieux était loin de se trou

234 UNE ADOPTION Ter heureuse. L'ennui, voilà son mal. Elle avait trente-quatre ans, cette pauvre jolie femme^ et elle s'était ennuyée pendant une bonne moitié de sa vie, c'est-à-dire depuis qu'elle était mariée. A qui la faute ? Jeune fille, elle avait rêvé des amours et un mari jeune comme elle, des enfants beaux et caressants, une existence toute semée de sourires et de fleurs. On l'avait mariée à un homme plus âgé qu'elle de vingt-cinq ans. Comme il n'en avait que trente-sept, cette différence d'âge ne l'avait pas d'abord frappée. Elle ne s'en aperçut que plus tard, lorsque les cheveux de son mari commencèrent à grisonner, et au moment où elle sentait d'une manière plus vive les tristesses d'une existence de femme non égayée par les rayonnements de la maternité. Car elle n'avait pas eu d'enfants, et c'est ce qui doublait sa peine. Elle voyait venir, presque terrifiée, la quarantième année, cet âge si cruel pour certaines femmes, et qui marque pour elles la fin des choses dont elles ont vécu. En remontant le cours de son existence, elle n'y rencontrait rien de bon, rien de consolant, rien de tendre, à ranger dans ses souvenirs. Succès de quelques bals^ caprices de quelques jours, hommages de quelques jeunes gens, plus ou moins insignifiants, qu'était tout cela? et combien il serait peu gai de se rappeler ces épisodes, lorsque la vieillesse serait venue. Tout était vide en elle et autour d'elle^ son cœur et sa maison

The text on this page is estimated to be only 24.50% accurate

DAIiaBRKUSi:. tS8 Déjà M préparait Heolement que sa grâce et sa inÊxàé seules oonjaraient encore, en retenant auprès à'eUBj oaptiTés par ses charmes, les deraïen de ses adarateurs. Elle assistait à ce grand imufrage de toutes ses illusions, et c'est à peine si, aux jours où le soleil jetait dans son àme ijuelqueB^uns des rayons dont il rédiauffe la nature, elle osait encore espérer fue cette maternité t^mt attendue lui viendrait. Et à ce moment où, pleurant comme Rachel, non pas sur les eo&nts qu'on lui avait pris, mais sur ceux qu'elle n'avait pas, elle aurait tant eu besoin d'être e

SM UNE ADOPTION de mariage» commençant à désespérer de
Vttoj voulant à tout prix se sauver d'elle-même, en essayant de donner un
but à sa vie» elle se décida à Céder ce que bien des femmes auraient fait à sa
place, à adopter un enfant. M. de Fontvieux était trop l'ami de son propre
repos pour s'opposer au désir de sa femme. Heureux de pouvoir lui plaire
entièrement en quelque chose» il l'encouragea dans le projet qu'elle lui avait
soumis et dont la réalisation fut décidée tout à coup par une circonstance
imprévue. Une amie de pension de Valentine, qu'elle avait retrouvée à Paris,
dans le monde» veuve d'un banquier ruiné par de fausses spéculations^
mourut en laissant orphelin» et presque sans fortune, un enfant de dix ans.
La position de cet enfant, ses malheurs précoces, la douceur de son regard,
la vivacité de son intelli* gence, tout cela, non moins que l'affection qu'elle
avait eue pour madame Rivière» — c'était le nom de son amie» — séduisit
Valentine» et, avide de reporter sur quel* qu'un les maternelle^ tendresses
dont elle se. sentait le cœur rempli, elle s'empressa de recueillir dans sa
maison et d'adopter comme son enfant le petit Camille. Ce n'est pas tout. A
vingt-trois ans, dans toute la splendeur d'une jeunesse et d'une beauté que sa
fortune et son rang rendaient plus éclatantes, enthousias» mée de son
nouveau rôle» elle n'hésita pas à renoncer au monde pour aller vivre aux
champs avec l'enfant qu'elle voulait aimer avec autant de dévouement que

DANGEREUSE. 237 s'il fût sorti de ses propres entrailles.

C'était, comme on le voit, toute une révolution dans sa vie ; mais elle voulait appartenir entièrement à son fils adoptif et remplir à son égard les devoirs dont elle avait accepté le fardeau. C'est pour cela qu'elle partait. Sa décision surprit M. de Fontvieux, mais ne trouva pas en lui un adversaire. Loin de là : depuis longtemps, il désirait un peu de solitude pour mettre la dernière main à son grand livre sur le mariage. Ce fut avec un vrai bonheur qu'il renferma dans une malle, pour les emporter avec lui, ces manuscrits précieux qui devaient lui ouvrir toutes grandes les portes de l'Institut. Il fit une dernière visite à ses futurs collègues, pendant que Valentine surveillait les apprêts du grand bal qu'elle offrait au monde comme adieu. On partit pour le département de l'Ardèche, où étaient situées les propriétés de M. de Fontvieux» Pendant la route, Valentine fut d'une gaieté folle. Elle avait assis l'enfant, ce petit Camille dont nous avons encore si peu parlé, à côté d'elle, sur des coussins moelleux, afin qu'il ne sentit pas trop les cahots de la route. Elle le caressait, allait au devant de ses modestes désirs, le prenait sur ses genoux, lui souriait sans cesse, faisant ainsi son noviciat dans la vocation nouvelle qu'elle choisissait et que les circonstances que nous avons racontées rendaient plus périlleuse pour elle que pour d'autres. Pendant ce temps, Camille, le cœur gros, avait à peine pleuré, pensant à sa mère qui lui

The text on this page is estimated to be only 23.15% accurate

âd8 UNE ADOPTION manquait tant depuis quelques jours, levait ses yeux humides vers cette belle dame, vêtue de soie, parfumée et douce comme ses plus doux rêves, et qui s'effor[^] de le consoler[^] — Ne pleure pas trop, mon petit Camille, lui disait-elle. Ta mère est partie pour un long voyage. Peut-être elle restera longtemps éloignée de toi* — Oh ! Madame, interrompit Tenfant, à qui on n'avait rien osé dire de la vérité, pourquoi vouloir me tromper ? quand je quittai ma chère mamao[^] elle était bien malade. Je sais bien, quoi qu'on m'en dise pour ne pas me faire de la peine , je sais bien qu'elle est morte et que je bc la verrai plus. — Vous la ven«z dans le ciel, mon petit ami, ré[^] pondit alors M. de Fontvieux, qui n'avfflt eocore rien dit, et qui croyait donner à sa parole une plus grande autorité, en parlant[^] en un pareil moment, de efaoees religieuses. Et il ajouta : C'est pour cela qu'il fout être bien sage , si vous voulez aller la retrociver un jour. --[^] Tout cela est dans mon catéchisme, Monsieur, reprit sèchement Tenfont; mais ce n'est pas ce qm me la rendra, ma pauvre chère maman. Et U sanglotait. Aux premiers mots de son mari, Valentine avuit levé les épaules, et la réponse de Camille arrêta celle qui lui était venue aux lèvres. Elle se eonAieata donc de faire observer à son mam que, vu l'extrême jeuxwsse

DANGEREUSE. 839 de cet enfant, le moment était mal choisi pour lui tenir un tel langage. — Cependant^ chère amie, murmura M. de FontvieuXy un peu décontenancé, les vérités religieuses ont prise sur les plus faibles intelligences^ et j'ai même là-dessus dans mon livre sur le mariage un chapitre que je crois éloquent. Madame de Fontvieuz ne répondit, pas à son mari, mais elle prit l'enfant sur ses genoux, afin de lui prodigua des ocmolations dignes de toucher son cœur et de frapper son intelligence. Elle essuya d*abord ses beaux yeux d*où s'échappaient de grosses larmes, puis, ayant embrassé^ elle lui dit : -^ Je te demande pardon^ Camille, de Savoir traité en petit garçon et d'avoir essayé de te cacher la vérité. Je vois bien qu'il faut te traiter en homme raisonnable. Oui^ c'est la vérité, mon ami. Dieu a rappelé à lui ta pauvre maman; mais en s'en allant là-haut, elle t'a confié à moi. Je n'ai pas la prétention de la remplacer auprès de toi ; mais je veux être si dévouée, t'aimer avec tant de tendresse, que tu retrouveras en moi un peu de celle que tu as perdue. Et puis^ nous causerons souvent d'elle. — Oh ! Madame, vous êtes bonne, s'écria Camille^ en se jetant à son cou. Ce fut un vrai baiser d'enfant à sa mère , et Valentine éprouva pour la première fois une joie ineffable en se sentant embrassée ainsi.

240 UNE ADOPTION — Ne me dis pas Madame, appelle-moi ta petite maman. — Mais, s'écria Camille, vous n'avez donc point de petit gai^n, vous ? Valentine secoua la tête, tandis qu'une tristesse soudaine envahit le visage de M. de Fontvieux. A certaines heures, c'était là un motif de désespoir pour ce pauvre homme* Alors, il doutait de tout, même de rinstitut. Camille avait saisi le double mouvement du mari et de la femme, et, dans sa petite intelligence, une lueur s'était faite : il avait compris autant qu'il pouvait comprendre. Il embrassa de nouveau Yalentine. — Et bien, oui, lui dit-il, vous serez ma petite mafmn, et je vous aimerai bien; mais, nous parlerons de l'autre, ajouta-t-il. — Tout ce que tu voudras, cher enfant, répondit Yalentine, en le pressant contre sa poitrine. Puis elle reprit, en montrant M. de Fontvieux : — Il faudra l'aimer aussi, car il sera ton second père. — Je l'aimerai, fit Camille, et il alla l'embrasser. Le lendemain, on arrivait au château de Fontvieux. Une belle maison moderne, bâtie à mi-côte, aux bords du Rhône, séparée du fleuve par un parc immense; un ciel admirable, un climat capricieux, mais clément jusqu'en ses plus violents caprices, du soleil et du vent , des montagnes et des prairies, des mûriers et

DANGEREUSE. 241 des vignes, voilà Pontvieux. Intérieurement, la maison était confortable, plus que confortable, élégante. Valentine avait passé là les six premiers mois de son mariage, et c'est elle qui avait présidé à l'installation. Depuis, elle n'y était plus revenue. Elle trouvait le pays sauvage et trop éloigné de Paris. Cette Parisienne préférait aux âpres rives du Rhône les gais rivages de la Mame[^] où s'élevait le château qui avait vu s'écouler sa jeunesse et que quelques heures seulement séparaient de la rue de Varennes. Il avait fallu les entraînements de sa maternité improvisée pour la décider à revenir à Fontvieux et mettre de la sorte une barrière infranchissable entre elle et le monde, dont plus que jamais elle se trouvait lasse. Elle avait donc fait un grand pas dans la voie du bonheur. Et, tout d'abord, elle éprouva ce qu'elle n'avait jamais éprouvé jusque-là, un absolu repos de cœur et d'esprit. Absorbée dans cette épreuve de la maternité, elle y goûta les joies les plus douces et les plus sereines. Pourquoi ce repos ne se prolongea-t-il pas ? Comment ces joies s'envolèrent-elles ? Soit que l'habitude bientôt contractée d'avoir sans cesse Camille auprès d'elle, sans ressentir pour lui les tendresses d'une mère, eût diminué son enthousiasme, soit que l'âge même de cet enfant l'eût empêchée de déployer les soins maternels tels que son cœur jeune encore le comprenait, et qui pour mieux s'exercer aurait voulu le berceau d'une mignonne créature[^] Valen14

242 UNE ADOPTION tine, au bout d'un an, était désillusionnée.

Ce temps avait suffi pour lui faire comprendre que ce n'était pas sur Camille que pouvaient s'employer ces affections inassouvies dont son cœur était plein. Ce qu'elle aurait dû prévoir plus tôt lui arrivait. La maternité adoptive ne pouvait remplacer l'autre, la vraie, celle qu'elle désirait avec tant d'ardeur. Les joies qu'elle avait reçues de l'affection de Camille lui soufflaient avec violence le désir d'en avoir de plus complètes. Elle voulait être, même au prix des plus dures souffrances, mère d'un enfant qu'elle pourrait presser contre sa poitrine comme le fruit de son sein et aimer avec cette tendresse infinie qu'elle ne pourrait jamais donner à Camille, parce que c'est la tendresse que les véritables mères ont pour leurs véritables enfants et qu'elles ne peuvent donner à d'autres. Là est tout le problème du mal dont Valentine, après un an de séjour à Fontvieux, commençait à souffrir. Désespérant de devenir mère, ne trouvant pas dans la maternité adoptive les dédommagements qu'elle avait rêvés, elle voyait s'envoler la dernière de ses espérances. Pendant ce temps, M. de Fontvieux, enfoncé plus que jamais dans le travail que lui donnait son fameux livre, n'en sortait plus que pour s'occuper de la réalisation d'une idée qui lui était tout à coup venue, celle de se faire nommer député. Camille partageait son

DANGEREUSE. 243 temps, avec une intelligence et une ardeur égales, entre ses études confiées à un précepteur et de longues promenades dans ce pays pittoresque, où tout parlait à son imagination un si poétique langage. Il trouvait aux révélations qui se faisaient en lui devant les grandes beautés de la nature une compensation à l'isolement dans lequel il vivait. Cet isolement était la suite des désillusions de Valentine qui s'en aperçut vite, car il était en ce moment occupé à étudier les gens qui Tentouraient en y mettant la persistance et la lucidité que les enfants savent apporter dans certaines tâches. Il n'en voulut pas à madame de Fontvieux; il commençait à raisonner assez justement, et il savait bien qu'elle ne pouvait être pour lui qu'une tutrice. Seulement sa découverte le rendit plus circonspect, et comme Valentine avait voulu le traiter en tout comme un fils, il se trouva naturellement porté à la comparer à sa mère. Que gagna Valentine à cette comparaison? Rien. Dès ce jour Camille témoigna pour elle d'une respectueuse affection et d'une grande reconnaissance, et ce fut tout. Il n'y eut ni les caresses, ni les confidences, ni les soins tendres qu'elle avait rêvés. Pour un peu se consoler, elle se dit que, si elle avait pris un enfant en bas âge, qui n'eût jamais connu sa mère, elle l'aurait mieux aimé. Mais elle fut bientôt obligée de s'avouer qu'elle n'aimerait bien que l'enfant qu'elle mettrait au monde, et tous ses

S44 UNE ADOPTION déain du paseéi calmés un moment, remontèrent à la suibce de son cœur plus poissants que jamais. II L'année soiyaute s'écoula pour elle dans ces angoisses, tandis que Camille travaillait avec ardeur pour plaire^ par tous les moyens en son pouvoir, à ses parents adoptifs. H. de Fontvieux commençait à s'attacher beaucoup à cet enñmt soudainement introduit dans sa maison. Ils faisaient ensemble de grandes promenades, où M. de Fontvieux, qui, parait-il, n'était pauvre homme qu'avec sa femme, l'initiait sagement à la vie. C'était entre eux de graves conversations auxquelles M. de Fontvieux prenait un véritable plaisir et qui, par des procédés prompts et sûrs, instruisaient Camille. Avec sa mère adoptive il était bien moins à l'aise ; et, quoiqu'il l'appelât du doux nom de petite maman qu'elle s'était elle-même choisi, quoiqu'il l'embrassât soir et matin, il se trouvait gêné en sa présence, il devinait en elle, sans les comprendre, des orages aux* quels il était mêlé, et il craignait toujours de rencontrer dans ces beaux yeux qui lui avaient été si doux

DANGEREUSE. 248 et qui s'efforçaient de l'être encore^ des colères contre loi. Voilà où en étaient les choses au moment où Camille atteignit sa treizième année. Valentine, lasse de souffrir, recommençait à s'ennuyer, et en pleine jeunesse, en pleine beauté, à vingt-six ans^ elle se consumait lentement dans d'affreuses rages contre son mari, contre Camille, contre elle-même^ ou dans d'épouvantables langueurs, dont rien ne pouvait la tirer. Alors, fatiguée des luttes que nous avons brièvement racontées, de son isolement qu'aucune de ses bonnes amies de Paris n'était venue troubler, elle se reprit à tourner les yeux vers ce monde où, reine toute-puissante, elle avait tenu pendant six ans un sceptre, volontairement abandonné depuis, mais qu'elle pouvait reprendre encore, et cela seulement en se montrant un jour. Les bals, les théâtres, les hommages de ses adorateurs, les jalousies de ses rivales, elle revit tout et elle regretta tout. Elle éprouva cet affreux mal qu'on appelle la nostalgie : la nostalgie de Paris. L'hiver suivant, elle habitait le brillant hôtel de la rue de Varennes et se lançait à corps perdu dans le monde, décidée cette fois à oublier son mal et à vivre d'émotions nouvelles et assez puissantes pour tuer en elle le souvenir de toutes les autres. Vers ce temps, M. de Fontvieux^ en attendant qu'il fût de l'Institut, parvint à se faire nommer député, et, tout entier à ses nouvelles fonctions, il délaissa Ca

46 UNE ADOPTION mille, comme madame de Foitvieux Tavait délaissé. Dès ce moment, Camille vécut dans un isolement presque complet. Rélégué dans l'appartement qu'on lui avait réservé au fond de l'hôtel et du côté des jardins, livré à un maître pour lequel il n'éprouvait qu'une médiocre sympathie, il travaillait, il songeait aux moyens d'être bientôt libre, et il pensait à sa mère. C'était un loyal et charmant jeune homme, d'un esprit sain, d'une nature droite, d'un cœur généreux, et si Valentine avait pu dire : Il est mon fils, elle en eût été bien fière. Mais, en ce moment, il comptait pour si peu de chose dans sa vie qu'elle ne s'apercevait d'aucun de ses progrès. C'est à peine si Camille la voyait aux heures des repas. Il attendait ce moment dans l'espoir qu'il lui viendrait, soit de madame de Fontvieux, soit de son mari, quelques paroles vraiment tendres, aussi tendres que les premières qui lui avaient été dites; il n'en était rien. La conversation roulait sur des choses qui lui étaient étrangères. Valentine parlait du bal de la veille, de sa toilette du soir, du concert du lendemain; M. de Fontvieux parlait de la Chambre, de ses électeurs, de son livre sur le mariage, de l'Institut, et jamais on ne parlait de Camille. De temps en temps, cependant, M. de Fontvieux s'intéressait à lui quelques heures, s'occupait de lui, lui demandait s'il se plaisait à Paris, et Camille s'empressait de répondre que la reconnaissance lui fiedsait

DANGEREUSE. 247 un devoir de se plaire toujours avec ses parents adop^{tif}. C'était tout. La belle saison arriva. Madame de Fontvieux avait décidé qu'elle la passerait dans les Pyrénées. Elle partit et n'emmena pas Camille, fl resta cinq mois à la campagne, chez la mère de Valentine^{et} et là, du moins, il eut de bonnes heures, car la vieille madame de Fargues était une excellente femme et aimait les caractères jeunes et francs. A l'hiver, Camille rentra à Paris et y reprit sa vie accoutumée. Rien n'était changé dans la conduite de ses parents adoptifs. Il les retrouva tels qu'il les avait laissés. C'est ainsi qu'il arriva à sa seizième année. Il venait de terminer ses études et attendait ce moment avec impatience, pour réaliser un projet qu'il avait conçu depuis longtemps. Il voulait être marin. — Es-tu sûr, lui demanda M. de Fontvieux auquel il demandait conseil, de ne pas prendre pour une vocation sérieuse ce qui ne serait qu'un caprice? — J'en suis sûr. — Qu'en pensez-vous, chère amie? demanda le futur académicien à sa femme. — Mais Camille est libre de choisir^{et} et je crois qu'il choisit bien. — Tout est pour le mieux, alors. Camille entrera à l'école. Huit jours après, il partit pour Brest. Les adieux avaient été tendres de part et d'autre. Valentine était

248 UNE ADOPTION vraiment émue en se séparant de Camille, et son père adoptif l'accompagna jusqu'au bout de son voyage. Trois années s'écoulèrent. Pendant tout ce temps, Camille ne vit que deux fois madame de Fontvieux. La dernière entrevue eut lieu à Brest. Il avait été désigné pour faire, à bord de la *Pmtesilée*[^] en qualité d'aspirant, un voyage au long cours. Yalentine vint l'embrasser la veille de son départ. Puis, tandis qu'il se dirigeait vers les Indes, elle rentrait à Paris. Le départ de Camille l'attrista beaucoup[^] non qu'elle regrettât Camille lui-même, mais parce qu'en partant il mettait fin à cet essai de maternité qu'elle avait voulu tenter et qui, sans qu'il y eût d'autres fautes que celles des circonstances, lui avait si mal réussi. C'était tout une période de sa vie qui finissait. Elle atteignait sa trente-deuxième année. Elle jetait autour d'elle des regards désolés et n'y voyait que le vide. Son mari n'était pas encore de l'Institut, mais il avait publié le grand ouvrage qui devait l'y faire entrer, et, comme nous l'avons dit en commençant ce récit, il était trop occupé pour pouvoir songer à consoler sa femme. Pendant les deux années qui suivirent, les souffrances morales de Yalentine devinrent plus vives. Elle sentait tout fuir autour d'elle[^] ses illusions expirer ; le monde dans lequel cependant elle brillait encore l'avait lassée ; son mari semblait l'accabler du poids de son indifférence; elle perdait l'espoir d'être mère ;

DANGEREUSE. 249 elle eût été beurease de mourir. Et cependant, à certaines heures, lorsqu'on racontait autour d'elle quel* que exemple d'une maternité tardive, elle levait vers le ciel des yeux pleins de désir ; un espoir traversait sa pensée ; elle regardait passer, dans le fond du salon, quelque beau jeune homme. — Obi disait-elle, si du moins je pouvais aimer I qui sait ? Mais alors sa fierté native se révoltait. Dans ses jours les plus tristes elle n'avait failli jamais à ses devoirs, et elle était trop orgueilleuse pour se mettre en faute. — Non I s'écriait-elle, tout est bien perdu. Elle se mourait martyre , et pendant ce temps elle n'abandonnait ni le monde, ni ses plaisirs, quelque dégoût qu'elle en eût. Elle apportait partout sa merveilleuse beauté, son front pur, son regard tranquille, refoulant soigneusement au dedans d'elle ce qui aurait pu laisser deviner quelque chose de son chagrin, et réservant ses larmes pour les heures où, seule, loin de tous, elle pouvait sans crainte se livrer à son juste désespoir. III — J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, dit un matin M. de Fontvieux à sa femme en entrant chez

UNE ADOPTION elle. Camille arrive. Il vient passer quelques semaines auprès de nous. — Camille vous a écrit? — Voici sa lettre. Cette lettre était affectueuse et simple. Camille écrivait du Brésil. Il annonçait à ses parents adoptifs qu'il avait été promu au grade d'enseigne, et en même temps, qu'ayant obtenu un congé il viendrait le passer auprès d'eux. M. de Fontvieux était tout réjoui du retour de Camille qu'il aimait. Quand il ne parlait ni de son livre, ni de l'Institut, ni de la Chambre, c'était vraiment un excellent homme. Valentine accueillit cette nouvelle plus froidement; mais elle n'en éprouva pas moins de plaisir que son mari. Elle ne pouvait oublier qu'elle devait à Camille quelques-uns des meilleurs moments de sa vie. On était alors en plein carnaval. — Nous donnerons un bal pour fêter son retour, dit-elle. — Tout ce que vous voudrez, puisqu'il s'agit de lui. Le mari et la femme se regardèrent, surpris de ce mouvement* commun qui trahissait leur affection pour l'enfant envers lequel ils avaient à se reprocher tant d'indifférence. Mais ils sentaient qu'ils arrivaient à cet âge où, après une existence un peu dénuée d'affection, ils avaient besoin pour les retenir l'un et l'autre d'un lien plus fort que celui de l'habitude. Chacun d'eux, à

DANGEREUSE. 2M rinsu de l'autre, avait, à défaut de mieux, compté sur Camille. Il est si triste pour des époux de vieillir seuls I M. de Fontvieux sortit, et Valentine devint rêveuse. A quoi rêvait-elle ? Qui le sait
1 Elle n'aurait pu le dire elle même. Tout à coup, elle vit en face d'elle sur sa table une lettre apportée le matin. Elle l'ouvrit : une lettre d'amour ! Depuis un mois un jeune homme lui faisait la cour, et^ soit indifférence, soit faiblesse, elle ne l'avait pas arrêté. La veille^ il était resté longtemps auprès d'elle et avait pu se croire autorisé à exprimer ses sentiments. Valentine lut son billet jusqu'au bout. C'était rempli d'éloquents phrases, de promesses ardentes^ et madame de Fontvieux, quoique faite à ce langage qu'elle avait souvent entendu, sentait, à la lecture de ces accents, souffler en elle le vent des passions inconnues. La souffrance l'avait rendue faible, et longtemps elle écouta chanter la voix du tentateur. — Je suis donc belle encore ! se dit-elle en se levant. Elle était devant son miroir, adorable, malgré la souffrance et malgré le voisinage de la trente-cinquième année. L'expérience et la douleur n'avaient fait qu'a-> jouter des séductions nouvelles à toute sa personne. Ses yeux langoureux et tristes trahissaient de mystérieuses ardeurs retenues dans son âme et d'autant plus violentes qu'elles étaient restées plus longtemps impuissantes. Ses traits fins semblaient garder une jeu* nesse éternelle. Ses cheveux avaient les noirs reflets

252 UNE ADOPTION d'autrefois, sa taille était encore fière.

N'ayant pas aimé, pouvait-elle vieillir ? Être aimée enfin, après l'avoir été si peu, être aimée complètement^ quelle perspective ! Ce pouvait être délicieux ; mais n'y avait-il pas, auprès de ce bonheur facile, le double écueil de la faute et de la désillusion qui devait la suivre ? Voilà ce que Valentine sentait vivement. — Être mère ! murmura-t-elle , en croisant les mains, tandis que la lettre amoureuse tombait dans la cheminée, où les flammes la consumèrent. Tout, pour Valentine, se rapportait à un but unique : la maternité ! Enfin, Camille arriva. Valentine était seule dans son salon^ plongée dans une de ces rêveries qu'elle aimait, et dans lesquelles passaient tour à tour des enfnts beaux comme les anges et des jeunes hommes beaux comme les enfants, lorsqu'on annonça Camille, et, au même moment, il parut suivi de M. de Fontvieux, qui l'avait embrassé le premier. Elle pâlit, se leva, n'osa lui ouvrir les bras et lui tendit la main. Cette main, il la serra tendrement dans les siennes^ il la couvrit de baisers. — Je vous revois donc, chère petite maman, dit-il, mais je ne puis plus vous appeler ainsi, car Tâge vous fait bien plus ma sœur que ma mère. — Mère ou sœur^ répondit-elle, je vous aine autant qu'autrefois. Camille la remercia vivement.

DANGEREUSE. 253 — Je n'avais pas besoin de ces bonnes paroles^ dit-il, pour savoir que vous n'aviez pu m'oublier, malgré le long silence que vous avez gardé envers moi. Valentine se troubla. En deux ans, elle lui avait écrit deux fois. Camille comprit son embarras. — Je ne vous en veux pas, s'empressa-t-il d'ajouter, puisque je viens d'acquérir la certitude que vous avez souvent pensé à moi. D'ailleurs, les lettres de M. de Fontvieux me parlaient de vous, et c'était encore un grand bonheur de deviner votre sollicitude à travers la prose de mon excellent ami. Valentine l'écoutait parler et y trouvait un grand charme. Ce n'était plus l'enfant qu'elle avait recueilli, orphelin, timide, ému, mais bien un beau garçon de vingt et un ans, qui paraissait même un peu plus âgé. n'était grand et de tournure élégante ; ses cheveux étaient noirs, ses yeux bruns, son cou blanc, ses mains très-fines; enfin, une moustache épaisse donnait à son visage un petit air martial qui ne pouvait manquer de lui bien aller. Tel qu'il était, il devait plaire à toutes les femmes. C'est pour cela surtout qu'il plut Valentine. — Si j'avais eu un fils, se dit-elle ; si j'en avais un, je voudrais qu'il ressemblât à Camille. Vœu sincère qui trahissait les préoccupations journalières de son esprit, mais qui prouvait aussi que, dans cet enfant d'hier, homme à peine d'aujourd'hui, elle ne pouvait se décider à reconnaître un fils. Rieu is

The text on this page is estimated to be only 25.87% accurate

254 UNE ADOPTION de maternel pour lui n'avait survécu dans son cœur aux années écoulées. Camille lui semblait charmant, non parce qu'elle avait, pendant quelque temps, essayé de lui tenir lieu de mère, mais parce qu'il se montrait à ses yeux paré des grâces que les Sonmies prêtent à ceux qu'elles aiment. Elle lui souriait comme à un adorateur entrant dans son salon, et non comme à un enfant aimé, revenant aujourès de sa mère, après une longue absence. Valœtine n'osait s'avouer tout cela, et cependant c'était la vérité. Furieuse contre elle-même de ne pas entendre, vibrer dans son cœur la corde maternelle elle essayait d'appeler à son secours des souvenirs qui lui eussent permis de placer Camille dans le jour où elle voulait le voir. Vains efforts ! Sa mémoire restait infidèle, et les souvenirs du passé dans une perspective si lointaine qu'elle ne pouvait les y atteindre. Camille était à Paris depuis un mois et, grâce à Taffection dont il était entouré, chaque instant lui apportait un nouveau plaisir. Dans M. de Fontvieux il avait retrouvé l'amitié sincère qui s'était autrefois révélée à lui. Auprès de Valentine il n'éprouvait plus les naïves impressions de son adolescence ; il comprenait qu'entre elle et lui l'Âge n'avait pas mis une distance assez grande pour qu'il y eût encore une place pour l'amour filial. Mais, si son affection s'était débarrassée de la familiarité, ce n'avait été que pour prendre une forme plus respectueuse, où la

DANGEREUSE. 155 leomiaûsanoe et Testime avaient use égale part. En outre, il avait dans Valentine une confiance absolue. n lui racontait les péripéties de son existence aventureuse, et bien souvent il la voyait s'émouvoir au récit des dangers qu'il avait courus et s'intéresser à toutes ses pensées. Valentine^ en effets aimait à être seule avec Camille et à l'entendre révéler, dans un langage charmant, les trésors de son cœur et de son imagination* Pour une cause qu'elle ne s'expliquait pas encore, elle trouvait à ces confidences un grand charme et une émotion sincère. Ce charme et cette émotion, comment les expliquer? Si rien de maternel n'y avait accès, comment nommer le sentiment qui les faisait naître ? Ce sentiment, à quelques jours de là, fut révélé à Valentine. IV On faisait à l'hôtel de Fontvieux les préparatifs de ce bal que Valentine voulait offrir à ses amis, en l'honneur de Camille. La fête devait être très-belle, et les invitations avaient été envoyées en grand nombre. La veille du bal, Camille vint trouver Valentine. — J'ai une grâce à vous demander, lui dit-il. — e n'en ai aucune à vous refuser, répondit-elle.

256 UNE ADOPTION — Un de mes meilleurs amis a exprimé devant moi le désir d'assister à votre bal. Je lui ai promis une invitation. — La voici, et je n'ai qu'un reproche à vous adresser, c'est de ne m'avoir pas fait connaître plus tôt une personne que vous comptez au nombre de vos meilleurs amis. Vous me le présenterez, n'est-ce pas? En disant ces mots, elle avait pris sur la table une carte d'invitation imprimée et prête à remplir la ligne laissée en blanc. — Quel nom dois-je inscrire ? demanda-t-elle. — M. et mademoiselle de Brissé. — Ah ! il y a aussi une demoiselle, dit madame de Fontvieux, en levant son regard vers Camille. Elle le vit rougir, et comme il ne répondait pas, elle écrivit en tremblant le nom qu'il venait de prononcer. Puis, elle lui offrit la carte qu'il prit en silence. Son trouble était tel qu'il oubliait de remercier et qu'il restait immobile devant Valentine. — Mademoiselle de Brissé est-elle jeune ? demanda tout à coup celle-ci. — Dix-huit ans. — Est-elle jolie ? — Très-jolie. Il y eut encore un silence. Madame de Fontvieux se sentait très-émue. Une question se promenait sur ses lèvres, et elle n'osait la poser à Camille. C'était été le mettre dans un cruel embarras, car la question

DANGEREUSE. 257 était celle-ci : Aimez-vous mademoiselle de Biissé ? Cependant le trouble de Camille se dissipa et il put donner sur ses amis de plus amples renseignements. M. de Brissé était Français. Dix ans auparavant, à la suite d'une catastrophe qui le ruinait, il avait quitté Paris pour se rendre au Brésil, avec sa femme et sa Slle. La première était morte en arrivant à Rio-deJaneiro. Quoique douloureusement frappé, il avait vécu pour la seconde^ et, assez heureux pour refaire sa fortune, il s'était décidé à revenir en France. C'est à ce moment que Camille l'avait connue, et la traversée de Rio-de-Janeiro en France s'était fEûte en commun. En arrivant à Paiis, M. de Brissé s'était mis en mesure d'y vivre sur un pied digne de sa fortune, et, depuis un mois, il ne s'occupait que de son installation. C'est pour cela que Camille ne l'avait pas encore présenté chez ses parents adoptifs. Cette courte histoire, que Camille raconta très-éloquemment, mit une grande tristesse au cœur de ma* dame de Fontvieux. Le soin même que prenait Camille de parler très-peu de mademoiselle de Brissé lui prouvait que cette jeune fille ne lui était pas indifférente, et la pensée qu'il pouvait aimer une femme ne laissait pas Valentine sans émotion. Cependant, elle n'osa l'interroger davantage et remit au lendemain le soin de trouver une pâture nouvelle pour sa curiosité. Ce jour-là, le jour suivant, elle évita de se rencontrer seule avec lui. Elle craignait de ne pouvoir résister

258 UNE ADOPTION aux tentations que sa curiosité faisait naître. Enfin, Tkeure du bal sonna, et jamais femme n'éprouva d'émotion plus grande que celle de Valentine au moment de se trouver en face de mademoiselle de foissé. — Je deviens foUe^ s'écria-t-elle tout à coup, en se rappelant quel soin elle avait mis à se rendre séduisante. Elle ferma les yeux pour se recueillir et pour voir au dedans d'elle-même ce qui s'y passait. Elle resta terrifiée : elle venait de découvrir tout à coup qu'elle aimait Camille, que les soins particuliers ap« portés à sa toilette n'avaient d'autre but que de lui plaire, et que son émotion n'avait d'autre mobile que la crainte d'être trouvée par lui moins belle que mademoiselle de Brissé. Elle se crut méprisable. — Je l'aime. Je me l'avoue à moi-même, car tout me le crie et je n'en puis plus douter. Suis-je donc tombée si bas ? Au même moment, son mari se présenta devant elle, accompagné de Camille. On annonçait les premiers invités. Elle fixa un sourire au coin de ses lérres, et, agitée, triste au dedans, elle parut calme et souriante à tous ceux qui venaient lui présenter leurs hommages. A dix heures, on annonça M. de Brissé et madenu»selle Hélène de Brissé. Camille alla au devant d'eux et les présenta à ses parents adoptifs. M. de Fontvieiii: accueillit M. de Brissé comme un vieil ami. Us s'étsdent connus autrefois; quant à mademoiselle de

DANGSREUSE. 2h% Biwéy VaJenime put à peine échanger quelques pa* jxdes avec elle ; car les danseurs, en voyant ei^er une jeune fille belle, distinguée, élégamment parée, s'étaient précipités à sa rencontre pour l'inviter. Mais ces quelques paroles avaient suffi pour faire comprendre à Valentine que chez Hélène l'esprit égalait la beauté. Pendant le bal, Camille dansa beaucoup avec sa jeune amie, et madame de Fontvieux, amèrement blessée, les suivait d*un œil jaloux. Vers le milieu de la soirée, elle les perdit de vue un moment, le temps de donner un ordre. Elle les retrouva seuls dans un petit salon. Hélène était assise et semblait compter en souriant les fleurs de son bouquet, tandis que Camille, debout devant eUe, lui parlait avec une grande animation. Tout à coup il lui prit la main, elle leva vers lui ses beaux yeux noirs, qui trahissaient un peu de trouble, et l'êûonta paier en rougissant. Alors, elle enleva une fleur de son bouquet, la lui donna et s*enfuit en riant. Valentine n'eut que le temps de se jeiar derrière un rideau pour ne pas être surprise. •«* Comme ils s'aiment ! se dit-elky en mettant la main sur son pauvre cœur. Elle eut la fièvre durant toute la soirée et son ttuuri s'en aperçut. Soit qu'il éprouvât quelque émotion en la voyant si touchante et si belle dans sa parure de bal, soit qu'il s'inquiétât de la voir pâle et tremblante, il l'observa très-attentivement. — Qu'a-t-elle doue? se demandait^il.

I69 UNE ADOPTION Il lui fit un signe et ils s'échappèrent un moment pour venir s'asseoir dans le petit salon, à la place que venaient de quitter Hélène et Camille. La tendresse et l'inquiétude étaient peintes sur le visage de M. de Fontvieux. Il interrogea sa femme. — Je suis triste, répondit Valentine, et ce n'est ni ma faute ni la vôtre, mon ami. Il essaya de la consoler ; elle se mit à pleurer. — Oh ! s'écria-t-elle, que n'ai-je un enfant ! M. de Fontvieux baissa la tête, sans se sentir le courage d'essuyer les larmes qui coulaient des yeux de sa femme. Puis il se leva, mit un baiser sur son front, et se retira lentement. Quelques instants après, elle rentra dans le bal, et toute trace de ses larmes était effacée. Enfin, le jour parut et marqua la fin de son supplice. Peu à peu, les invités se retirèrent. Hélène de Brissé s'approcha d'elle pour la remercier et lui demander la permission de revenir la voir, puis Valentine resta seule avec Camille qui lui avait offert son bras pour la conduire jusqu'à sa chambre. Il y était assis au coin du feu, il attendait qu'elle le con — Mademoiselle de Brissé est charmante[^] dit-elle enfin. — N'est-ce pas, s'écria Camille, qu'elle était jolie avec sa robe blanche, ses cheveux blonds[^] son visage animé par le plaisir !

DANGEREUSE. 261 11 avait prononcé ces paroles avec beaucoup d'animation ; il s'arrêta tout à coup, intimidé par le regard interrogateur de Valentine. — C'est à croire que vous l'aimez, Camille[^] ditelle* — Eh bien I oui, je l'aime, répondit-il avec l'enthousiasme de Tamour heureux. Madame de Foutvieux éprouvait un malaise affreux en l'écoutant, en apprenant par ses paroles coimbien était petite la place qu'elle occupait dans son cœur, mais elle ne pouvait se (décider à finir là ce dangereux amusement. — Et elle vous aime ? La réponse fut affirmative. — Il faut l'épouser. — C'est mon désir le plus cher. ^ Et à quand le mariage? Le visage de Camille devint triste. — Hélas 1 dit-il, qui le sait? Je suis pauvre, et Hélène est riche. Ne faut-il pas attendre Tavancement qui me rendra tout à fait digne d'elle 1 Valentine ne répondit pas, et en voyant les obstacles qui allaient empêcher le mariage, elle se sentit soulagée. Mais, lorsque Camille, lui ayant serré la main, se fut retiré, elle fit ce qu'elle avait déjà fait avant le bal, elle jeta un regard au-dedans d* ellemême. — Oh! je suis une malheureuse ! se dit-elle. 4 s.

M2 UNE ADOPTION Et elle demeura immobile, au milieu de sa chambre, les bras et les épaules nus, les cheveux en désordre, belle[^] morne, silencieuse. Au même moment, M. de Fontvieux entra, après avoir surveillé ses gens pendant qu'ils réparaient à la hâte le désordre des salons. En le voyant, Valentine alla au devant de lui, passa ses bras autour de son cou, et appuyant son front brûlant contre la poitrine de son mari, elle fondit en larmes. — Oh ! aimez-moi bien, lui-dit-elle ; j'ai besoin d'être aimée. Quelques jours s'écoulèrent, pendant lesquels Valentine fut un peu plus calme, et M. de Fontvieux plus empressé à lui plaire. Elle envisagea froidement la possibilité du mariage de Camille; elle invita même Hélène de Brissé à venir la voir souvent, et lui fournit ainsi l'occasion de se rencontrer un peu plus fréquemment avec son fiancé. Dès ce moment, la jeune fille lui voua la plus entière affection. Elle lui ouvrit son cœur[^] et Valentine, placée entre les confidences de Camille et les confidences d'Hélène, put se convaincre que séparer ces deux beaux amoureux, c'était faire leur malheur. La crise qu'elle venait de

DANGEREUSE. 268 traverser Tavait rendue encore plus tendre pour ses jeunes amis, et elle mit à faire décider leur mariage une persistance d'autant plus absolue qu'elle était le résultat de la lutte entamée entre sa conscience et ses désirs. Ce n'était pas chose facile. M. de Brissé voulait un gendre aussi riche que lui; M. de Fontvieux trouvait Camille un peu jeune. Yalentine aplanit toutes ces difficultés ; au bout d'un mois, rien n'empêchait plus le mariage. M. de Fontvieux^ don la bonté instinctive rachetait largement la maladresse et la prétention , traita Camille comme son propre enfant, et, après l'avoir fait assez riche pour aspirer à la main d'Hélène, il consentit à ce qu'il se mariât. Tous les préparatifs furent surveillés par Yalentine elle-même^ avec une agitation à laquelle se mêlait un peu de fièvre, mais qui pouvait passer pour une preuve de l'empressement qu'elle mettait à hâter le bonheur de ses jeunes amis. Il fut décidé que les nouveaux mariés habiteraient le deuxième étage de l'hôtel de Fontvieux. De cet appartement on fit un adorable nid, et Yalentine, s'y trouvant un jour avec Camille, ne put s'empêcher de dire : — Comme vous serez heureux ici, mon ami! Je vais être jalouse d'Hélène. Elle prononça ces mots avec un tremblement dans la voix, et d'une si singulière façon que le jeune homme la regarda. Mais elle était promptement redevenue maîtresse d'elle-même et il ne devina rien.

ni UNB ADOPTION n sortit quelques instants après. Demeurée seule, Valentine se jeta sur un divan et là elle éclata en sanglots. C'est que huit jours seulement la séparaient de ce mariage, c'est qu'après six semaines d'efforts pour tuer sous elle la passion qui grondait dans sa poitrine, elle était à bout de forces. Elle voyait approcher ce moment où Camille lui dirait adieu pour aller partir avec sa jeune femme ce voyage charmant qu'éclairaient les douces tendresses de la lune de miel. Elle sentait qu'elle allait se trouver plus que jamais seule. Après tous les apprêts qu'elle avait faits elle-même la fête allait avoir lieu, et, la fête terminée, elle retomberait dans la cruelle réalité de son existence de femme stérile. Un rayon de soleil avait traversé son cœur : il allait disparaître. Et avec tout cela, elle aimait Camille; elle l'aimait follement, jusqu'à s'intéresser à ses plaisirs ou à ses chagrins, jusqu'à lire sa pensée dans un regard, jusqu'à désirer de le voir à ses pieds, éloquent comme l'amour, jusqu'à se l'avouer à elle-même et à en rougir de honte. Elle était jalouse d'Hélène et, à certaines heures elle se trouvait ridicule de lui avoir donné pour mari ce beau Camille, quand elle pouvait elle-même le garder pour amant. Que fallait-il pour cela? une aveu; ouvrir les yeux à Camille, lui faire comprendre, par un idiot, que ce qu'il devait chercher en elle, c'était non pas la mère adoptive, mais la femme, sinon jeune et inexpérimentée, cependant belle encore et prête à initier aux douceurs de l'amour

DANGEREUSE. 2M celui qui avait su toucher son cœur. Voilà ce qu'elle pensait. Chacun des jours suivants la vit devenir plus morne et plus singulière : tantôt elle gardait le plus grand -i silence, et tantôt elle prenait la parole avec une étrange ; volubilité. On voyait tour à tour sur son visage le sourire et les larmes. À certains moments elle fuyait tout le monde pour courir s'enfermer seule, et là, regardant les ruines faites en elle, elle poussait des plaintes .der^^e; puis elle allait se réfugier auprès de son mari, comme si elle eût voulu se garder contre les terreurs qui venaient l'assaillir, et le couvrait de baisers. Enfin, à d'autres heures, elle était tentée de crier son secret^ de Tavouer à son mari, de dire à Hélène : Votre place n'est plus ici, — et à Camille : Je t'aime ! Viens ! soyons heureux ! Il est difficile d'analyser tout ce qu'elle souffrit ; mais, on le comprend, surtout si on se rappelle qu'elle atteignait cet âge . où les femmes à qui leur existence passée n'a rien légué de consolant, sentent tout leur échapper et se raccrochent en désespérées à ce qui les a fait vivre : jusque-là.. Ainsi la tempête s'était de nouveau déchaînée dans le cœur de Valentine. Le sacrifice qu'elle avait voulu "■"- faire à JQîeu de ses désirs; l'essai qu'elle avait tenté d'aimer plus complètement son mari, afin d'anéantir ainsi la passion soulevée en elle; le dévouement dont eUe. avait donné des preuves à Hélène et à Camille,

UNE ADOPTION tout cela demeurait vain et la laissait plus agitée[^] pl[^] irrésolue, plus meurtrie. Elle voulut mourir. Pendant toute une journée elle y pensa beaucoup; mais elle était chrétienne, et le suicide l'épouvanta. Elle tomba même à genoux et pria; mais ce n'était pas ce crucifix aux bras étendus sur son prie-Dieu qu'elle voyait . en priant : c'était Camille, et le mot d'amour que tout criait en elle et qui errait sur ses lèvres, elle était tentée de le prononcer. Alors elle prit un extrême parti tout dire à Camille, et elle descendit au jardin, où elle espérait le trouver. C'était la veille du mariage. Le soir même devait avoir lieu la signature du contrat. On préparait tout à cet effet; dans un salon on étalait les richesses de la corbeille de noc[^] , dans un autre on dressait une table sur laquelle les amis de la famille devaient venir signer l'engagement des époux. La vue de ces préparatifs torturait le cœur de Valentine et ne fit que l'enhardir dans sa résolution. En entrant dans le jardin, elle rencontra son mari, accompagné de M. de Brissé. Elle salua ce dernier et fit un effort pour en-» voyer un sourire à M. de Fontvieux. Mais elle était si pâle, son sourire était si navrant, qu'il s'en alarma. — Qu'avez-vous ? Valentine, s'écria-t-il en accou* rant auprès d'elle. •[^] Mais absolument rien qu'un peu d'émotû>D. --

* Très-naturelle à la veille du mariage de votre

X DANGBREUSfi. MTT fils adoptify s-empresa de dire M. de
Brissé, et i ^

I 268 UNE ADOPTION l'écrit et de tendresse dans ses yeux, qu'elle se fit horreur en pensant à ce qui l'avait amenée à cette place. On la conduisit dans sa chambre et on l'y laissa bientôt seule. — Voyons, se dit-elle alors, je suis une folle ou une misérable ! Elle cacha sa tête dans ses mains, resta dans cette attitude un long moment ; puis, relevant la tête, elle s'écria : — Tout est perdu pour moi. Sauvons au moins l'honneur du nom que je porte. Ces paroles prononcées à haute voix résonnèrent dans sa chambre avec une gravité qui la fit tressaillir. — Je mourrai, continua-t-elle, dès que le bonheur de Camille sera assuré. Mais il saura pourquoi je meurs. Et, se mettant devant son bureau, elle écrivit : a Camille, je meurs parce que je vous ai aimé et parce que je n'ai pas eu d'enfants. Mère, je ne vous aurais pas aimé, et maintenant encore où je meurs

X DANGEREUSE. 269 Fontvieux la famille des époux, et^ aussitôt après, Hélène et Camille montèrent en voiture. Il avait été décidé qu'ils iraient voyager pendant six mois. Valentine elle-même avait encouragé ce projet ; elle ne se sentait pas assez forte pour vivre dans le voisinage de Camille. Au moment de se séparer de lui, elle pria Dieu de lui donner la force de paraître calme. Depuis huit jours, elle s'était promis de l'embrasser à ce moment. Quand Camille s'approcha d'elle pour lui faire ses adieux, elle prit convulsivement cette tête jeune et belle et la serra contre ses lèvres brûlantes. Elle voulut embrasser Hélène et ce fut tout. Puis, debout sur le perron de son hôtel, appuyée au bras de son mari, elle vit cette voiture qui emportait celui qu'elle aimait, s'ébranler et sortir avec fracas de la grande cour. Elle était calme jusque-là ; mais alors, elle n'y tint plus ; elle poussa un cri, son émotion se traduisit en larmes, et, au même moment, elle sentit son corps traversé par ce même frisson qui l'avait fait tressaillir la veille, et, comme la veille, elle se trouva mal. Cette fois, l'évanouissement fut plus long, et M. de Fontvieux, inquiet de ce symptôme de maladie renouvelé deux fois en deux jours, manda son médecin. Ce dernier trouva Valentine sur pied et causa longtemps avec elle. En la quittant, il tranquillisa M. de Fontvieux, et la laissa elle-même plongée dans une surprise si grande que la joie qui s'y mêlait ne pouvait se défi

370 UNE ADOPTION nir. Pendant trois mois, Valentine demeura
cide, prudente, sérieuse. Enfin, un soir, étant assise à côté de son mari,
elle se leva tout à coup, en laissant échapper un cri. Elle avait ressenti dans
ses entrailles un tressaillement solennel. — Valentine ! s'écria M. de
Fontvieux. Elle se leva pouvant à peine parler, pleurant, riant — Ah! mon
ami! ah! mon ami! que je suis heureuse! C'est vrai : je n'avais pas osé vous
en parler dans la crainte de me tromper, mais c'est vrai. Elle pencha sa tête
sur l'épaule de son mari et lui fit tout bas sa confidence. H. de Fontvieux,
qui ne songeait dans ce moment ni à la Chambre, ni à l'Institut, eut aux yeux
des larmes de bonheur. Quant à Valentine, elle avait croisé les mains, son
regard s'était levé vers le ciel et elle avait dit : — Je suis sauvée. Peu de
temps après, Hélène et Camille, qui s'étaient fixés provisoirement aux bords
du lac de Côme, reçurent une lettre de Valentine qui se terminait ainsi : <
Mon cher Camille, voulez-vous être le parrain ?> Les jeunes époux, qui
avaient connu les regrets de Fontvieux, prirent part à sa joie. — Puisque
je vais avoir un petit frère ou une petite sœur dit Camille, je lui rendrai la
fortune que son père m'avait donnée ; nous serons moins riches, mais je
me la réapproprierai.

DANGEREUSE. 27i — Ne suis-je pas assez riche pour trois ?
répondit Hélène en rougissant. Le lendemain, on écrivit à Valentine^ et à la
fin de la lettre Hélène traça ces lignes : a Camille sera parç rein, à condition
que vous serez marraine. » •— Allons, s'écria M. de Fontvieux, en recevant
la bonne nouvelle, j'ai fait un livre sur le mariage ; je pourrai en faire un sur
l'éducation, et cette fois j'aurai du malheur si je n*entre pas à l'Institut. FIN.

The text on this page is estimated to be only 3.00% accurate

1 1 ^

The text on this page is estimated to be only 18.71% accurate

I i TABLE Les Erreurs d'Eslier • • 4 Les Fiançailles sans
lendemain. ..••• 435 Une Adoption dangereuse. 231 Imprimé par CliallM
Noblet, rue SoufAot, 48.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

t

The text on this page is estimated to be only 15.00% accurate

i f

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

V

The text on this page is estimated to be only 12.25% accurate

t l i i

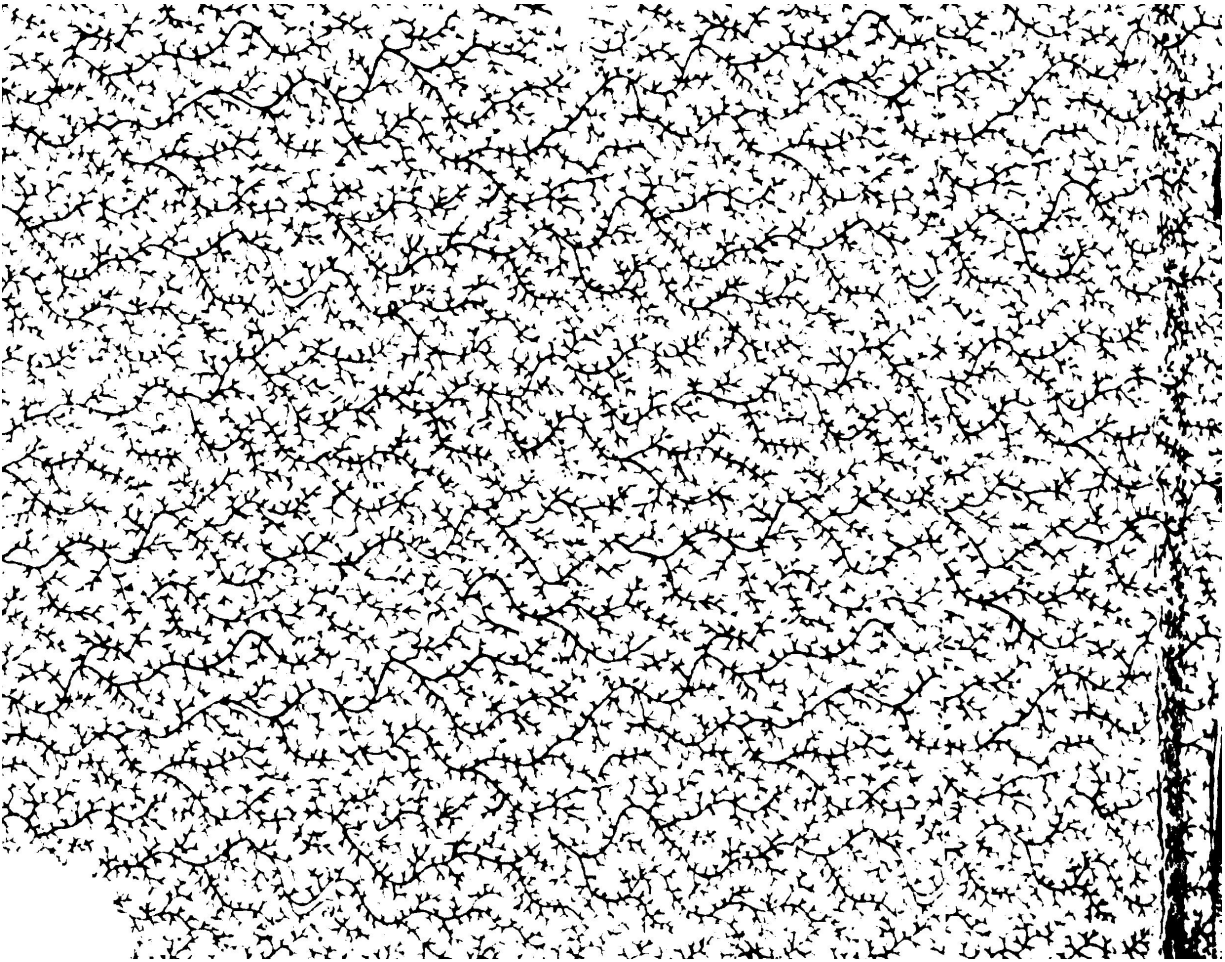
The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

The text on this page is estimated to be only 4.50% accurate

-^^>^^ t^^:3'^^^i^^ PUBLIC library RBNGB DBPARTMBNT >^
r^-x o ^ f^m thé Bitildif»*' viv'V ander no ciretunstances t*^ Vr^ i:: ^ ^ .*:
-3^^0%^

YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

**under no circumstances to
be removed from the Building**



The text on this page is estimated to be only 0.80% accurate

t: il f.fWW :î% V "w? ■^..9 ^' :r'l .à■»:' \^'V.. -^.«•• ■■^L iX %'^
i^l M "T.. :^ . ^^ . #m4^ ^y"■V. L\ : '■^> iV^V ^'.^ - ^> A^'r .^^^ r^ -< --V V
-y .f^^^^ ^^ M) t-^i:>. -'•■V z' ,^ r^^^l^' -^> •"^^ ^y^: »\ V, 'k.ï t^^ Vt h5^
i.^' -A »»■ M ^1 ^>KV^ /^ . , -^* ^^^^: •à^ . --•S' >-, -rSxr^ . 'Mr'. i-. t. -^ . X
&: V ^^^ :^ . ■^■ . '^i >^4; > >»*IL ^^ < ^T